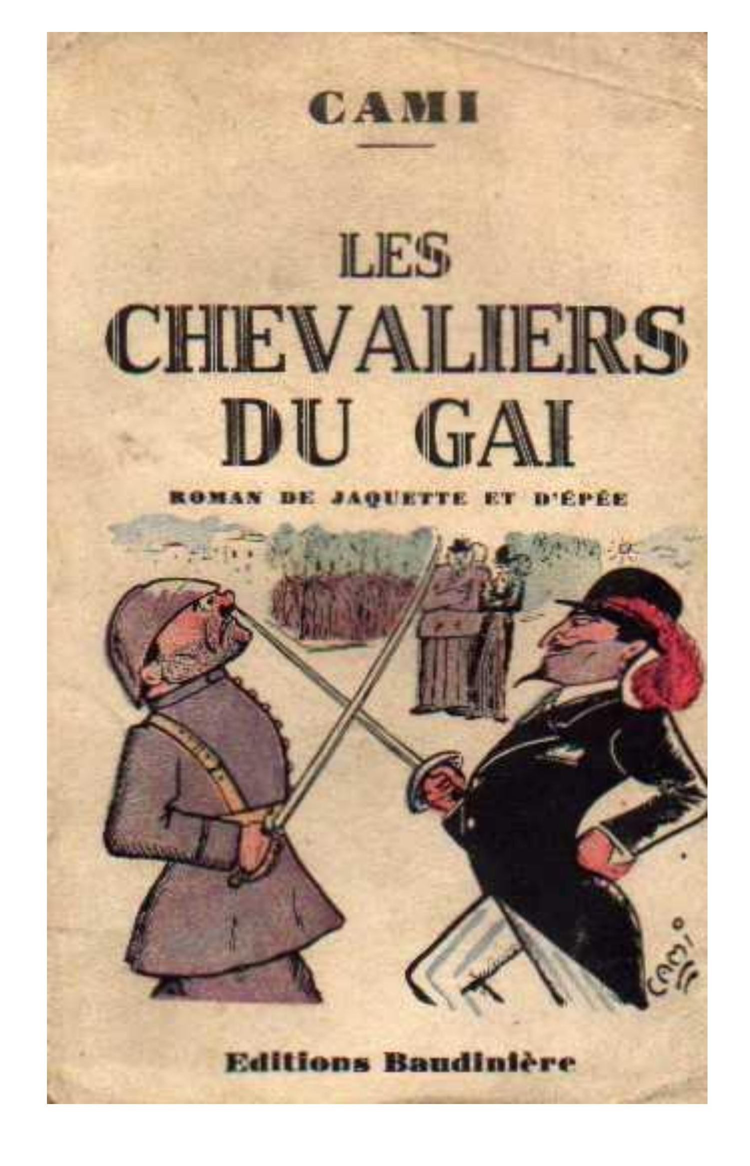
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre Henri Cami

LES CHEVALIERS DU GAI

ROMAN DE JAQUETTE ET D'ÉPÉE



1935

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

UNE ÉTRANGE SOIRÉE AU « MANOIR-DU-TEMPS-JADIS »

— Madame est servie, annonça cérémonieusement Firmin, à la porte du grand salon dans lequel la comtesse de Rivesalte attendait l'heure du dîner en tricotant des mitaines, pendant que sa lectrice lisait à haute voix l'avant-dernier chapitre du « Vicomte de Bragelonne ».

L'air un peu las, la vieille dame se leva tandis qu'un jeune homme très brun, son neveu, répondant au nom de Bob Laskemy, se précipitait pour lui offrir son bras et la conduire à table.

Derrière eux, sa nièce, Aglaé de Vertugadin, cousine germaine de Bob, marchait tristement vers la salle à manger éclairée aux flambeaux.

Fermant la marche, Mlle Rosemonde, la jeune et jolie lectrice, regardait en passant devant les glaces, si son « indéfrisable » n'avait pas besoin d'une mise en pli.

Les quatre convives semblaient perdus autour de cette table qui eût pu facilement servir à vingt couverts, et les deux flambeaux, s'ils éclairaient suffisamment les dîneurs, laissaient dans l'ombre les extrémités de la grande pièce, et indistincts les blasons orgueilleux sculptés sur la hotte de la monumentale cheminée.

Dans des vitrines, l'argenterie semblait ternie ; aux murs, des maréchaux, des connétables et des dames de qualité, alignaient les cordons du Saint-Esprit, les Croix de Saint-Louis, les fraises et les robes à paniers, dans un désordre hétéroclite.

Les ancêtres, l'œil sévère ou le sourire figé, humaient sans plaisir, les volutes de fumée qui s'échappaient de la soupière, que Firmin présentait, vraiment bien stylé, en annonçant : Velouté Singapour à la semoule de blé.

Curieuse figure que celle de la comtesse de Rivesalte d'Outremer, dont un aïeul fut chef à la section financière du parquet sous Charlemagne. Noblesse de robe, comme l'on voit, mais francs gaillards qui ne dédaignaient pas de trousser, le cas échéant, les robes de la noblesse.

Guerriers aussi, surtout du côté paternel, puisque sous Clovis, un général franc du même nom de Rivesalte était déjà porté sur les contrôles de l'armée.

Ce fut même lui, Dagobert-Chilpéric-Arthur de Rivesalte qui, à l'âge de quatre-vingt trois ans, prononça un mot historique.

Comme sa vieille mère, âgée de cent deux ans, le suppliait de quitter l'armée et de prendre sa retraite proportionnelle, afin de vivre auprès d'elle, dont la vue commençait à baisser le héros répondit :

— C'est sur les champs de bataille que je dois mourir et l'heure de la retraite ne sonnera jamais pour moi. Je vous respecte, mais je passe outre, mère.

Et depuis Charles le Chauve, la famille de Rivesalte, en souvenir du mot légendaire, eut l'autorisation d'ajouter d'Outremer à son nom patronymique.

Pouvant se prévaloir d'une semblable lignée, il est évident que la comtesse de Rivesalte haïssait le moderne et ignorait le néo-socialisme. Mieux même, elle n'avait jamais voulu entendre parler du téléphone, du chauffage central ni de la lumière électrique.

Quand elle voulait correspondre avec quelqu'un, ce qui était rare, elle envoyait son « courrier » porter un mot.

Pour ses déplacements, la comtesse n'employait qu'un coupé l'hiver et un landau l'été. Ces deux voitures avaient appartenu à la princesse Mathilde, et si les ressorts étaient sans souplesse, elles s'accordaient avec la physionomie des chevaux hors d'âge et du cocher à favoris blancs qui n'était autre que Firmin, véritable Maître Jacques, tour à tour cocher, valet de chambre, maître d'hôtel et intendant.

Figure du passé, elle vivait dans le passé, s'entourant de tout ce qui pouvait lui rappeler l'époque où les Rois gouvernaient la France. Il lui semblait continuer dans un rêve une vie très longue, et à force de penser aux personnages des siècles antérieurs, elle finissait par croire les avoir connus.

Très mal vu aurait été celui qui aurait douté qu'elle assista jadis au lever de Louis XIV, et que Marie-Antoinette lui eût confié une missive pour le beau Fersen, dans les bosquets de Trianon.

Douce folie, peut-être ? À moins que ce fût le dégoût d'une époque de scandales, de compromissions et de lâchetés ; le refuge en des années où tout n'était pas parfait,

certes, mais où la noblesse de caractère et la parole d'honneur avaient encore une signification concrète.

Cependant, la comtesse ne vivait pas comme une momie, elle accomplissait les mêmes actes que les autres personnes, mais, pourrait-on dire… à retardement.

Tous les jours, elle lisait le journal, dûment daté du quantième du mois ; mais l'année en était différente. Un siècle en arrière, simplement. Et c'est pourquoi, intéressée par les événements de 1834, la comtesse de Rivesalte n'était volontairement pas au courant des turpitudes de nos hommes politiques, des procès en cours ni du problème du désarmement (que certains écrivent : Des… armements !).

Nous disons : elle lisait le journal, mais plutôt, elle se le faisait lire par Mlle Rosemonde, jeune fille d'excellente famille, dont les parents, ayant perdu leur fortune par suite de la faillite d'une banque, étaient obligés de demander leurs ressources au travail.

D'esprit moderne, elle semblait détonner dans ce cadre ancien, mais loin de s'y ennuyer, elle s'en amusait.

D'ailleurs, la comtesse l'avait prise en amitié, louant son intelligence, sa distinction et sa franchise toujours empreinte de respect.

Mme de Rivesalte ne recevait guère de visites. De temps en temps, le brave curé de Chamfort-en-l'Isle, petite commune sur laquelle s'élevait le « Manoir du Temps Jadis », domaine familial de la comtesse ; et son neveu Bob, pour lequel elle avait à la fois de la sympathie et de l'antipathie. En effet, il était beau, correct envers sa tante, ne heurtant pas ses idées, les approuvant même, sportif, ce qui ne déplaisait

pas à la vieille dame, car dans le sport il y a lutte, endurance et courage.

Les tournois d'autrefois n'étaient-ils pas des compétitions sportives ?

De plus, ce moderne paladin faisait montre d'un tendre sentiment envers Aglaé. Il lui faisait une cour discrète et tout à fait « Régence », qui ne semblait d'ailleurs pas la toucher beaucoup.

Mme de Rivesalte n'aurait peut-être pas vu d'un mauvais œil un tel mariage, si le curé ne l'avait mise en garde, oh ! à mots couverts, bien entendu, sur la moralité et les fréquentations douteuses de son neveu. Personnage énigmatique, d'autant plus que la comtesse, possédant une fortune assez considérable et de magnifiques bijoux, dont un diamant en forme de poire, offert par François Ier à la Belle Ferronnière et d'une valeur inestimable, n'avait que deux héritiers : Aglaé de Vertugadin et Bob Laskemy.

Aglaé était douce et simple. Elle avait vingt-trois ans, aimait rêver au clair de lune en mangeant une tartine de confiture d'abricots. Elle était blonde et ses cheveux ondulaient sans le concours d'une indéfrisable. Son âme était pure, son linge blanc et ses jarretelles rose pâle. Ses yeux étaient bleus et ses mains fines.

Elle aimait sincèrement sa tante sans partager toutes ses idées ; mais, respectueuse, elle ne la contrariait jamais.

Elle n'était pas encore certaine d'aimer, mais elle savait qu'elle était aimée.

Et de quel amour !

Persévérant, passionné, idéal et magnifique.

Ce n’est pas de celui de Bob Laskemy dont nous voulons parler, car la jeune fille avait toujours répondu à ses avances par la plus froide indifférence. Mais un autre jeune homme se mourait d’amour pour la pâle Aglaé.

Un poète, vingt-huit ans à peine, aux yeux bleus et aux cheveux blonds comme elle, le teint pâle et le regard fixe, venait toutes les nuits, à onze heures quarante, chanter trois fois sous la fenêtre de sa chambre à coucher : « Prends-moi dans tes bras », en s’accompagnant sur une guitare.

La jeune fille aima ce jeune homme qui avait la rime riche, le cœur immense et la bourse très petite.

Sa situation sociale n’était pas en rapport avec ses capacités. Il était Radio-Poète aux appointements minimes de huit cents francs par mois, et sa fonction consistait à mettre en vers les publicités que les maisons de commerce désiraient faire diffuser par les postes d’État.

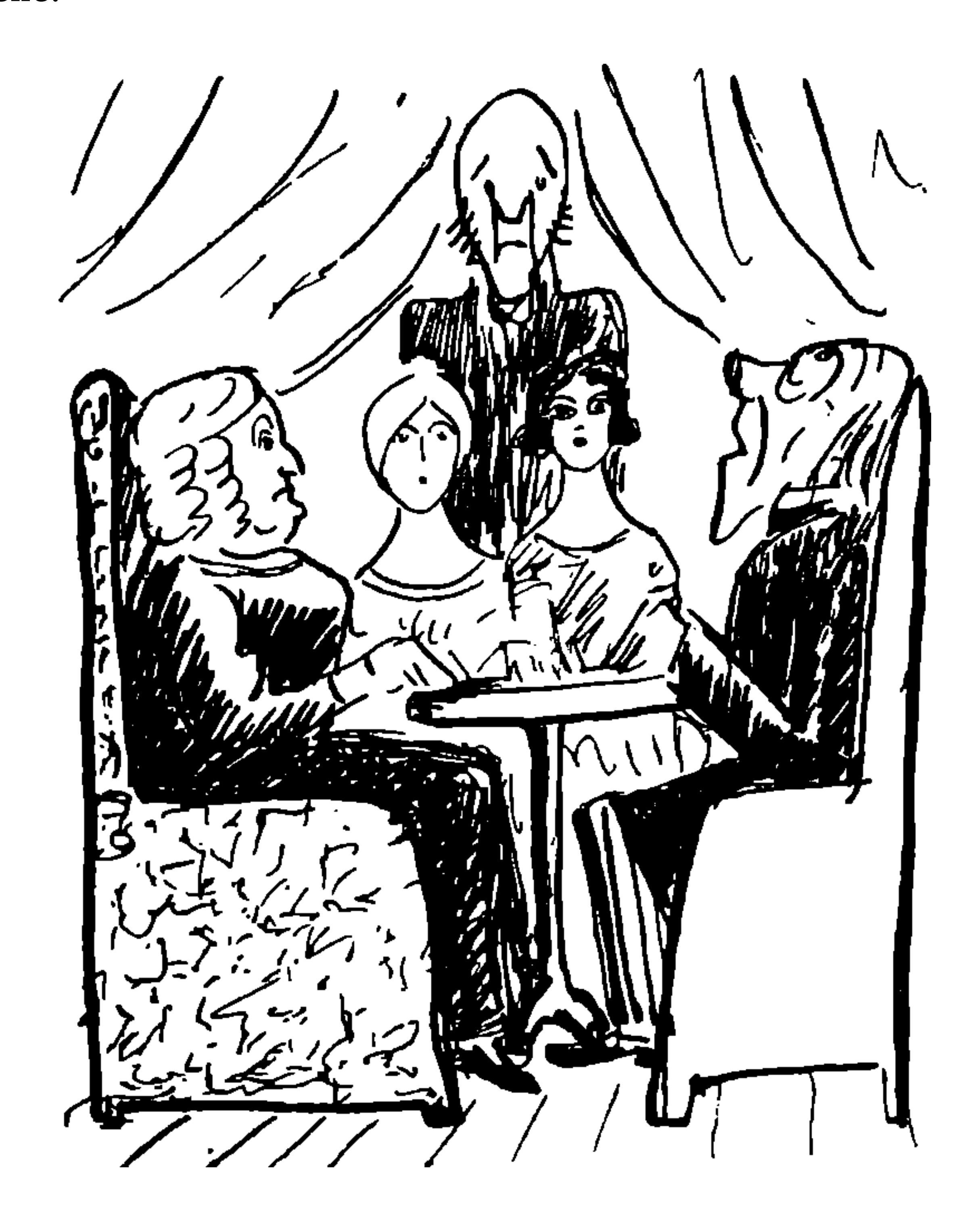
Ses œuvres étaient ainsi connues dans le monde entier, mais elles consistaient surtout en quatrains sur l’excellence des sardines Amoins, en triolets sur la pureté des vins Nicodème, et en acrostiches sur la solidité des meubles Léviatan.

« Qu’importe, pensait Aglaé, ses strophes ont des ailes, portées sur les ondes de la T.S.F. au-dessus des fleuves, des montagnes et des villes ! »

La comtesse ignorait ce petit roman ébauché, et les deux amoureux préféraient, pour quelque temps encore, ne pas rendre public leur immense bonheur.

Plusieurs fois par semaine, après le dîner, il se passait une cérémonie qui eût pu sembler étrange, accomplie par des personnes aussi différentes que les habitants du châ-

teau ; mais dans ce décor ancien, elle finissait par être naturelle.



La comtesse de Rivesalte d'Outremer faisait tourner les tables !

Ce n'était pas pour étudier le mouvement giratoire d'un guéridon ou se donner l'illusion puérile qu'elle jouait à la

toupie avec une table de salle à manger. Sa conception de l'âme des choses était plus haute ; le guéridon n'était en la circonstance qu'un intermédiaire obéissant entre la comtesse et les esprits des personnages défunts qu'elle désirait interroger.

Pour cela, elle avait engagé au mois un médium qui avait dû lui garantir l'exclusivité de ses forces psychiques. Le docteur Angelico était ce médium patenté, muni des plus hautes références.

N'était-il pas parvenu à faire dialoguer amicalement César avec Vercingétorix, Cambronne avec Wellington, Jésus-Christ avec Mahomet, Beethoven avec Offenbach, Racine avec Alphonse Allais, etc.

On ne pouvait mieux faire dans la profession.

Or, ce soir-là, vers onze heures, après le départ de Bob Laskemy, la comtesse attentive, Angelico concentré, Aglaé de Vertugadin convaincue, Rosemonde sceptique et Firmin indifférent, prirent place autour d'un guéridon à trois pieds sans vis ni pointe.

Dans la vaste salle à manger, un seul flambeau jetait à présent une lueur indécise et tremblante.

Les mains étendues, doigts écartés à quelques millimètres au-dessus de cette table ronde dont ils étaient les chevaliers, les cinq personnages attendaient la manifestation d'une présence spirituelle.

Bientôt, quelques craquements se firent entendre et malgré son scepticisme, Rosemonde frissonna quand elle vit le guéridon, se soulevant sur un pied, s'incliner vers elle comme pour une révérence de cour.

C'était le professeur-docteur Angelico qui interrogeait :

— Esprit de d'Artagnan, êtes-vous là ?

À la stupéfaction générale, les coups frappés par le guéridon répondirent :

— Nous sommes là.

— Qui, nous ? demanda le médium dans les transes et qui commençait à trans…pirer.

— D'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, autrement dit « Les Trois Mousquetaires ». Pas plus dans l'au-delà que sur terre, rien n'a pu nous séparer.

La comtesse eut un sursaut d'orgueil. Elle espérait un personnage et il en répondait quatre à son appel. Et de quelle envergure !

Vraiment, la soirée s'annonçait favorable.

Sachant que sous peine d'ennuis parfois graves, il fallait être très respectueux avec les esprits en conversation, la comtesse fit demander des nouvelles de Mme Bonacieux.

Le guéridon se mit alors à sautiller et d'un bond, sauta sur les genoux de Firmin ; puis il commença dans la pièce une sarabande échevelée qui le fit choir, pieds en l'air, épuisé par cet effort.

Remis d'aplomb, il répondit encore avec beaucoup de gracieuseté, car la politesse de l'interrogation avait touché le cœur des Trois Mousquetaires.

Devant cette évidente bonne volonté, Mme de Rivesalte demanda à mi-voix à son médium, de matérialiser d'Artagnan.

Voir le héros de ses rêves, l'homme dont elle avait lu les faits chevaleresques et la vie d'aventure ! Serrer peut-être cette main qui avait tant de fois tenu l'épée, chiffonné les toilettes des grandes dames, monté à l'assaut, emporté des bastilles ; cette main qui était sans nul doute une main appartenant à l'Histoire !

Il y avait de quoi vous mettre l'esprit à l'envers.

La comtesse s'extasia, le médium se crispa, Aglaé rêva, Rosemonde fut mal à l'aise et Firmin commença à douter de sa raison.

Dans un silence religieux, Angelico sentit un petit frisson qui commençait aux extrémités inférieures pour se terminer à la racine des cheveux ; il trembla, puis les tremblements s'accentuèrent tandis que ses yeux se révulsaient, que sa tête se rejetait en arrière et que de sa bouche entr'ouverte sortait une vapeur lumineuse : « l'ectoplasme ».



Ce nuage s'allongea, sembla se laisser sculpter par une main invisible, et au bout de quelques instants, de cette masse nébuleuse qui s'était agglomérée à quelques mètres des spectateurs impressionnés, sortit un chevalier d'Artagnan magnifique et souriant.

La main sur la garde de l'épée, en costume d'époque, coiffé du feutre à plume légendaire, la barbiche conquérante et le regard droit, souriant et gracieux, il était là, semblant attendre le bon vouloir de la maîtresse de maison.

Comme il enlevait son feutre d'un geste large pour saluer l'assemblée en s'inclinant, la comtesse se tourna vers le professeur, afin que ce dernier fît les présentations.

À sa grande stupéfaction, elle vit qu'il était toujours dans les transes et que la vapeur lumineuse continuait à sortir de sa bouche.

Bientôt, comme la première fois, un nuage se forma, d'où sortit pour se présenter avec autant d'élégance muette que d'Artagnan, un deuxième personnage. C'était Athos, dont la comtesse reconnut tout de suite la distinction et la race.

Le professeur Angelico tremblait de plus en plus. Son souffle était haletant et ses gestes prenaient une ampleur inquiétante.

Aglaé, s'étant un peu penchée vers lui, reçut une gifle magistrale, sans pour cela arrêter la production de la vapeur lumineuse encore plus dense.

Et pour la troisième fois, un mousquetaire apparut, mais celui-là était énorme et truculent, haut en couleur et large de

carrure. Tout le monde comprit que ce colosse n'était autre que Porthos.

Comme la comtesse, affolée à la pensée que toute la compagnie des Mousquetaires du Roi allait peut-être défiler dans ses salons, murmurait :

— Mon Dieu, mais je n'en demandais pas tant !

La voix de Porthos éclata :

— Madame, « Un Por… thos, tous pour un », telle est notre devise.

La respiration du médium était maintenant rauque. Il haletait et les gouttes de sueur avaient fini par provoquer une rigole sur le parquet ciré de la salle à manger. De la vapeur sortait encore de sa bouche, mais par saccades, et le nuage, cette fois, était plus lent à se former.

Soudain, le professeur Angelico poussa un grand cri et tomba de sa chaise, inerte.

Tout le monde se précipita, tandis que d'Artagnan tentait en vain d'attraper au vol quelques flocons de vapeur blanche qui s'évanouissait.

Hélas, l'esprit d'Aramis n'avait pas eu le temps de se matérialiser et retournait dans l'au-delà !

Ils se regardèrent, un peu ahuris de se voir réduits d'une unité, probablement aussi, fatigués du voyage qu'ils venaient d'accomplir d'Au-delà-Ville à Chamfort-en-l'Isle.

Athos haussa les épaules, les deux autres en firent autant, et pendant que tout le monde s'affairait autour du médium que l'on avait étendu sur un canapé, les Trois Mous-

quetaires, indifférents aux événements, allèrent s'asseoir côte à côte sur trois chaises recouvertes de tapisserie au petit point.

La comtesse, attribuant la mort d'Angelico à une crise cardiaque, donnait l'ordre à Firmin d'atteler et d'aller chercher le médecin dans un village à quelques kilomètres. Et ce fut à qui se lamenterait sur le résultat tragique de cette soirée qui s'annonçait cependant sous les meilleurs auspices.

Pendant une demi-heure, on vanta à voix basse les mérites du défunt, sa science, sa complaisance à s'entremettre entre les pauvres mortels et les puissants d'autrefois.

Puis, M[me] de Rivesalte ayant fait appeler son jardinier pour veiller le mort, chacun allait se retirer dans sa chambre lorsque les Mousquetaires qui, depuis l'événement, n'avaient dit un mot ni fait un geste, se levèrent comme mus par un ressort. Ayant, avec un ensemble parfait, salué les dames, ils se redressèrent et, majestueux, impératifs et beaux, laissèrent tomber ces simples mots :

— Et nous ?…

CHAPITRE II

UNE MYSTÉRIEUSE CONVERSATION À L'AUBERGE DU « NOYÉ FRISÉ »

Pendant que ces événements tragiques se déroulaient au « Manoir du Temps Jadis », un mystérieux conciliabule avait lieu autour d'une table en marbre, dans l'auberge du « Noyé Frisé », sur les bords de la Marne.

Deux hommes et une femme discutaient à voix basse, tandis que des mariniers, indifférents à leur colloque, entraient et sortaient après avoir bu « un coup de rouge ».

Ils étaient trois, comme les Mousquetaires.

Ils étaient trois comme les Grâces, les Furies, et les ménages modernes.

Le premier qui parla fut le comte de Florès y Gonzalo. Trente-cinq ans environ, le teint mat, les yeux noirs, les cheveux gominés, la lèvre rouge et sensuelle. Beau garçon au demeurant, distingué, mais avec quelque chose d'inquiétant et d'équivoque.

On aurait voulu en faire son ami et en même temps, quelque chose vous retenait de vous lier avec cet inconnu au nom ronflant, qui pouvait être aussi bien fils de Grand d'Espagne, ceint du collier de la Toison d'Or, qu'aventurier dont le collier plus rude s'appelle menottes.

De l'allure, certes, de la grâce même, un langage châtié et mâle, un regard tour à tour très doux et d'une énergie concentrée.

Familier de la comtesse de Rivesalte qu'il voyait presque quotidiennement, le comte de Florès s'était introduit dans son intimité en copiant les goûts de la vieille dame, en s'ingéniant à lui donner raison en tout. Et le jour où il lui avait avoué qu'il voulait se documenter auprès d'elle sur Enguerrand de Rivesalte, Pourvoyeur Général de l'aquarium du Roy Charles V, pour un volume qu'il désirait écrire sur « La Faune Aquatique à la Cour de France », la comtesse avait été conquise.



Le pseudo gentilhomme avait à sa disposition la bibliothèque du Manoir, dans laquelle il allait et venait à sa fantai-

sie, ayant même la permission d'emporter chez lui pour travailler (?) les reliures aux Armes et les manuscrits anciens.

Donc, le comte parla :

— Mes amis, dit-il, notre plan longuement étudié va enfin entrer dans sa période de réalisation. J'ai reçu aujourd'hui même un message secret envoyé par radio, m'annonçant la venue de trois affiliés de l'A.G.G.N.Y. (Association Générale des Gangsters de New-York). Trois as, à ce qu'il paraît, et qui nous aideront puissamment pour parvenir à notre but.

Je les attends d'un moment à l'autre.

Sous quelle forme se présenteront-ils ? Je l'ignore ; mais on m'a prévenu de ne m'étonner de rien. Je vous en fais part immédiatement afin qu'aucune parole, aucun geste même ne puisse vous trahir.

Les deux interlocuteurs avaient écouté, attentifs, sans mot dire, et acquiesçaient tacitement. Celui qui aurait entendu le monologue du comte aurait tout de suite compris qu'un chef s'adressait à ses subordonnés.

Ceux-ci étaient, nous l'avons vu, un homme et une femme.

Le premier, connu sous le nom de Raoul, était officiellement le chauffeur du comte de Florès. Du même âge que son patron, il en différait absolument physiquement. Autant l'un était brun, autant l'autre était blond, fade comme un potage au tapioca sans sel ; les épaules larges, les poings lourds ; une brute consciente dont les yeux gris regardaient fixement et impressionnaient par l'implacable volonté du regard.

Ce Raoul avait un lourd passé. Bandit international, ses faits d'armes s'émaillaient de trois déraillements de chemin de fer, un Parlement dynamité, deux ministres assassinés, une bonne douzaine de cambriolages à main armée, plus quelques menus faits qu'il est devenu d'usage d'excuser dans la bonne société.

Si les manières et l'élégance du comte détonnaient en ce cadre, Raoul y semblait parfaitement à son aise. Son complet de bonne coupe ne parvenait pas à cacher l'âme du personnage, ni une certaine vulgarité qui ne se haussait jamais jusqu'à l'insolence.

Quand le comte eut parlé, Raoul articula sourdement :

— C'est bon, on a compris. On les attend.

Mais qu'ils se grouillent, car j'ai hâte de « travailler ».

— Ça doit être des gars costauds, murmura la femme, tandis que Raoul haussait les épaules avec un sourire de pitié.

Conchita d'Estramadura, danseuse espagnole, amie du comte de Florès, avait toujours aimé la plastique masculine et elle était elle-même un superbe échantillon de la perfection féminine (au point de vue physique, s'entend).

Très jeune, les bouges de Madrid, de Séville et de Valence l'avaient vue danser la séguedille, le fandango et le tango. Sa mère indigne avait échangé sa vertu au bénéfice d'un marquis septuagénaire contre un sac d'oranges, un boisseau de cacahuètes, une paire de bas de soie artificielle et un peigne en celluloïd.

Après avoir dansé dans les cabarets, sur les tables et devant le buffet, avoir connu les étreintes internationales et les

baisers cosmopolites, appris à dire : « Je vous aime ! » et « Cent francs de plus », en yiddish, en thibétain, en congolais et en aztèque, elle avait eu la chance de danser devant un imprésario français qui, séduit par son charme pervers, sa fougue et sa peau dorée, l'avait fait débuter au Casino de Paris.

De relations en relations, elle était devenue l'amie du comte de Florès y Gonzalo, et avait laissé la danse pour les fonctions rémunératrices mais dangereuses d'indicatrice d'une bande de malfaiteurs.

Sans relever l'opinion puérile de Conchita sur les individus attendus, le comte continua :

— Il nous faut dorénavant un mot d'ordre pour nous reconnaître. Je propose celui-ci qui symbolise notre action et notre but : « Cassette et Aglaé ».

— Très bien, approuva Raoul. Les bijoux et la fille. Quand nous aurons enlevé cela, je respirerai, car, mon vieux, l'inaction me pèse.

— « Cassette et Aglaé », conclut Conchita, c'est entendu. La cassette pour moi et je te laisse Aglaé.

— Pas de bêtise, répondit sérieusement le comte. L'instant approche où les bijoux de famille des Rivesalte prendront le chemin de l'Angleterre, accompagnés de la douce Aglaé que nous ne rendrons qu'en échange d'une forte rançon. Double et fructueuse opération.

— Une phrase malheureuse pourrait donner l'éveil. Attention, plus que jamais.

— Mutisme et discrétion ! opina Raoul.

— Cynisme et désolation ! continua Conchita qui voulait dire quelque chose de spirituel et d'impressionnant à la fois.

Quelques instants plus tard, une grande limousine noire déposait le comte et Conchita devant un grand hôtel des Boulevards, tandis que chacun d'eux répétait avant de se séparer ces mots terribles, annonciateurs de meurtres, de rapts, de vols et de catastrophes :

« Cassette et Aglaé ! »

CHAPITRE III

LES TROIS MOUSQUETAIRES ET « LA BELLE JARDINIÈRE »

— Et nous ?… avaient demandé les Trois Mousquetaires, inquiets et vexés de voir que la mort du médium affolait les gens au point de faire oublier leur présence.

À cette question, la comtesse fut interloquée. Elle se précipita :

— Mille excuses, Messieurs. Je viens de manquer à mon premier devoir de maîtresse de maison en abandonnant ainsi des hôtes de qualité. Ce triste événement m'a bouleversée.

— Un renseignement, je vous prie, demanda Porthos brusquement. N'avez-vous pas été Milady dans une vie antérieure ?

— Pardon, répondit la comtesse offensée, si j'avais été Anglaise autrefois, j'eusse été une lady tout entière et non une moitié de lady.

— Excusez son erreur, dit tout bas d'Artagnan à Mme de Rivesalte, c'est une idée fixe. Nous avons le pouvoir, étant esprit matérialisé, de connaître les vies antérieures des humains mais nous n'avons jamais pu rien savoir, morbleu ! de cette gueuse.

— C’est très commode, poursuivit la comtesse, de connaître ainsi le passé de ceux qui vous entourent. On est, de cette manière, certain de la qualité de ses relations.

Vous pourriez donc dire, ajouta-t-elle, prodigieusement intéressée, ce que sont aujourd’hui les personnages d’autrefois ? Quelles sont leurs nouvelles réincarnations ?

— La plupart, tout au moins, fit d’Artagnan.

— Pouvez-vous me donner quelques renseignements ?

« Pensez donc, si j’allais un jour donner un pourboire à Caligula ou ne pas céder le pas à Catherine de Russie !

Alors, au milieu de l’étonnement croissant de la comtesse, les Trois Mousquetaires, parlant à tour de rôle, lui apprirent que Louis XIV était de nos jours représentant du cirage « Le Roy Soleil » ; que Louis XV était patron d’une maison hospitalière et peu recommandable ; que Bossuet gagnait bien sa vie dans une entreprise de pompes funèbres ; que Marat fabriquait des baignoires, mais ne s’en servait jamais ; que Fouquier-Tinville était tueur aux abattoirs de La Villette, et que Joséphine de Beauharnais dansait tous les soirs en attraction, la biguine dans un cabaret de Montparnasse.

Avec beaucoup d’insistance, elle sut que Pompée, consul romain tué par Cinna, était préposé à l’entretien de la pompe des pompiers de Noisy-le-Sec ; que César était réincarné en la personne d’un chirurgien aujourd’hui célèbre pour ses nombreuses opérations… césariennes ; et que Parmentier, l’homme des pommes de terre, était réincarné en Dranem, le créateur des « Petits Pois ».

Porthos donnait des signes visibles d'impatience et comme la conversation menaçait de s'éterniser, il s'enquit auprès de la châtelaine de ce qu'elle comptait faire d'eux.

La comtesse était embarrassée, et certes, on l'aurait été à moins. Elle s'excusa en ces termes :

— Pardonnez-moi, Messieurs, un fâcheux contretemps, une mort stupide et imprévue vous empêcha de rejoindre cette nuit même le Royaume des Élus dont vous êtes les trois plus beaux ornements.

— Ce n'est pas nous qui avons demandé à venir sur terre, reprit Porthos, décidément irascible.

— Je sais bien, puisque c'est moi qui ai voulu que le docte et défunt Professeur Angelico vous matérialisât, afin de faire plus ample connaissance avec les trois héros de mes rêves. Je ne pouvais m'attendre à une issue aussi désagréable.

— Surtout pour nous, interrompit Athos. Cela désorganise tout à fait notre existence. Nous n'avons pas pu laisser notre adresse et Aramis ne pourra nous faire suivre notre courrier.

« Je devais demain assister à un service religieux célébré par Saint-Denis en l'honneur de Messaline qui entre enfin au Paradis, libérée ce matin du Purgatoire.

« Mon absence sera certainement remarquée, car une place m'était réservée entre Jeanne d'Arc et Frédégonde. Le « Tout-l'au-delà » y assistera et je regrette vraiment…

— Ce qui est plus grave, coupa d'Artagnan, c'est que demain, premier avril, est un jour d'échéance. J'ai accepté une traite à cette date ; elle sera présentée à mon domicile et

pour la première fois de mes vies successives, je ne ferai pas honneur à ma signature. Voyez, Madame, dans quelle situation vous me mettez.

— Messieurs, répondit la comtesse, confuse et même fort gênée, en attendant que nous puissions aviser et trouver un moyen de transport rapide et confortable pour vous conduire dans l'au-delà, je vous offre en mon castel la plus large hospitalité. Vous êtes ici chez vous et je suis votre servante. Dans quelques minutes, vos chambres seront prêtes.

« Vous auriez le droit d'exiger des dommages-intérêts pour le trouble de jouissance que ma fantaisie vous a causé, mais j'ai affaire à des gentilshommes et je me fie à eux.

Devant ces paroles empreintes de la plus grande noblesse, les Trois Mousquetaires ne purent qu'acquiescer avec courtoisie, faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

Mme de Rivesalte sortit quelques instants pour donner les ordres nécessaires à la cuisinière Mathurine, puis revint en hâte.

D'Artagnan, apercevant Angelico toujours étendu sur un canapé, demanda :

— Qu'allez-vous faire de ce manant et pourquoi ne l'avez-vous pas déjà fait jeter dans les fossés du château ?

— Mais on ne peut procéder ainsi. Il faut que le décès soit constaté par le médecin, ensuite le déclarer légalement et lui faire un enterrement décent.

— Mais il n'est pas noble que je sache ! on supposera qu'il fut tué en duel par un seigneur dont il gênait le passage, et personne ne s'en occupera.

— Hélas, cela ne peut se faire ainsi, répartit la comtesse, la police de la Troisième République est beaucoup plus indiscrète que celle de Louis XIII, et nous serions susceptibles d'avoir beaucoup d'ennuis.

— Qu'est-ce que la République ? fit d'Artagnan.

— On nous expliquera cela demain, dit Porthos, qui commençait à trouver que l'on avait beaucoup parlé, mais que l'on ne se restaurait pas souvent. Vos conversations m'ont donné de l'appétit et je me contenterais d'un en-cas léger, ou petite collation, si toutefois, comtesse, vous n'y voyiez aucun inconvénient.

— Mais comment donc ! Tout ce qu'il vous plaira. Désirez-vous un doigt de muscat, quelques biscuits, ou une tartine de confiture de fraises que la femme du sacristain réussit à merveille ? Tous les ans elle m'en apporte quelques pots en hommage.

— Merci beaucoup. Ces délicatesses ne combleront jamais le gouffre de ma faim. Ma réputation n'est pas usurpée, je vous assure. Le séjour parmi les immortels n'a pas atteint ma santé, qui est toujours florissante.

« N'auriez-vous pas, sans déranger votre valetaille, quelques hors-d'œuvre, entremets chauds et froids, œufs au jus, poulet gras, jambon, côtelettes, pâtés, quelques bassins de rôts, pigeons innocents ou pièce de bœuf ; à moins qu'une poule de Caux ne soit disponible à votre office ? Puis quelques pâtisseries et bagatelles pour le dessert : fruits, confitures sèches et liquides, compotes accompagnées d'une demi-douzaine de bouteilles de vieux Bourgogne ?

Mme de Rivesalte passait par toutes les transes possibles, et se demandait avec inquiétude comment elle parviendrait à calmer une telle fringale.

Mathurine était bonne cuisinière, mais au-dessus de huit couverts, un repas l'intimidait. Nourrir Porthos, n'était pas nourrir un homme, mais rassasier et abreuver une compagnie toute entière !

Ah ! la vie allait être gaie !

Après des recherches soigneusement entreprises par la cuisinière aidée d'Aglaé, on put offrir à cet ogre quelques tranches de rôti de veau froid, une botte de radis, trois tomates farcies, une demi-livre de fromage de gruyère et des figues de Barbarie dont les épines firent plus d'une fois pester le mousquetaire.

Heureusement, la cave était bien garnie et la comtesse donna ordre de faire monter deux Romanée-Conti 1929, excellente année, que Porthos se déclara prêt à apprécier comme il convenait.

Enfin, précédés des flambeaux et de la comtesse, les Trois Mousquetaires gravirent l'escalier d'honneur dans un cliquetis d'armes.

Moins d'une heure après, ils ronflaient sans élégance, n'étant plus maintenant, en un siècle incapable de les comprendre, que des hommes, de pauvres hommes.

Mme de Rivesalte, à peine descendue, le médecin amené par Firmin fit son entrée.

C'était un brave homme, ce docteur, qui répondait au nom prédestiné de Seringuet, et il ne s'étonnait jamais de rien. Aussi, est-ce avec la plus grande attention qu'il écouta le récit de la comtesse.

Il palpa, ausculta, examina le mort pour conclure… qu'il n'était pas mort, mais évanoui par suite d'une trop grande dépense de fluide. Il était victime d'une « hernie astrale », maladie impressionnante assez difficile à soigner.

Les suites peuvent être très ennuyeuses, expliqua le docteur, car ceux qui en sont atteints deviennent fous, leurs cheveux sont animés d'un mouvement giratoire et leur plante des pieds devient phosphorescente.

La comtesse pensant que si Angelico revenait à la vie, il pourrait désincarner les Trois Mousquetaires, exprima ce souhait au Docteur Seringuet ; mais celui-ci la détrompa, car le médium en avait au moins pour trois mois avant de retrouver sa force psychique.

Accompagné du docteur et de Firmin, Angelico encore inerte fut ramené à Paris où on le fit entrer d'urgence à l'hôpital, afin d'observer dans une chambre spéciale le cours de cette maladie fort rare.

Sous le coup de ces émotions successives, la comtesse ne dormit pas de la nuit et songea aux conséquences de l'intrusion de trois hommes aussi remarquables, dans la quiétude de sa vie monotone.

Elle était heureuse et inquiète en même temps. Flattée, certes, honorée même de cette triple présence ; mais celle-ci n'allait-elle pas amener des perturbations de divers ordres ?

Le nom d'abord, et la raison d'être de ces trois personnages ?

Après quelques heures de réflexion, elle avait trouvé :

Elle présenterait les Trois Mousquetaires comme des cousins venant des colonies où ils séjournaient depuis longtemps, loin de toute civilisation. D'Artagnan, Athos et Porthos s'appelleraient plus modestement : Dubois, Durand et Dupont, afin de ne pas attirer l'attention.

Enfin, quoi qu'elle ne se servît jamais du téléphone, elle envoya Firmin au village, téléphoner, dès l'ouverture du bureau de poste, à un coiffeur de Paris et « À la Belle Jardinière », pour demander qu'on envoie de ce dernier magasin, un employé porteur de vêtements d'hommes, de linge, chaussures et chapeaux à choisir.

Lorsque les Trois Mousquetaires furent réveillés, bien reposés du céleste voyage, eurent fait leur toilette, copieusement déjeuné, non de fade café au lait, mais de mets consistants largement arrosés, ils descendirent au salon présenter leurs hommages à la comtesse.

Après les politesses d'usage, la comtesse prit mille formes pour faire comprendre au trio qu'à l'époque actuelle, des noms aussi particuliers que les leurs ne pourraient qu'être remarqués et provoquer des incidents.

Tout d'abord, ils ne comprirent pas.

— Par le sang de tous les diables ! s'écria d'Artagnan, notre nom figura au siège de La Rochelle, et il suffisait de le prononcer pour qu'une ride d'inquiétude plissât le front de M. le Cardinal.

— Palsambleu ! ajouta Porthos, l'ombre de M. de Tréville doit tressaillir de honte dans sa tombe !

— Bonté divine ! termina Athos, Georges Villiers, duc de Buckingham, nous honorait de sa confiance, et la Reine-Mère avait foi dans l'honneur de notre nom. Devons-nous prendre cette proposition pour une insulte personnelle ou collective ?

La vieille dame eut beaucoup de mal à s'expliquer et à les convaincre de l'incontestable utilité du changement. Après maintes objections, il fut accepté que Porthos serait M. Dupont, surveillant de coupes de bois de Panama dans la forêt congolaise ; Athos serait M. Durand, fabricant de guano dans les environs de Tuamotou, et enfin d'Artagnan serait M. Dubois, président du Cercle des Canotiers et joueurs de Ping-Pong de l'île de Nossi-Mitsiou.

Cependant, d'Artagnan, féru de noblesse, voulut que celle-ci transparût dans son nouveau nom plébéien. Il n'accepta de s'appeler Dubois, qu'en deux mots, et encore insista pour que la particule s'ornât d'une majuscule. En effet, Du Bois avait une certaine allure qui faisait assez mousquetaire.

L'après-midi, M. Ernest, chef du rayon de confection pour hommes de la « Belle Jardinière », envoyé spécialement par la Direction avec un assortiment complet pour habiller au moins vingt-cinq personnes des pieds à la tête, se fit annoncer. Puisqu'ils ne pouvaient aller à la « Belle Jardinière », ce fut celle-ci qui vint à eux.

Que l'on veuille bien se représenter un instant le costume seyant des mousquetaires de Louis XIII, la cape jetée avec nonchalance sur l'épaule gauche, le baudrier de cuir

fauve, les bottes à revers, le chapeau orné d'une longue plume qui permettait les saluts galants de large envergure, et nos costumes étriqués d'aujourd'hui : vestons ou jaquettes sans couleur, melons ou canotiers qui rapetissent au lieu d'agrandir, tout ce qui fait qu'une foule est uniforme, terne et grise.

Que l'on compare et l'on comprendra l'air atterré, furieux et idiot qu'eurent nos trois héros, quand ils se virent mutuellement affublés des derniers modèles de la confection parisienne.

D'abord, ils ne voulurent rien entendre, et accablèrent d'épithètes et de jurons sonores le malheureux chef de rayon qui se crut en visite dans un asile d'aliénés.

Par pudeur, la comtesse n'avait pas voulu assister à l'essayage, mais dans une pièce à côté, l'oreille collée à la porte, effrayée par le bruit et les imprécations, elle se représentait M. Ernest aux prises avec les trois soldats, attrapant au vol pantalons à double pli, vestons bordés, pull-overs et knickerbockers.

Elle se décida pourtant à frapper à la porte, et quand elle fut entrée, constatant que les trois hommes étaient en tenue décente, elle appela Aglaé et Rosemonde, Firmin et Mathurine, le jardinier et sa femme, pour démontrer aux mousquetaires que s'ils étaient ridicules dans leur accoutrement, c'est qu'ils avaient tenu à conserver dans leur nouvel habillement, le rappel du passé.

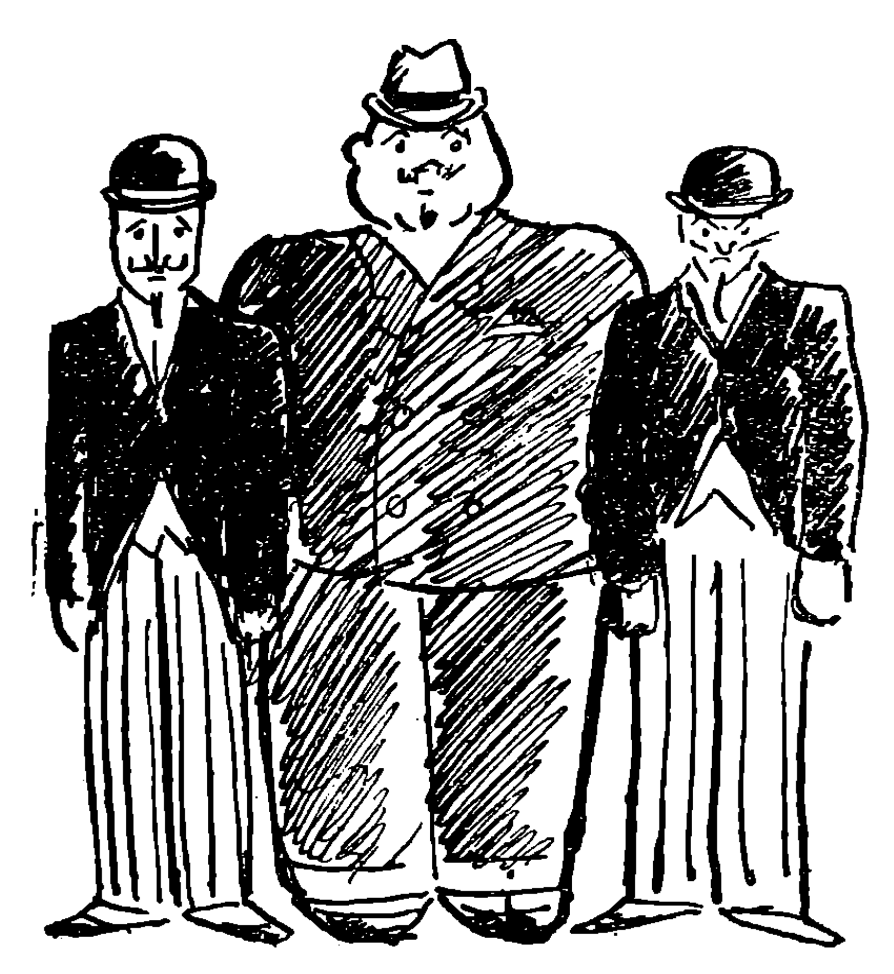
D'Artagnan avait entouré son melon de la grande plume rouge enlevée à son feutre ; Athos était en jaquette, pantalon gris, mais avait exigé de garder ses bottes qui lui convenaient mieux que des souliers vernis. Enfin, Porthos avait

passé sur son veston croisé son baudrier flambant retenant sa fidèle épée, dont il ne voulait à aucun prix se séparer.

Tous les assistants de cette mascarade éprouvèrent d'abord une folle envie de rire, vite réprimée par l'attitude agressive des hôtes de la comtesse, peu disposés à servir d'objet de curiosité à la domesticité.

M. Ernest s'était déjà entendu menacer par Porthos, de « six pouces de fer dans la poitrine », et il n'en menait pas large.

Enfin, se rendant à l'évidence, les trois amis maugréant et niant à notre siècle toute élégance et tout panache, convinrent de s'habiller comme tout le monde, mais demandèrent à la comtesse avec énergie, dès que le chef de rayon fut parti, de les faire reconduire chez eux à la première occasion.



Qu'est-ce qu'Aramis devait penser en les voyant ainsi déguisés, ridiculisés !

D'Artagnan ne put s'empêcher de dire :

— Sangbleu ! Cet Aramis est le plus malin de nous tous. Au lieu de se précipiter pour reprendre une forme terrestre, il ne s'est pas pressé, il a vu venir et a pu ainsi retourner sagement où nous voudrions bien être. Il boit le vin des vignes du Seigneur, courtise les soprani des chœurs célestes et joue au lansquenet avec Henri IV et le Duc de Richelieu. Quelle belle existence !

Quand arriva le coiffeur, ce fut une autre histoire.

Il fallut que les belles boucles, dont ils étaient si fiers, tombassent sous les coups de ciseaux indifférents. L'un pestait, l'autre maugréait, et le dernier invectivait.

D'Artagnan, dans son désarroi, choisit la raie sur le côté, Athos eut les cheveux en brosse, ce qui lui donnait l'air accueillant d'un gardien de prison ou d'un adjudant retraité, et Porthos fut doté d'une raie au milieu du crâne.

Aucun, bien entendu, ne se trouva satisfait de ce changement, et il faut reconnaître que leur aspect était dépourvu de l'élégance et du charme qui les avaient rendus célèbres.

Quand on parla de supprimer la moustache et la barbiche, il y eut rébellion ouverte. Armé d'un rasoir, d'un vaporisateur et d'une pince à sucre qui se trouvait là par hasard, le trio n'admit pas cette dernière atteinte à son prestige physique.

Les cheveux, soit ! Ils jonchaient le sol comme les morts d'un combat épique, ils étaient les vaincus malheureux de la

mode et du progrès, mais la barbiche, les moustaches, jamais !

En désespoir de cause, la comtesse préféra arrêter là la transformation capillaire de ses hôtes, d'autant plus que le coiffeur avait prudemment rangé son matériel de torture et refusait d'entamer une lutte qu'il estimait inégale.

D'Artagnan, Athos et Porthos, se regardant avec les yeux embués de larmes, les gestes gauches dans leurs costumes sans ampleur, portant sur leur bras l'uniforme splendide qui pendait lamentablement comme une défroque, les épaules courbées sous le poids de cette déchéance physique et vestimentaire, montèrent tristement l'escalier qui conduisait aux chambres d'amis.

Porthos grommela :

— Par l'Enfer de Satan…

La suite de la phrase se perdit, happée par le courant d'air de la cage de l'escalier.

— Pauvres gentilshommes ! murmura la comtesse en les voyant s'éloigner, le morne costume moderne n'est pas fait pour ces héros !

— Sauf votre respect, Madame la comtesse, ricana Firmin, ces messieurs ont l'air de marchands de marrons !

Seule, la chaste Aglaé ne semblait pas désillusionnée par la transformation vestimentaire des Trois Mousquetaires.

— Ne trouvez-vous pas, ma tante, dit-elle en rougissant, que M. d'Artagnan porte très bien la jaquette ?…

CHAPITRE IV

LES TROIS GANGSTERS

Le lendemain du jour mémorable où la comtesse de Rivesalte avait transformé nos trois héros, tout au moins par l'aspect extérieur, elle recevait au manoir le comte de Florès et son amie (qu'il faisait passer pour sa cousine), l'ex-danseuse Conchita d'Estramadura.

Le but de cette réunion était de présenter au comte les Trois Mousquetaires, auxquels la vieille dame avait fait mille recommandations pour qu'ils ne trahissent pas leur véritable identité.

Cinq heures !

L'heure où d'Artagnan, Athos et Porthos vont entrer dans la vie mondaine ; où leur nature va devoir commencer à se plier à toutes nos conventions, à tout ce qui fait l'hypocrisie sociale.

MM. Du Bois, Dupont et Durand vont-ils bien prendre les manières, le ton et l'allure des fonctionnaires coloniaux qu'ils doivent avoir été ?

Calmant les craintes de leur hôtesse, ils ont condescendu à parler le moins possible et à ne faire que les gestes indispensables. Curieux de ce qu'ils vont désormais voir et entendre, ils se proposent d'ailleurs d'être plus des spectateurs que des acteurs.

Ils se créeront ainsi un lot de souvenirs et d'anecdotes pour conter à leurs commensaux habituels, lors de leur retour dans l'au-delà, qu'ils espèrent prochain.

Chez la comtesse, ce n'était pas le thé fade que l'on servait lors des réceptions d'après-midi, mais les réserves d'une cave fort bien achalandée.

Par nationalisme et par goût, cette grande dame connaissait, depuis longtemps, l'esprit d'un Champagne, la douceur d'un Château-Yquem, l'élégance d'une Coulée de Serrant, la générosité d'une Romanée Conti, le bouquet d'un Jurançon.

Elle possédait l'art d'offrir avec ses vins, les accompagnements qu'il sied pour mettre en valeur leurs qualités : petites saucisses fumées, amandes salées, sandwiches au fromage… etc.

Elle avait parfois procuré de l'étonnement à ses hôtes, mais elle ne leur avait jamais donné de désillusion ; au contraire, elle avait fait des adeptes à la consommation des vins de France.

Il est inutile d'indiquer qu'en expliquant aux mousquetaires ses idées, elle prêchait des convaincus ; et le menu de ce goûter avait leur entière adhésion.

Cinq heures !

Les trois hommes étaient assis dans leur pose familière, jambes croisées haut, mais avec une certaine gaucherie due à leur récente transformation vestimentaire.

Aglaé et Rosemonde semblaient une rose et un lys.

La première était troublée parce que si, depuis sa naissance, elle portait du linge blanc et des jarretelles roses, aujourd'hui elle avait fait un coup d'État : elle portait du linge rose et des jarretières de même couleur.

Son trouble venait aussi de la présence de d'Artagnan-Du Bois.

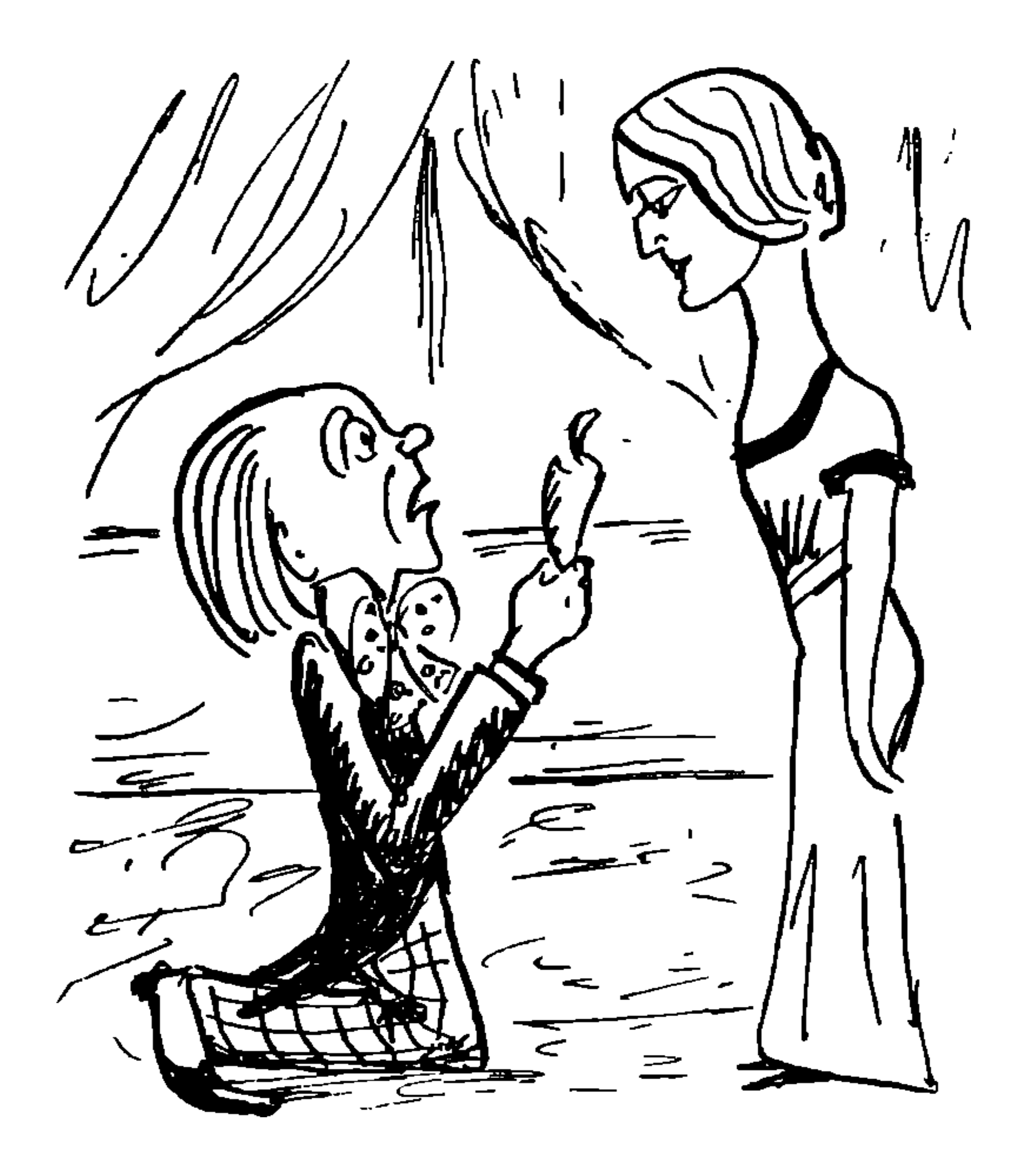
Oh ! il ne s'était permis vis-à-vis d'elle aucun mot, aucun geste, sauf ceux de stricte politesse, qui eût pu laisser supposer qu'il l'avait particulièrement remarquée ! Disons même que sa jaquette et son faux-col ne lui donnaient pas une prestance extraordinaire… mais il était d'Artagnan, un héros légendaire dont l'enveloppe humaine avait peu d'importance.

Gontran Biquet, le Radio-Poète, était pourtant invité, et il venait de lui offrir un hommage, enveloppé dans une ode enflammée, le « Cornichon d'Or » que vingt-quatre heures plus tôt lui avait décerné le Syndicat des Épiciers en gros, pour donner une marque de haute estime à ses poèmes alimentaires.

Aglaé avait souri, mais au lieu de dire : « Donnez-moi l'écrin », elle avait prononcé cette phrase qui s'était gravée en lettres de feu dans le cœur ulcéré du poète : « Passez-moi le bocal ».

Ce n'était que de l'inattention, mais d'Artagnan avait bien voulu la trouver spirituelle, et elle lui en savait gré.

Bob Laskemy avait annoncé à Aglaé qu'il venait de gagner la médaille d'aluminium du « Cent-mètres-Tonneaux », sport très difficile, qui consiste à parcourir cent mètres monté sur deux tonneaux placés horizontalement, et qu'il faut faire avancer avec les pieds.



Bob s’était classé devant un aviateur célèbre, un ministre en disponibilité, un escroc notoire récemment acquitté, Mistinguett, l’ambassadeur du Petchili et Conchita Montenegro.

Rosemonde, toujours charmante et naturelle, veillait à ce qu’il ne manquât rien au buffet où s’affairait Firmin en gants blancs.

Cinq heures !…

Entrée de Conchita suivie du comte.

Ce dernier s'inclina cérémonieusement devant les trois dames et leur baisa la main ; ce qui le rendit tout de suite sympathique aux Trois Mousquetaires, qui ne doutèrent pas un instant avoir affaire à un représentant de la haute noblesse.

Les présentations furent faites protocolairement, mais l'air mal à l'aise des Du Bois, Durand, Dupont, leur moustache et leur barbiche taillées de la même façon, leur arrivée imprévue chez la comtesse, laissèrent perplexe le comte de Florès.

Tout à coup, la lumière se fit en son esprit et elle jaillit éclatante, incandescente et explicative.

Les trois envoyés de New-York, les trois gangsters attendus, mais c'étaient eux, déjà dans la place, probablement grimés, et ayant su s'introduire au manoir à la suite d'une machination montée de main de maître.

Fonctionnaires coloniaux ?

C'était en effet original, et le comte admira qu'ils fussent parvenus à persuader Mme de Rivesalte de leur parenté avec elle.

Après avoir averti Conchita de retenir par sa conversation, l'attention des autres personnes, le comte parvint à attirer dans un coin le trio.

— « Cassette et Aglaé » dit-il très bas, c'est notre signe de ralliement, comme votre barbiche est un signe de reconnaissance.

— De reconnaissance envers notre passé, ajouta d'Artagnan, c'est exact.

— Je vous attendais, ajouta le comte.

Ses trois auditeurs pensèrent qu'il avait le don de la divination, mais ne s'en étonnèrent pas, tant il leur faisait bonne impression.

— Savez-vous pourquoi vous êtes ici ? continua-t-il.

— C'est assez obscur, fit Athos.

— Pourriez-vous nous l'expliquer ? demanda Porthos qui en était déjà à son septième sandwich et au double de verres dégustés.

— Vous venez de loin…

— Oh ! de très loin, reprit en chœur le trio.

— … Pour accomplir une mission particulièrement délicate. Une mission qui demande du courage et du sang-froid. Il s'agit d'un enlèvement.

— Tudieu, nous savons ce que c'est ! éclata d'Artagnan, auquel le comte dut faire baisser le ton.

— Je pense bien que vous n'en êtes pas à votre coup d'essai et que vous n'avez pas traversé la mer pour cambrioler une bascule automatique dans le métropolitain.

— Nous l'avons traversée déjà pour rapporter d'Angleterre au Louvre les ferrets en diamant d'Anne d'Autriche.

Le comte pensa qu'il était curieux que le Louvre employât des gangsters pour rechercher des objets volés dans un magasin ; mais il passa outre.

— Il y a aussi une cassette à transporter à Londres.

— Nous connaissons l'itinéraire, et vous pouvez vous fier à nous. Nous pourfendrons qui se mettra en travers de notre route.

Et d'Artagnan fit un geste qui s'accompagna d'un bruit de déchirure… Il avait décousu l'emmanchure de son veston.

Un philosophe eût pensé que chaque époque doit avoir les gestes qui conviennent à ses modes ; mais il n'y avait pas de philosophe.

— Maintenant que vous connaissez les grandes lignes du plan, murmura le comte mystérieusement, vous comprenez qu'il me fallait des gens de votre trempe pour le réaliser.

— C'est trop d'honneur, dit Athos en s'inclinant.

— Des individus qui ne craignent rien.

— Ni les Anglais, ni les soldats du Cardinal ! reprit Porthos.

— Vous possédez des termes spéciaux pour qualifier la police, mais nous nous comprenons très bien.

— Nous étions faits pour nous entendre, conclut Athos, un peu doctoralement.

— Dites-moi, interrompit d'Artagnan, la personne à enlever, où se trouve-t-elle ?

— Mais elle est ici, c'est Aglaé. Cela vous explique notre phrase : « Cassette et Aglaé ».

— Je comprends, dit d'Artagnan, nous enlevons cette petite Aglaé, que sa tante retient captive dans son château-fort, pour la conduire, auprès de son amoureux qui languit loin d'elle ?

— Voilà ! approuva le comte qui goûtait fort l'imagination et ce qu'il croyait être l'humour de d'Artagnan.

Puis il ajouta :

— Ma cousine Conchita d'Estramadura et mon chauffeur Raoul sont nos associés ; vous pouvez donc avoir toute confiance en eux. À la vie, à la mort ! Hormis ces deux personnes et moi-même, pas un mot à quiconque.



— Un pour tous, tous pour un ! jurèrent les Trois Mousquetaires. Nous sommes vos hommes. La vie nous semble-

rait monotone si nous n'avions pas l'occasion de nous battre.

— Cependant, s'inquiéta le comte, mieux vaut employer douceur que violence, à cause des conséquences. Ne supprimer l'obstacle que lorsqu'il ne peut être contourné, doit être notre méthode.

D'Artagnan allait protester, quand Mme de Rivesalte, que cette conversation en aparté intriguait, s'approcha du groupe et dit :

— Allons, Messieurs, vous ne vous occupez guère des dames. Je comprends que vous ayez à raconter de nombreuses aventures, mais faites-nous profiter de vos récits. C'est très vilain d'être cachottier.

Le temps, l'espoir du retour de la monarchie, la qualité des vins français, firent les frais de la conversation qui languit un peu, car chacun poursuivait des pensées particulières.

Vers sept heures on se sépara, le comte satisfait d'avoir pris contact avec ses pseudo-acolytes, la comtesse rassurée sur la tenue de ses hôtes, Aglaé radieuse, Bob mécontent, Gontran vexé, Rosemonde indifférente, et les Trois Mousquetaires prêts à fourbir leur épée pour les combats futurs.

Dès qu'ils furent seuls, Athos dit à ses deux compagnons :

— J'ai la prétention de m'y connaître en noblesse. Le comte de Florès est le plus digne et le plus parfait gentilhomme qu'il m'ait été donné de rencontrer !

— Oui, approuva d'Artagnan, son seul but dans la vie est de défendre l'orpheline, les faibles et les opprimés. C'est un vrai redresseur de torts !

— Un vrai ! répéta Porthos d'une voix forte, un vrai !

Au même instant, dans la voiture qui les ramenait à Paris, Conchita et Florès échangeaient également leurs impressions.

— Alors, ce sont les trois types que nous attendions ? interrogeait Conchita.

— Oui. Je m'y connais en crapules, tu le sais ? Eh bien, j'ai tout de suite compris à qui j'avais à faire. Ce sont certainement les trois plus redoutables gangsters d'Amérique ! Avec eux l'affaire ne va pas traîner !

— C'est des « vrais de vrais », quoi ?

— Des « vrais de vrais » !

CHAPITRE V

DU CARROSSE 4 CHEVAUX À L'AUTOBUS 20 CV OU… DU PAREIL AU MÊME

La vie reprenait au Manoir, mais sans la tranquillité monotone des journées d'autrefois. Les événements que nous venons de conter avaient bouleversé l'existence des habitants du château et les trois hôtes imprévus ne faisaient rien pour passer inaperçus.

Ils savaient qu'il leur fallait attendre quelques mois pour pouvoir retourner chez eux, grâce à la force psychique retrouvée du médium, et pour passer le temps, ils s'initiaient à ce que la comtesse appelait le progrès.

Ce n'était pourtant pas beaucoup et les concessions qu'elle avait faites au modernisme étaient minces ; cependant les Trois Mousquetaires avaient de continuels sujets d'étonnement.

Lorsqu'ils n'étaient pas en conversation avec Mme de Rivesalte, ils buvaient à larges rasades, devant Firmin, muet et réprobateur, jouaient bruyamment au trictrac, faisaient des niches à la cuisinière ou se livraient à la culture physique.

Tous les matins, de huit à neuf heures, d'Artagnan « sautait en longueur », ayant pris comme terrain d'essai le carré de fraisiers du verger. On pouvait suivre ses progrès quotidiens en constatant l'écrasement successif des plants.

Le jardinier outré d'un tel désastre, se plaignit à la comtesse qui, avec beaucoup de ménagements et autant de soupirs, pria le fougueux sportman de choisir pour ses exploits le tennis inutilisé.

Les fantaisies mousquetairiennes, dues à l'énervement que causait aux trois hommes leur inaction, devenaient gênantes.

Un soir où l'on servit des pommes nouvelles sautées, cela faillit mal tourner. Ne connaissant pas l'utilité nutritive de ce tubercule, ils crurent que celui-ci devait servir de balle pour un jeu quelconque, en intermède pendant le repas.

Et c'est ainsi que dans la salle à manger d'honneur, l'effigie de Gontran, Sigisbert, Honoré de Rivesalte-Mirepoix, Intendant général de la Chaudronnerie de la Reine-Mère et Conservateur des « Pots-de-Vin » du Royaume, peinte par Philippe de Champaigne, eut l'œil crevé par une pomme de terre trop cuite, tandis que Haulte et Noble Dame Césarine, Prophylaxie, Custode de Rivesalte-Montenlair, représentée en pied par un cousin du beau-frère de Fra Angelico, avalait de force un autre de ces tubercules.

Ces manifestations joviales et alimentaires n'avaient pas l'heur de plaire à la comtesse ni à son entourage.

Seule, Aglaé perdait toute réserve en approuvant ce que d'Artagnan faisait d'abracadabrant.

Gontran Biquet, dont la verve poétique avait besoin d'une destinatrice, ayant vu ses poésies expédiées à Aglaé, faire « retour à l'envoyeur », les envoyait à Rosemonde qui s'amusait des « amours du Fond d'Artichaut et de la Truelle à Poisson », poème gastronomique en vingt-quatre chants, dernière production du poète publicitaire.

Lorsque la comtesse paraissait contrariée des frasques de ses hôtes, ceux-ci s’en excusaient galamment, plaidant l’ignorance avec sincérité.

— Veuillez nous pardonner, comtesse, lui avait répondu d’Artagnan, mais nous ignorons les usages de votre lugubre époque. Mordious ! on ne sait plus rire de vos jours ? Nous les Mousquetaires, nous avons toujours aimé la gaieté et les chansons !

— Et le bon vin ! ajouta Porthos.

— Notre joyeuse humeur, termina Athos, nous avait fait surnommer : les « Chevaliers du gai » !

— Les « Chevaliers du gai » ?… Tiens, c’est gentil ! avait déclaré Aglaé toute rougissante.

Le comte de Florès, au cours de quelques visites, et quoi qu’il n’ait pu parler en particulier à aucun des Trois Mousquetaires, ne doutait pas un seul instant que ces derniers aient dressé un plan dont l’exécution semblait prochaine.

Il avait remarqué les regards échangés entre Aglaé et d’Artagnan, et cela paraissait de bon augure. Bientôt, et il convoquerait tous ses acolytes pour en terminer rapidement avec le minimum de risques.

Le jour où la comtesse invita ses pensionnaires à monter dans son landau pour aller assister au couronnement de la rosière de Saint-Firmin-les-Chaussées, ce fut une fâcheuse idée.

Traversant une route nationale, Firmin qui tenait les guides, s’arrêta.

— Que se produit-il ? demanda d’Artagnan.

— Nous laissons passer l'autobus départemental, répondit le cocher.

— Comment ! répliqua le mousquetaire, notre carrosse doit laisser passer cette affreuse machine ? Et le respect de la noblesse, qu'en faites-vous ? gronda d'Artagnan.

— Sont-ce les vilains qui feront la loi ? dit Porthos en se levant et faisant le geste parfaitement ridicule de dégainer.

— Quelle époque ! ajouta Athos en levant les bras au ciel.

— Sus à l'intrus ! clama d'Artagnan sautant à bas de la voiture, suivi de ses deux compagnons que la comtesse essayait en vain de retenir.

Ils arrivèrent au milieu de la route au moment où l'autobus que Firmin avait aperçu du haut de son siège, parvenait au croisement.

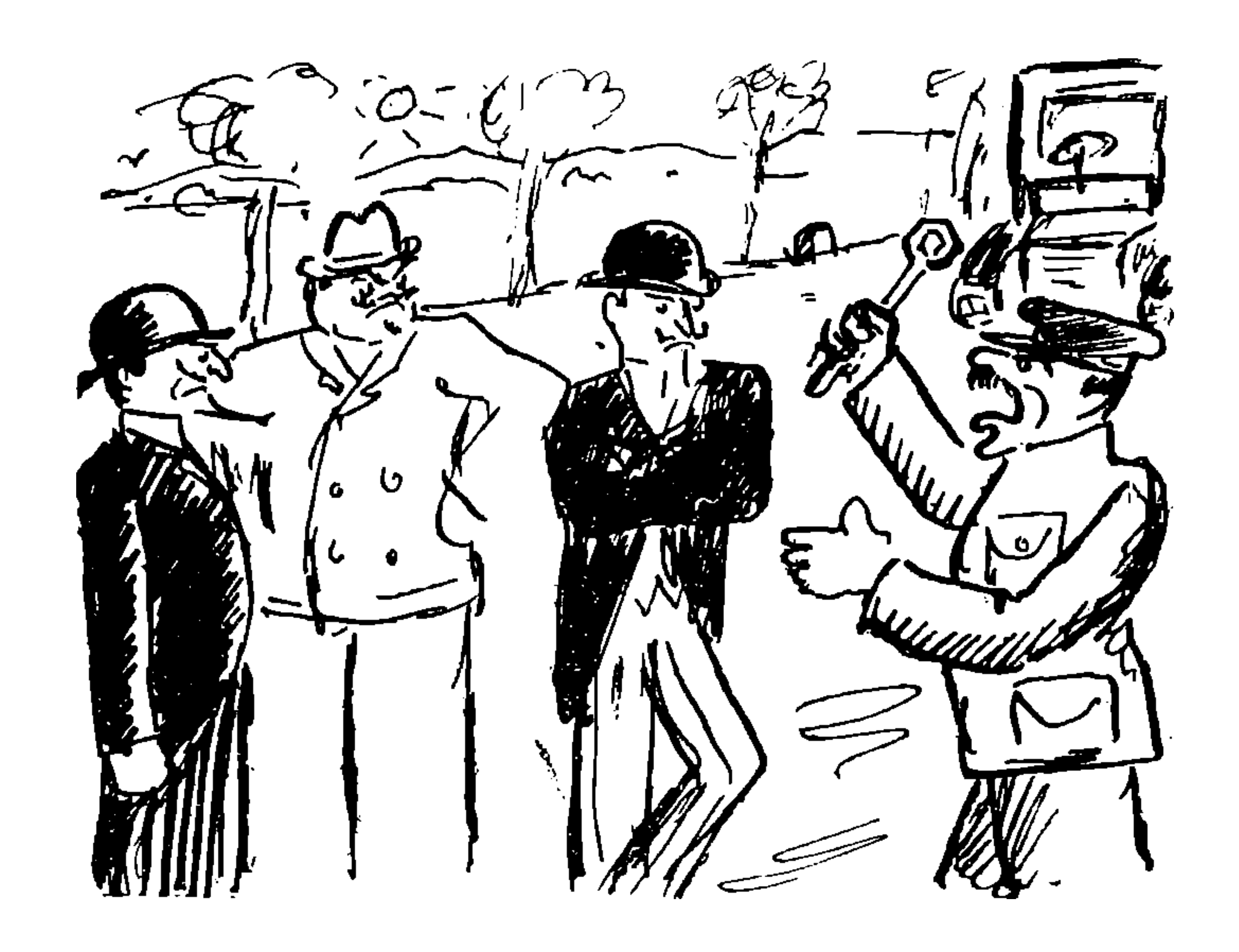
Devant les gestes impératifs et désordonnés des trois hommes, le conducteur du véhicule donna un brusque coup de frein qui eut pour effet de provoquer une panique à l'intérieur de celui-ci. La marchande de fromages embrassa involontairement le percepteur, et l'adjoint au maire contusionna la tante du receveur buraliste.

D'Artagnan, sans donner au chauffeur les explications que celui-ci attendait, fit signe à Firmin de traverser, et lorsque cela fut fait, les trois héros de l'aventure se préparèrent à remonter dans le landau.

Le conducteur de l'autobus ne leur en laissa pas le temps. En une seconde il fut sur la route, et plusieurs voyageurs, pensant avoir affaire à des mauvais plaisants, descendirent pour le soutenir.

— Idiots ! Crétins ! Têtes de lard ! Vous ne « travaillez pas un peu du chapeau » ? vociféra le chauffeur.

En garde, fit d'Artagnan. Vous avez certainement des épées dans vos coffres. Nous sommes vos hommes, et ces messieurs nous serviront de témoins.



Comme les voyageurs commençaient à trouver que la comédie avait assez duré, le conducteur prit sous son siège une clef anglaise et s'avança, menaçant, vers le trio qu'il pria de déguerpir sans plus attendre.

Porthos, pensant que c'était là l'arme convenue, demanda :

— Comment appelez-vous ceci ?

— Une clef anglaise, eh, ballot ! Veux-tu prendre la mesure ?

— Anglaise ! quelle horreur ! Jusqu'ici Milady nous poursuit, s'écria Athos. Nous voulons des clefs françaises pour nous battre. Sinon…

— Qu'est-ce que c'est que la cause de cet attroupement nauséabond ? interrompit une voix bourrue, pendant que le cercle de curieux s'ouvrait, livrant le passage à un brigadier débonnaire et à un gendarme moustachu.

Le chauffeur, entouré par tous les voyageurs, raconta comment trois individus lui avaient interdit de passer alors qu'il était dans son droit, sur une route nationale.

— Connaissez-vous le code de la route ? demanda le brigadier, s'adressant à d'Artagnan.

— Joli nom, répondit celui-ci, mais ce monsieur ne m'a jamais été présenté.

— M'est avis, brigadier, fit le gendarme au garde-à-vous, que cet olibrius se fiche de l'autorité.

— Silence, gendarme Camouflard. Le cas est grave. Trois hommes, c'est suffisant pour un complot. Nous sommes en présence d'une mafia organisée pour rançonner les voyageurs sur route.

En entendant ces paroles opportunes remplies de bon sens, le percepteur mit discrètement la main sur son portefeuille, l'adjoint au maire pinça d'émotion sa voisine, tandis que la marchande de fromages s'évanouissait dans l'onctuosité des double-crème et le parfum voluptueux des Livarot.

Le brigadier avait sorti de sa gibecière un cahier grand comme un almanach Vermot et un porte-plume. Le gendarme débouchait un petit encrier et le tendait à son chef avec le respect de l'enfant de chœur présentant les burettes à l'officiant.

— Vos papiers, impétrants et agitateurs ?

— Quels papiers, serviteurs de la maréchaussée ? demanda d'Artagnan hautain.

— Ah ! mais vous n'allez pas insulter la magistrature ! Montrez-moi vos papiers, sinon ça va barder pour votre matricule.

La comtesse, voyant que la discussion s'éternisait et que tout cela allait mal finir pour ses hôtes non pourvus de pièces d'identité, s'interposa, malgré le déplaisir que cela lui causait.

Personne ne l'avait encore remarquée. On avait vu la voiture, mais sans porter attention à la personne qui se trouvait dedans.

Dès qu'elle parut et qu'on l'eut reconnue, les gendarmes saluèrent respectueusement, le chauffeur présenta des excuses, la fromagère revint de son évanouissement et chaque véhicule continua son chemin.

Afin de reconnaître d'une manière tangible le tact des deux représentants de l'autorité, Mme de Rivesalte promit de verser une somme de deux cents francs à l'œuvre de « La Protection des gendarmes illettrés et quinquagénaires ».

Seulement elle dut expliquer longuement aux Trois Mousquetaires que le mieux qu'ils auraient à faire, quand ils

se trouveraient en face de gendarmes ou d'agents de police, serait de fuir avec adresse.

Cela révolta ses auditeurs, mais ils durent convenir que c'était plus prudent, en raison de la manière originale qu'ils avaient choisie pour leur rentrée en France.

Le lendemain de ce jour émouvant, les trois inséparables ne sortirent pas, voulant étudier les conseils donnés la veille par leur hôtesse et comprenant, d'ailleurs, qu'ils se trouvaient déplacés dans la société ambiante.

Ils avaient le don d'exaspérer Firmin qui jugeait leur présence comme une catastrophe, et ne leur adressait la parole que pour le service.

Aglaé, admirant de plus en plus le courage et la noblesse de d'Artagnan, tricotait pour lui une paire de chaussettes en poils d'éléphant, cadeau qu'elle lui réservait comme une surprise choisie.

Elle savait bien que prochainement son héros devait rejoindre l'au-delà avec ses compagnons ; mais elle espérait secrètement que son amour serait assez fort pour le retenir auprès d'elle, sur cette terre.

Elle se rêvait en Omphale, avec Hercule-d'Artagnan à ses pieds, en Cléopâtre courbant Antoine à ses désirs.

Tous les matins, ainsi que nous l'avons dit, la comtesse lisait le journal du siècle passé, et faisait part des nouvelles à ses hôtes qui ne pouvaient ainsi s'étonner quand la vieille dame leur disait : « Hier, Messieurs, le roy Charles X chassa à Fontainebleau ».

Ce n'est pas que la comtesse ignorât que l'on fût en République, mais si elle se pliait forcément à ses lois, elle se complaisait à vivre par la pensée au temps de la royauté.

Rosemonde, par espièglerie, expliqua à d'Artagnan l'innocente manie de Mme de Rivesalte, et lui procura le vrai journal du jour, comme plus intéressant.

Quand la châtelaine s'aperçut de ce que lisait d'Artagnan, elle eut un haut-le-cœur :

— Comment, Monsieur, lire ces infamies sous mon toit, ne put-elle s'empêcher de dire à d'Artagnan, c'est honteux ! Vous qui avez une âme noble, un cœur vaste, le cerveau lucide, c'est indigne de lire ces mensonges et les manifestations d'un progrès sans grandeur et d'un gouvernement sans prestige. Je ferai désinfecter la pièce dès votre lecture terminée et je vous prierai de vous laver les mains dans une solution de phénol, formol et eau de javel que Mathurine va vous préparer.

— Je ne comprends pas votre rigueur, repartit d'Artagnan, lorsqu'il put enfin placer quelques mots. Plus je lis et plus je me rends compte que seuls les noms changent. Les vertus, les vices, les passions et les habitudes sont les mêmes.

— Justement, c'est ce qui me met en colère. On reproche à notre temps (elle voulait absolument s'identifier au règne des rois d'autrefois), maints excès qui n'ont fait que s'amplifier depuis.

« La preuve est facile. Voulez-vous me lire quelques échos par hasard ? Je subirai cette épreuve pour vous convaincre.

Et d’Artagnan lut à haute voix :

— « On annonce que dans une quinzaine de jours commencera le procès intenté par M. Gargamelle, le militant socialiste, à M. Lemaigre, ancien ministre de l’Éducation physique, parce que ce dernier, non content d’avoir eu de Mme Gargamelle deux jumeaux, avait fait, par relation et pour sa tranquillité personnelle, enfermer le mari pendant six mois comme fou. »



— Jadis, soupira Mme de Rivesalte, avec regret, quand le roy convoitait une dame, on offrait au mari le gouvernement de Provence ou un poste rémunérateur à la Compagnie des Indes. Le geste avait plus d'élégance.

« Un calcul facile à effectuer permet de se rendre compte que la nouvelle pièce de cinq francs vaut exactement en métal quatre-vingt-trois centimes. On vient de condamner comme faux-monnayeurs, trois individus qui en avaient fabriqué valant un franc vingt-cinq.

« Quel est le plus voleur ? »

— Philippe le Bel, dans l'Histoire, resoupira la comtesse, porte la responsabilité d'avoir fait fabriquer de la fausse monnaie avec cours obligatoire. Que dire aujourd'hui ?

« Olivier Plumache, plombier, depuis dix-sept mois en prison sous l'inculpation d'avoir, par coups et blessures, provoqué la mort de la veuve Milleregrets, vient d'être relâché.

« La neuvième contre-autopsie a prouvé que la victime avait succombé à une intoxication de « bobards », microbes très dangereux qui vivent à l'intérieur des journaux. Quand on lit ceux-ci, ils s'insinuent sans que l'on s'en rende compte par la bouche, le nez, les yeux et les oreilles, jusqu'au cerveau.

« L'ouverture de ce dernier a permis de constater que la pauvre femme, qui lisait une demi-douzaine de journaux par jour, en avait avalé « de toutes les couleurs ».

« Olivier Plumache reconnu innocent, a été prié de ne pas recommencer. »

— Et l'on s'est battu pour l'abolition des lettres de cachet ! s'exclama la comtesse.

— Oh ! s'écria d'Artagnan, voilà notre devise à l'honneur : « Un pour tous, tous pour un ! »

« Ce sont des gens que l'on appelle « communistes » qui s'en réclament et la mettent en action. Bravo pour ces gens de cœur qui proclament une telle doctrine. L'union de tous, la force au service du faible, le droit au bonheur pour tous, c'est magnifique !

« Demain, comtesse, MM. Du Bois, Durand et Dupont enverront leur adhésion à ce parti d'honnêtes gens ! »

Mme de Rivesalte allait répondre, quand un bruit de vaisselle brisée la fit sursauter.

Firmin, qui avait entendu la dernière phrase prononcée par d'Artagnan, suffoquant d'indignation, avait lâché l'huilier en forme de conque qui contenait, sous Louis XV, l'huile servant à oindre le clystère de la marquise de Pompadour.

— Que Madame la comtesse veuille bien me pardonner, s'excusa le vieux serviteur, mais en entendant les paroles de M. d'Artagnan, je n'ai pu réprimer un tressaillement de stupéfaction.

Et tout en ramassant les débris de l'huilier historique, le brave Firmin ajouta entre ses dents :

— Où allons-nous, bonté divine ! si les Trois Mousquetaires se transforment en Trois Moscoutaires !

CHAPITRE VI

LES MOUSQUETAIRES AU LOUVRE ET DANS LE MÉTROPOLITAIN

D'Artagnan, Athos et Porthos désiraient ardemment revoir le comte de Florès, car s'ils n'avaient pas compris de quelle mission ils allaient être chargés, ils se souvenaient que l'on comptait sur eux pour un enlèvement, qu'ils auraient une précieuse cassette à transporter en Angleterre et que certainement il y aurait des embûches à éviter, des obstacles à surmonter, des coups à donner et à recevoir, de l'action surtout.

Ils ne doutaient pas un seul instant que le noble Espagnol leur demandait leur collaboration pour parvenir à un but louable, servir des amoureux et punir des traîtres.

D'Artagnan s'étonnait qu'Aglaé, qu'il devait enlever pour la conduire auprès d'un « être tendrement aimé », lui donnât des signes non équivoques d'affection, mais il savait les femmes fantasques et se proposait de demander au comte des renseignements précis.

Il avait l'adresse de son hôtel, boulevard des Italiens, et après avoir conféré avec ses deux amis, tous trois résolurent de se rendre seuls à Paris, supposant bien que la comtesse ni personne au château, ne devaient connaître le plan de l'Espagnol.

« Cassette et Aglaé » était un point d'interrogation mystérieux qui excitait leur curiosité.

Le soir de leur conversation, ils se promenaient dans le parc calme et sombre, quand, tout à coup, ils tressaillirent.

Une voix leur parlait, proche et lointaine à la fois. Une voix qui semblait amplifiée avec quelque chose de métallique et d'artificiel.

Ils cherchèrent aux alentours qui pouvait ainsi leur adresser la parole, mais ne trouvèrent qu'un rat crevé, une bouteille vide d'eau d'Évian, une canne à pêche oubliée et quelques merles s'installant pour la nuit.

Donc, rien qui fût doué de la parole humaine.

Voici ce que cette voix qui les faisait frissonner disait :

« Venez me voir à mon hôtel et vous connaîtrez la clef du mystère, qui n'est pas la clef du paradis, mais plutôt celle de l'enfer.

« Vous saurez comment je vaincrai les génies du mal qui ont semé ma route d'assassinats, d'empoisonnements, de tessons de bouteilles et d'orties.

« Vous connaîtrez comment, avec l'aide de mes compagnons, la jeune vierge au regard pâle, aux seins menus et aux tibias en accent circonflexe, sera sauvée des mains de ses ravisseurs. Je vous dirai pourquoi elle joue de la harpe avec un manche à gigot et se sert d'un pique-feu comme cure-dent.

« Vous saurez tout, mes frères, modernes mousquetaires et chevaliers de l'idéal, qui mettez vos mains dans les miennes et vos pieds sous la table.

« Demain à la même heure, mes chers auditeurs, vous sera dévoilé le secret de la cassette enchantée ou pourquoi Aglaé fut-elle avaleuse de sabres à la Foire du Trône ?

« Allo ! Allo ! Chers auditeurs : un livre signé Dubarbant est garanti palpitant ! »

Une sorte de grésillement se fit entendre, puis plus rien.

Les trois promeneurs se regardèrent abasourdis.

Malgré l'incohérence des paroles entendues, ils pensèrent que le comte de Florès avait employé un moyen scientifique perfectionné pour leur communiquer ses instructions. Ils ne savaient comment lui répondre, mais jurèrent d'être à son hôtel le lendemain, sans prévenir personne de cette excursion.

Comme un avion passait à ce moment dans le ciel, et laissait derrière lui une traînée de fumée blanche, les trois héros le saluèrent avec exubérance, persuadés que l'âme d'Aramis s'était matérialisée en oiseau blanc, pour leur souhaiter bonne chance au seuil de cette aventure, et les engager à toujours agir avec courage et noblesse.

Porthos trouva cependant, quand l'avion fut disparu, qu'Aramis aurait pu laisser tomber leur courrier dans le parc, avec quelques nouvelles des amis brusquement quittés.

Les Trois Mousquetaires ne surent jamais que le pilote Détroyat s'entraînait ce soir-là pour la fête aérienne du dimanche suivant à Vincennes, et qu'ils avaient entendu par radio, la lecture du dernier roman policier de Georges Simenon, grâce au haut-parleur qu'un voisin avait fait installer dans son jardin.

Comme quoi l’on a toujours tort de ramener à soi le sens des manifestations dont on est témoin.



Le lendemain matin de bonne heure, sur la route de Paris, trois hommes montés sur des chevaux de labour, et suivis d’un garçon de ferme, attiraient l’attention de tous ceux qui les croisaient.

Curieux cavaliers, en effet, que d’Artagnan et Athos en jaquette et chapeau melon, Porthos en veston et chapeau mou, à cheval sur des montures louées dans une ferme voisine. Elle était loin, l’élégance des premiers sujets de la compagnie de M. de Tréville !

Ils ne pouvaient aller à pied, ignoraient les formalités pour prendre le chemin de fer auquel ils ne témoignaient que fort peu de confiance, et le cheval leur avait semblé un moyen de transport rapide et sûr, avec lequel ils passeraient inaperçus.

Hélas ! ils s'étaient trompés !

En dépit des passages cloutés, des droits de priorité, des arrêtés municipaux, ils allaient, indifférents aux quolibets des enfants et à l'étonnement narquois des paysans, même aux regards courroucés des gardes – champêtres à l'octroi, ils avaient laissé leurs chevaux que ramena le garçon de ferme.

Comme il était trop tôt pour se rendre auprès du comte, ils décidèrent d'aller au Louvre, assister au petit lever du roi.

S'ils avaient compris, par leurs lectures et à la suite de diverses conversations, que la France était une République à la tête de laquelle se trouvait un président, ce mode de gouvernement n'excluait pas dans leur esprit la présence du roi au-dessus du président.

C'est donc pleins d'assurance et certains qu'ils n'auraient qu'à indiquer leur véritable identité pour être admis, qu'après avoir demandé plusieurs fois leur chemin, ils se présentèrent à la porte principale du musée.

— Holà, valet ! appela d'Artagnan, étonné que la porte fût fermée.

Après quelques minutes d'attente, un gardien vint ouvrir et les Trois Mousquetaires furent fâcheusement impressionnés par le manque de luxe de son uniforme et l'absence de gardes.

— Nous venons voir le roi, dirent presqu'en même temps, les Trois Mousquetaires en se redressant.

— Il est peut-être un peu tôt pour déranger M. Leroy, répondit le gardien, impressionné par la prestance de Porthos. Si ces Messieurs veulent me donner leur nom, et attendre un petit instant ?

Les visiteurs trouvèrent étrange que le terme « Monsieur » eût remplacé « Sa Majesté » dans le langage des serviteurs de la cour, mais ils pensèrent que ce devait être une des formes du progrès.

Trois fois ils durent répéter leur nom dans l'oreille du bonhomme qui crut avoir affaire à trois mécènes de l'Amérique du Sud (les terminaisons en « os » ayant provoqué cette hypothèse).

Ils attendirent dans un salon banal et administratif qui ne leur rappela que de très loin les fastes royaux. Ils plaignirent notre temps, regrettèrent le leur, et s'apprêtaient à faire une partie de belote, comme la leur avait apprise Bob Laskemy, quand le même gardien, obséquieux et chauve, vint leur annoncer que M. Leroy les attendait.

— Le petit lever n'est pas très fréquenté, constata d'Artagnan.

— La victoire de Samothrace a été déplacée, répondit le gardien qui n'avait pas compris.

Cette réponse fit supposer aux trois hommes que l'emploi de bouffon avait été rétabli à la cour de France.

Après avoir parcouru un dédale de couloirs, ils furent introduits dans un vaste et somptueux bureau dont un monsieur âgé, rhumatisant et versatile, leur fit les honneurs.

Ils s'inclinèrent dans une révérence parfaite, en disant « Majesté, c'est trop d'honneur ».

M. Leroy, conservateur du musée, pensant sur le dire du gardien, avoir devant lui de généreux donateurs étrangers, ne s'émut pas de leurs manières, qui étaient sans doute souhaits de bienvenue dans leur pays.

Quand il leur présenta des fauteuils, ils se regardèrent étonnés, et leur hôte n'était pas loin de penser que dans le pays de ses visiteurs, ceux-ci devaient utiliser des perchoirs au lieu de sièges.

— Nous sommes confus de la grâce que vous nous faites, sire, en nous recevant à votre petit lever, dit en s'inclinant de nouveau d'Artagnan.

— Nous regrettons, ajouta Athos, de n'avoir pu vous présenter nos hommages, dans le costume beaucoup plus seyant que nous portions autrefois. Mais vous-même, Majesté, avez abandonné la perruque…

— Pardon, Monsieur, coupa M. Leroy, vexé, je porte toujours une perruque ; mais comment le saviez-vous ?

— Tous les rois de France portent perruque, assura Porthos.

— C'est un jeu de mots, pensa M. Leroy. Il n'est pas très spirituel et la conversation s'éternise.

— Enfin, Messieurs, se décida-t-il à demander, que me voulez-vous ?

— Voilà, sire, avoua d'Artagnan. Vous savez qui nous sommes et nos états de service sont assez éloquents. Le séjour dans l'au-delà n'a pas diminué notre force.

« Nous sommes toujours ce que nous étions : Les Trois Mousquetaires !

M. Leroy, sans répondre, s'était insensiblement rapproché du téléphone.

— Et tenez, sire, continua d'Artagnan, en bondissant sur une panoplie et détachant deux épées, mon ami Athos et moi allons avoir l'honneur de vous donner une démonstration qui vous convaincra certainement que nous sommes toujours invincibles.

« Un mot, nous dégainons. Deux mots, nous sommes en garde. Trois mots… non, il n'y a jamais de troisième mot, car l'adversaire est étendu avant d'avoir eu le temps de le prononcer.

Sans attirer l'attention des trois hommes qu'il prenait pour trois fous dangereux, le conservateur composait en tremblant le numéro d'appel de la police.

— Pourquoi, sire, puisque pour une cause spéciale et inattendue, nous devons passer quelques mois sur terre, demanda Porthos, ne pourrions-nous temporairement, reprendre nos places dans votre compagnie ? Je ne pense pas que nous ferions triste figure au milieu de nos nouveaux camarades.

— Allo ! Police-Secours ! articulait péniblement M. Leroy. J'ai trois fous dans mon bureau. Conservateur du Louvre… Oui, venez à l'instant… Ils sont armés… Deux épées…

Les Trois Mousquetaires se regardèrent, puis comprirent en même temps, se rappelant les conseils de la com-

tesse, que l'association des mots Police et Secours, ne pourrait leur procurer que des ennuis.

Ils n'attendirent pas l'arrivée des agents et prirent la porte sans en demander la permission. D'Artagnan et Athos gardèrent par habitude leur épée à la main, et sans aucun respect pour une Majesté dégénérée et déliquescente qui voulait les faire arrêter, le premier cueillit au bout de son arme la perruque du conservateur plus mort que vif, la brandissant comme un trophée, tandis qu'Athos, avec délicatesse et légèreté, faisait claquer comme un fanion, à la pointe de son épée, la pochette en soie du bonhomme, don inestimable de Mlle Chichinette, danseuse au Casino de Paris.

Croisant dans un couloir le gardien qui accourait au coup de sonnette impératif de son patron, ils lui remirent les deux épées, mais conservèrent la pochette et la perruque, avec l'intention de montrer à tous les Bourbons de l'au-delà ce qui caractérisait aujourd'hui la majesté de leur triste descendant.

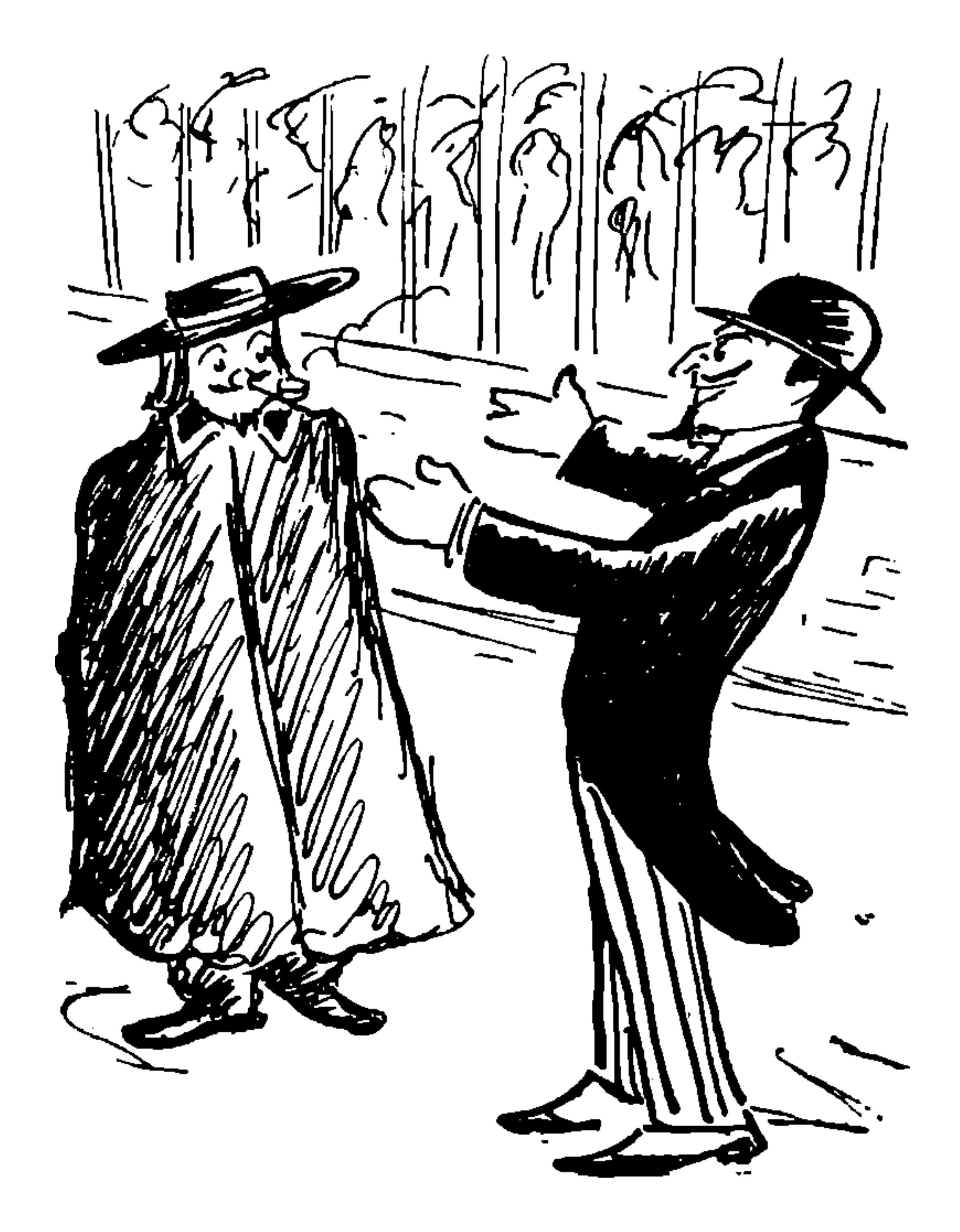
Athos ne comprit pas pourquoi était brodé sur la pochette, au lieu de « Montjoie Saint-Denis », le quatrain suivant :

En souvenir d'une vertu
qui chut
Un soir d'avril embaumé.
Aimé !

Sans courir, afin de ne pas se faire remarquer, mais en marchant d'un pas pressé et au fond d'eux-mêmes, très inquiets sur les suites d'une aventure qu'ils ne comprenaient pas, les trois amis suivirent les quais, traversèrent la Seine et

montèrent le boulevard Saint-Michel, hésitant à demander leur chemin, quoiqu'ils ne fussent pas poursuivis.

À la hauteur du Luxembourg, ils s'arrêtèrent interdits.



Vers eux venait un homme d'une quarantaine d'années, portant un large feutre, une cape, des bottes, moustache et barbiche « à la mousquetaire ».

— Enfin en voici un ! murmura d'Artagnan à ses compagnons.

Il s'approcha de l'homme et lui demanda fort poliment :

— Pardon, Monsieur, qui êtes-vous ?

— César Lascarrade, répondit-il, avec un fort accent méridional et l'haleine chargée d'ail. Artiste peintre et poète, pour vous servir. Diplômé aux Jeux floraux de Gonfaron et lauréat de l'Académie des Arts plastiques de Pézenas. Mais vous-même ?

— C'est extraordinaire ! fit d'Artagnan, sans répondre à la question, je connais cet accent ! De quel pays êtes-vous ? Je vous croyais mousquetaire.

— Je suis Gascon, Monsieur, dit l'interpellé, redressant la taille et frisant sa moustache, cela s'entend et se sent, je pense. Oui, monsieur, de Castelmore, près de Lupiac, vieux bourg de mes aïeux.

— Des miens aussi, s'écria d'Artagnan, enlaçant l'artiste un peu gêné et lui donnant l'accolade, tandis que quelques passants s'arrêtaient pour considérer, amusés, un tel enthousiasme.

— À qui ai-je l'honneur ?…

— Connaissez-vous la vieille noblesse des de Baatz ? Ce sont mes ancêtres.

« Et moi-même, Monsieur César Lascarrade, je suis d'Artagnan, mousquetaire de la Compagnie de M. de Tréville. Mes deux amis ne sont autres que Porthos et Athos. Vous connaissez sans doute notre histoire ?

— Oui, en effet. Parfaitement, balbutia le rapin qui ne voulait pas contrarier son interlocuteur.

— Ah, que nous sommes heureux ! Venez donc, mon frère, boire avec nous le pot de l'amitié au cabaret de la Pomme de Pin. Mais avant, que je vous embrasse !…

Et l'accolade recommença devant une centaine de spectateurs qui faisaient cercle.

Tout à coup, un titi lança : « V'là les flics ! »

Deux képis apparurent, essayant de se frayer un passage pour se rendre compte de la cause de l'attroupement.

Dès qu'ils les aperçurent, les Trois Mousquetaires, bousculant les promeneurs effarés, s'enfuirent dans la direction opposée à celle des agents. Ils tournèrent à droite, puis à gauche, sans savoir où ils allaient.

Nul ne prit la peine, de les rechercher puisqu'il n'y avait eu vol ni violence. César Lascarrade déclara simplement aux représentants de l'autorité qu'il avait bien l'impression d'avoir eu affaire à un fou. Il fit même un croquis de profil de d'Artagnan, et se permit de le dédicacer avec éloges au brigadier de service au commissariat.

Pendant ce temps, les Trois Mousquetaires, perplexes, tenaient conciliabule Place Saint-André-des-Arts, devant l'entrée du métropolitain.

Maintenant, il était l'heure d'aller trouver le comte de Florès, et bien que la comtesse leur eût fait promettre de ne jamais emprunter le métropolitain s'ils circulaient dans Paris, ils se décidèrent pour ce mode de locomotion.

Résolus à braver cette machine infernale, ils suivirent la foule, et après s'être renseignés sur la direction à prendre, se trouvèrent avec une centaine de personnes sur le quai, direction « Porte de Clignancourt ».

Le métro arrivait dans un bruit de ferraille, et dans ce souterrain vivement éclairé, dont chaque chose était pour eux une cause d'étonnement, ils prenaient un air faussement naturel, copiant leur attitude sur celle de leurs voisins.

Quand le train s'arrêta, ils furent stupéfiés de voir avec quelle brutalité, hommes et femmes, sans souci de la différence de sexe, se frayaient un passage, donnant des coups de coude et écrasant maints orteils.

Dans la mêlée, ils reçurent quelques horions et les portes à fermeture automatique furent closes avant que les Trois Mousquetaires soient montés et aient compris leur mécanisme diabolique.

Ils attendirent la rame suivante, décidés à donner une leçon de galanterie aux voyageurs trop grossiers.

Quand le wagon fut arrêté, Porthos écarta avec rudesse ceux qui se trouvaient devant la portière, malgré quelques réflexions désobligeantes ; et les trois héros de Dumas, saluant avec leur chapeau du même large geste qu'à la Cour, dirent en s'inclinant avec grâce :

— Place aux dames, d'abord !

Quelques femmes en profitèrent pour monter, puis en moins d'une seconde, les perturbateurs furent violemment rejetés en arrière. Le train démarra encore une fois sans eux.



Derrière le carreau, les voyageurs riaient de leur déconvenue, et un ouvrier déclara à son camarade en désignant le trio :

— M'est avis que ces gars-là sont plutôt « cinglés » !

D'Artagnan, le melon écrasé, était affalé sur le socle d'une bascule automatique ; Athos s'accotait à un appareil distributeur de chocolat Menier, tandis que Porthos, furieux, se précipitait sur un employé galonné à casquette blanche : le chef de la station.

— Monsieur, lui dit le mousquetaire, je ne sais le grade que vous occupez dans la compagnie des gardes du métropolitain, mais vous avouerez que c'est odieux.

— Quoi ? demanda placidement l'employé.

— Cette foule dont toute politesse est exclue, qui se rue comme des sauvages à l'assaut du véhicule.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

— Faites promulguer une ordonnance par laquelle les hommes devront céder le pas aux dames. Et la galanterie, qu'en faites-vous ?

— Il y a temps pour tout. La compression dans les wagons ne déplaît pas à tout le monde. Au fond, chacun y trouve son compte ; puisque personne ne rouspète.

— Pardon, moi, Monsieur.

— Voici le registre des réclamations, dit le chef qui avait atteint sa cabine. Écrivez, signez et ajoutez votre adresse.

Porthos mit au moins dix minutes à rédiger ses observations en un style qui pouvait indiquer, sous Louis XIII, la bonne société, mais qui détonnait à notre époque pratique et utilitaire.

Quand le préposé aux plaintes diverses lut :

PORTHOS
Mousquetaire à la Compagnie de M. de Tréville
Adresse permanente :
46, avenue des Cumulo-Nimbus
Au-delà-Ville.

Il ne douta pas qu'il avait affaire à un mauvais plaisant ; mais quand il lui eut demandé :

— Dans quel département ?

Et que Porthos lui eut répondu :

— Département de l'Éternité…

… Il fut convaincu qu'il avait devant lui un malheureux privé de raison. En souriant, il décrocha le récepteur du téléphone.

À ce moment, un musicien de la Garde Républicaine apparut sur le quai, et avec un ensemble parfait, les trois amis, grimpant quatre à quatre les escaliers, se retrouvèrent dehors en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Que faire maintenant ?

Tout semblait se liguer contre eux pour les empêcher d'accomplir leur mission ; et les représentants de l'autorité devaient s'être concertés pour arriver précisément chaque fois qu'ils étaient en discussion.

Il leur sembla prudent de remettre leur visite à un autre jour, et de rentrer à Champfort-en-l'Isle, en se faisant remarquer le moins possible.

Pour cela, dédaignant les moyens de locomotions dangereux et surveillés, ils partirent à pied, demandant de temps en temps leur chemin. En route, ainsi qu'ils l'avaient fait à l'aller, ils se restaurèrent.

L'ami Menessier, à Saint-Remy-les-Chevreuses, leur confectionna un petit casse-croûte qui eut l'heur de plaire aux trois héros de cette curieuse aventure. Porthos tint à lui

décerner des louanges assez obscures, en assimilant le restaurant de l'Yvette aux établissements du dix-septième siècle aujourd'hui disparus.

Dans un coin de la salle, le Prince des gastronomes, Cur 1er, digérait béatement, en songeant que sa corpulence princière n'égalerait jamais celle de Porthos.

À 21 heures 18 minutes, les Trois Mousquetaires faisaient leur entrée dans le salon du « Manoir du Temps jadis » où pleurait Aglaé sur la disparition de celui qu'elle comparait aux grands amoureux de l'histoire.

Ils ne donnèrent que de vagues explications à la comtesse fort inquiète de cette escapade, car ils étaient fourbus et ne demandaient que leur lit réparateur.

Demain, ils raconteraient leur équipée.

Bob Laskemy pensait y trouver peut-être un sujet de scénario ; Gontran Biquet assurait à Rosemonde qu'il en ferait un poème épique en quarante-trois chants, à elle dédiée. Inspiratrice et Souveraine de ses Pensées.

Firmin, plus prosaïquement, murmura :

— Sauf le respect que je dois à Madame la comtesse, ces trois zigotos-là commencent à me courir sur le paletot !

CHAPITRE VII

UNE NUIT DE BAL MASQUÉ MOUVEMENTÉE

Réflexion faite, le trio avoua à Madame de Rivesalte, que la curiosité seule l'avait poussé à se rendre à Paris sans lui en faire part, et les Trois Mousquetaires, pour la première fois un peu penauds, se turent sur les avatars successifs de cette journée.

Ce fut Rosemonde qui déclencha le drame en apportant à la comtesse, malgré les ordres donnés par celle-ci, ***Le Journal*** du jour.

En première page, coupé par le croquis de César Lascarrade, on pouvait lire l'article suivant précédé de ce titre en lettres énormes :

« TROIS FOUS DANGEREUX EN LIBERTÉ »

« Paris fut livré hier à trois énergumènes privés de raison qui, sous le masque des Trois Mousquetaires : d'Artagnan, Athos et Porthos, terrorisèrent de paisibles citoyens.

« Successivement : M. Leroy, l'érudit Conservateur du Musée du Louvre ; M. César Lascarrade, artiste peintre de grand talent, qui faillit être Prix de Rome, mais ne fut que pris de Cognac ; M. Balencoin, chef de station du métro

Saint-Michel, et de nombreux voyageurs qui se trouvaient sur le quai, furent les victimes de ces audacieux histrions.

« Grâce au sang-froid de l'autorité, il n'y eut ni mort ni blessé, mais que sera-ce aujourd'hui, puisque ces trois malheureux inconscients circulent librement dans nos rues ?

« Les agents sont sur les dents.

« Nous conseillons vivement à nos lecteurs de ne pas sortir de chez eux pendant quelques jours. Une prime est offerte par le gouvernement à qui trouvera ces Trois Mousquetaires, que nous appellerons : les Trois Fous… quetaires. »

Indifférents à ce calembour, les hôtes du manoir se regardaient atterrés. Involontairement, les trois amis qui ne comprenaient pas encore les conséquences de leur équipée, s'étaient mis au ban de la société et allaient créer maints ennuis à ceux qui les entouraient.

Que faire ?

Mme de Rivesalte, réfléchissant que la trace de ses trois hôtes n'avait pas été retrouvée et qu'on les cherchait surtout à Paris, pensa que le mieux était pour eux de ne pas retourner dans la capitale, et pour elle, de ne pas quitter un seul instant les trois prétendus fous, afin d'éviter d'autres scandales possibles.

Alors, elle eut une idée de génie.

Le soir même, elle devait se rendre à un bal masqué chez la duchesse de Hurepoix-Casquedor, qui possédait une fort belle propriété à Nogent-sur-Marne.

Pas besoin de traverser Paris pour s'y rendre.

Mme de Rivesalte, qui pensait faire une entrée sensationnelle en portant la robe authentique d'Hildegarde, Josepha de Rivesalte-queue-en-Brie, dame d'honneur de la Reine, se fit accompagner des Trois Mousquetaires. Pour la circonstance, ils revêtiraient leur costume et ceindraient leur épée.

Ainsi, ayant recouvré nom et tenue, seraient-ils naturels et n'étonneraient-ils pas les invités.

Quand elle leur eut soumis son projet, ils furent émus jusqu'aux larmes, s'embrassèrent et baisèrent la main de la comtesse.

Toute la journée se passa pour nos trois héros à se pavaner devant tous les miroirs, à ferrailler dans les platebandes de bégonias, à jurer par tous les saints du Paradis.

Six heures dix-sept sonnèrent au cartel Renaissance du vestibule, et le landau démarra, faisant crisser le gravier de la cour d'honneur.

Comme le cœur des Trois Mousquetaires palpitait sous leur uniforme retrouvé !

Comme leur âme se sentait à l'aise sous ce qui, pour tout autre qu'eux, n'eût été qu'un déguisement ! On pouvait les croire des fantoches ; ils savaient bien, eux, ce qu'ils représentaient d'élégance, de courage, de noblesse, et pour tout dire, de panache.

Dans ce siècle de grisaille et de nivellement, ils étaient la lumière, l'orgueil, l'esprit de corps, avec de l'ironie et de la truculence.

La comtesse ne pouvait s'empêcher de les admirer, mais en même temps, elle pensait à l'article du Journal et s'inquiétait des suites de cette affaire.

Chez la Duchesse de Hurepoix-Casquedor, brune, ainsi que son nom ne l'indique pas (pour changer la formule périmée que vous attendiez), les invités étaient nombreux.

Des seigneurs approximatifs s'entretenaient avec des dames qui auraient pu être Agnès Sorel ou la marquise de Pompadour, tant leur costume était fantaisiste.

Un cardinal de Richelieu, représenté par le banquier Samuel Abileah, était frappant de ressemblance, et la comtesse eut beaucoup de mal à calmer ses trois gardes du corps qui voulaient dire deux mots en particulier à l'Éminence.

Des mousquetaires aussi, mais sans prestance et sans prestige. Des gringalets revêtus de défroques, et qui n'avaient pas le physique de l'emploi.

Ah, c'était eux que l'on remarquait pour leur aisance, leur costume, leur allure ! Soudain, d'Artagnan remarqua une jeune femme « de vingt-cinq à vingt-six ans, brune avec des yeux bleus, le nez légèrement retroussé, des dents admirables, un teint marbré de rose et d'opale ».

Cette fois, plus de doute, c'était elle, Mme Bonacieux !

Il s'approcha, fit une révérence en se nommant et la jeune femme daigna sourire.



— Vous ici, dit le mousquetaire, à la même réception que le Cardinal ? C'est dangereux et je veille sur vous.

— Il y a longtemps que je connais Samuel, répondit l'interpellée. Il n'est nullement dangereux. Au contraire, quand on est jeune et jolie, on obtient toujours ce que l'on veut de lui. Entre nous, j'en ai fait l'expérience. Lui, dangereux ? Il le voudrait qu'il ne le pourrait pas.

— Samuel, se dit d'Artagnan, pendant que son interlocutrice riait, ce doit être un surnom dont je ne saisis pas l'origine.

— Comme je suis heureux de vous revoir, continua-t-il, voilà des siècles que je n'ai eu le plaisir…

— Moi aussi, je suis très heureuse, répondit la jeune femme qui ne pouvait se souvenir où elle avait vu le mousquetaire.

— Et comment se porte votre mari ?

— Fort bien, merci. Il est en excellente santé, dit-elle, en essayant de s'éloigner de l'importun.

— Est-il ici ce soir ?

— Oui.

— C'est fâcheux, car il ne doit pas vous perdre de l'œil.

Puis, lui prenant galamment la main : « Venez, ma toute belle, admirer le clair de lune dans le parc, en dépit de ce gêneur. Nous pourrons parler d'amour à notre aise et j'embrocherai comme un vulgaire poulet quiconque viendrait troubler notre tête-à-tête ; fût-il l'homme de Meung ! Fût-il M. Bonacieux lui-même ! »

Comme il tentait de l'entraîner, un invité vêtu en bourgeois du XVIIe siècle s'approcha, et la pseudo Mme Bonacieux lui dit :

— Hector, chassez de ma route cet indélicat personnage, qui voudrait m'entraîner à quelque amour coupable.

— Holà, vous ne parliez pas ainsi, Madame, quand je vous rencontrai rue Cassette et que nous cheminâmes de compagnie !

— C'est odieux, dit-elle. N'en croyez rien, mon ami, et délivrez-moi de cet être mystérieux et de ses propositions paradoxales.

« Veuillez me dire ce que vous vouliez à ma femme ? »

— Te l'enlever, manant, à ta barbe !

Porthos et Athos dégainèrent, tandis que d'Artagnan se mettait en garde.

Les invités firent cercle, croyant à une attraction-surprise.

Seules étaient absentes la duchesse et la comtesse de Rivesalte, sorties pour écouter le chœur poétique des grenouilles dans la pièce d'eau. Cela leur donnait, paraît-il, du vague à l'âme.



M. Lemercier, par amusement, avait accepté l'épée que lui tendait Athos, choisi deux témoins, et il s'était mis en garde face au mousquetaire.

Tout à coup, après un salut à sa Dame, d'Artagnan se fendit et le poignet de son adversaire fut traversé de part en part.

Celui-ci s'évanouit, on se précipita et quelques hommes voulurent faire un mauvais parti au coupable de cette blessure.

Athos ayant repris son épée, se plaçait à côté de d'Artagnan, tandis que Porthos tentait d'expliquer que le coup était régulier.

Quelqu'un ayant crié :

« Sauve qui peut ! Ce sont les fous ! » Tout le monde comprit et, en un clin d'œil, chacun fut à l'abri sous les tables, derrière les double-rideaux, partout où un obstacle, même fragile, pouvait le protéger.

Lemercier s'était introduit, par quel miracle, dans une grande potiche en vieux chine, tandis que sa femme se trouvait à cheval sur une branche du grand lustre.

Le général de Parabellum hurlait : « Chargez ! » avec une lessiveuse comme bouclier et un fer à repasser comme matraque. C'était tragique, grotesque, imprévu et très parisien.

Entendant : allo ! dans la pièce à côté, les mousquetaires eurent l'impression qu'ils avaient encore commis un acte répréhensible et qu'on allait les poursuivre.

Ils prirent les devants.

Une porte-fenêtre était ouverte sur le parc. Ils s'élancèrent tous trois l'épée haute, et la nuit les enveloppa bientôt de son manteau protecteur.

CHAPITRE VIII

« LES TROIS MOUSQUETAIRES » TOURNÉS PAR LES TROIS MOUSQUETAIRES

Toute la nuit, nos trois compères errèrent à l'aventure, fuyant la lumière et les larges voies où ils auraient pu être remarqués, inquiets sur les suites de ces aventures successives auxquelles ils ne comprenaient rien.

Certes, ils ne savaient ce qu'était la peur et n'auraient pas craint de batailler contre cent gardes mobiles ; mais ils avaient l'impression de « mettre les pieds dans le plat » involontairement et de donner parfois libre cours à des fantaisies déplacées qui pourraient les mener un jour où l'autre en quelque Bastille.

Leurs appels au courage, à la noblesse, aux vertus militaires, ne trouvaient pas d'échos ; et une époque où il n'était pas permis de dire à une dame au nez de son barbon de mari, qu'elle vous plaisait, ne leur semblait pas digne d'être vécue.

Quoiqu'il en soit, la lune étant à son dernier quartier, MM. Durand, Dupont et Du Bois, se trouvèrent à trois heures et demie du matin, assis dans la forêt de Vincennes, au pied d'un chêne. Ils n'allaient pas rendre la justice comme Saint-Louis, mais deviser sur ce qu'ils devaient faire

pour passer inaperçus au milieu des tramways et des taxis, dans une tenue élégante mais anachronique.

— Cette vie n'est plus possible, gronda Porthos que la faim tenaillait. Je deviens anémique en République. Voilà les rogatons dont doivent se contenter les Mousquetaires du Roy.

Et il brandissait dans l'obscurité une boîte à sardines vide, sur laquelle il s'était assis par mégarde, et un papier graisseux qui avait entouré du pâté de foie.

— Nous tombons de Charybde en Scylla, répartit Athos. Toutes nos initiatives se tournent contre nous… Fous !… Messieurs, on nous prend pour des fous !… Peut-on concevoir semblable chose, alors que ce sont eux, les malheureux, qui s'enfoncent un peu plus chaque jour dans la folie !

— Tout cela est fâcheux, ajouta d'Artagnan ; et quotidiennement, à mon réveil, je maudis la fatale idée de la comtesse, de nous avoir dérangé dans nos habitudes célestes, pour réintégrer des formes humaines en un temps d'abjection, de veulerie et de décrépitude. Seul, un homme semble pouvoir donner un but à notre activité : le noble et courageux comte de Florès. Un enlèvement !… Une cassette à transporter en Angleterre au péril de notre vie ! Voilà ce qu'il nous faut !

— D'accord, répondit Porthos, mais le comte se fait bien attendre et il ne ferait pas mal de venir nous tirer de la situation dans laquelle nous nous trouvons.

Comme le jour commençait à poindre, les Trois Mousquetaires se levèrent, graves et les sourcils froncés. Ils tirèrent leur épée et solennellement, jurèrent une fois de plus : « Un pour tous ! Tous pour un ! »

Écœurés et sans avoir pu prendre une décision utile, ils allèrent au hasard, s'en remettant à celui-ci du soin de dicter leur conduite et de la suite des événements.

Tout d'abord, ils n'eurent pas à s'en plaindre.

Ayant pris la direction de Joinville, ils provoquèrent évidemment quelque curiosité sur leur passage, mais heureusement, moins qu'ils ne l'auraient supposé en cette cité où le cinéma a importé tous les costumes et toutes les races du globe.

Tout à coup, ils se trouvèrent devant une porte sur laquelle était peinte cette inscription : « Studio Catté-Pathan ».

Ils allaient continuer leur chemin, quand un homme les accosta.

— C'est ici, Messieurs, entrez donc. Vous êtes un peu en avance, mais cela ne fait rien. Vous êtes venus en costume, c'est parfait ; d'autant plus qu'ils sont fort jolis et bien d'époque.

Les Mousquetaires abasourdis suivirent docilement leur guide, et après avoir traversé de grands hangars dans lesquels se dressaient des décors de ville, de chambre, de salon, ils arrivèrent en un endroit où une demi-douzaine de mousquetaires attendaient.

Se trouvant en pays de connaissance, d'Artagnan fit un salut protocolaire et se présenta.

L'un de ses « collègues » lui répliqua avec beaucoup moins de distinction :

— Ben, mon vieux, t'as pas les foies ! Plus souvent qu'une vedette aura ton allure !… D'Artagnan ! Mince alors !

— De quelle compagnie êtes-vous ? interrogea Athos.

— C'est Rubis-Chevrier le metteur en scène. Tu ne le savais pas ?

— Pas du tout, répondit Athos qui ne comprenait rien mais qui, instruit par l'expérience, préférait se taire pour ne pas provoquer encore des incidents imprévus.

Il chercha Porthos ; celui-ci avait disparu.

En passant devant un bâtiment qui n'était autre que la buvette, il était entré. En l'espace d'un quart d'heure, il avait récupéré ses forces grâce à deux litres de vin blanc, une demi-douzaine de tranches de jambon et la moitié d'un poulet froid.

Athos trouvait que les mousquetaires étaient un peu vulgaires et mal à l'aise dans leur uniforme ; mais tant de choses l'avaient étonné depuis quelque temps, qu'il finissait par être immunisé contre la surprise.

Petit à petit, il en arrivait de tous grades, et nos deux authentiques soldats remarquaient que le respect ne se manifestait d'inférieurs à supérieurs, que par d'amicales bourrades ou surnoms grossiers.

Ils commençaient à se demander la cause de ce rassemblement et ce qui allait leur advenir, quand apparut Porthos, joyeux et coloré, suivi d'un homme petit, vif, tenant dans ses mains une liasse de feuilles dactylographiées.

— Silence, là-dedans ! fit le petit homme.

Et il expliqua à la foule des figurants, car tous ces mousquetaires étaient venus tourner l'œuvre d'Alexandre Dumas, que ce matin-là devait avoir lieu la prise de vue d'un épisode

du siège de La Rochelle. Il donna quelques renseignements sur le rôle de chacun et leur recommanda de ne pas s'éloigner.

Les trois hommes croyaient rêver.

Ignorant ce qu'était le cinéma, ils se rendaient compte cependant que tout ce qui était autour d'eux était faux, truqué. Des erreurs flagrantes leur sautaient aux yeux, et de temps à autre, ils se pinçaient pour être certains de ne pas rêver.

Mais voilà. Ne rêvaient-ils pas qu'ils se pinçaient ?

Le metteur en scène entra, entouré d'un état-major affairé.

Les électriciens essayèrent des éclairages qui aveuglèrent les Trois Mousquetaires. Un triple juron salua cette illumination.

On roula de bizarres machines. Des câbles faillirent plusieurs fois les faire choir, un pan de rempart fut soudain animé d'un mouvement insolite, et ils virent avec effroi, que ce qu'ils avaient pris pour une tour de la défense de La Rochelle, n'était que du carton, de la toile peinte et de la charpente.

Ils crurent qu'ils étaient devenus vraiment fous et se regardèrent sans oser interroger quiconque.

Brusquement, le metteur en scène Rubis-Chevrier passant à côté de leur groupe, dit à l'un de ses collaborateurs.

— D'Artagnan est encore en retard. L'avez-vous vu ce matin ?

— Pas encore, répondit l'interpellé.

— C'est très ennuyeux. Nous ne pouvons pas commencer sans lui.

Oubliant toute réserve et trouvant naturel de rendre service, d'Artagnan se redressa, et le poing sur la hanche, se plantant devant le metteur en scène sidéré, lui dit :

— Je vous demande pardon. D'Artagnan n'est pas en retard. Il est là. C'est moi.

— Je ne suis pas en train de plaisanter, fit le personnage. Foutez-moi le camp à votre place.

La rougeur monta au front du mousquetaire.

— Soyez poli, je vous prie. Sinon, ma lame pourrait vous prouver que c'est le bras de d'Artagnan qui la conduit.

Le chef de figuration s'interposait, tandis que les figurants amusés riaient sous cape. Le metteur en scène était furieux et d'Artagnan impassible.

— Comment vous appelez-vous ? demanda le chef à ce dernier.

— Eh bien, je viens de vous le dire : D'Artagnan.

— Ah ! mais, ne faites pas le fumiste avec moi. Votre nom ? Un point, c'est tout.

— Ah ! j'ai compris, fit d'Artagnan se rendant compte qu'il était toujours sur terre. Depuis quelque temps, on m'appelle aussi Du Bois… en deux mots.

— Du Bois… Du Bois… répétait l'autre en parcourant la liste des gens convoqués. Je ne vois pas ce nom. Enfin, c'est

peut-être une erreur. Nous verrons cela à la paye. Dans tous les cas, vous aurez dix francs d'amende, et tâchez de ne pas recommencer. Nous ne sommes pas ici pour faire des blagues !

— Pardon, Monsieur, demanda Porthos. J'ai l'impression qu'une chose se prépare, pour laquelle notre présence est indispensable, la prise de La Rochelle, sans doute, que nous allons revivre…

— C'est le jour des loufoques, pensa le malheureux.

— … Mais aurais-je le temps, avant de livrer combat, d'aller me restaurer ? Il y a dans votre auberge un jambon fumé fort appétissant et, sacrebleu, un petit vin blanc qui met la tête à l'envers.

— Ah, çà, vous vous fichez de moi ! On va tourner dans un instant.

— En effet, dit Athos, je présume que dans un instant, ça va tourner mal.

— Ça n'est pas possible, fit le chef de figuration, vous n'avez jamais fait de cinéma ! Regardez-moi votre accoutrement !… Et vous n'êtes même pas maquillé !… De quoi aurez-vous l'air si on vous prend un gros plan ?…

— Gros quoi ?… menaça Porthos. Sachez, jeune avorton, que je vous écrase à la première insulte.

Une lampe rouge venait de s'allumer en différents endroits, et des coups de sifflet retentissaient stridents, impérieux.

Pendant la discussion, on avait placé le microphone, et l'ingénieur du son voulait faire un essai dans le silence le plus absolu.

Porthos, impressionné, se tut comme les autres, sans savoir pourquoi, mais entre lui et le chef se continua une série d'invectives dans une mimique qui ressemblait vaguement aux signes conventionnels pratiqués par les sourds-muets.



Le mousquetaire sortait à demi sa rapière, montrait le poing, roulait des yeux furieux, tandis que son antagoniste écrivait rageusement et fermait le poing, puis l'ouvrait un

certain nombre de fois, les doigts écartés, afin de rendre explicite le chiffre de l'amende.

Une mise en demeure muette de sortir, bras et doigt tendus, n'ayant pas eu d'effet, force fut à tout le monde d'attendre la fin de la prise de son.

Les Trois Mousquetaires se précipitèrent sans que nul tentât de les retenir, et ils se trouvèrent bientôt en face d'Armand Bernard encore plus étonné qu'eux devant leur enthousiasme.

D'Artagnan se jeta dans ses bras, le palpa, se recula pour mieux le regarder, murmurant, les larmes aux yeux :

— Toi, Planchet ! Mon bon compagnon !… Comme tu as changé ! Je ne t'aurais pas reconnu.

— Pardon, fit Armand Bernard interloqué, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Ne fais pas le benêt, interrompit Porthos. Tu ne te souviens pas du jour où je t'embauchai sur le pont de la Tournelle, pour mon ami d'Artagnan, alors que tu faisais des ronds en crachant dans l'eau. Oui, tu es changé, mais nous ne le sommes pas et tu dois nous reconnaître.

— Vous faites erreur et je ne vous comprends pas, fit l'artiste ennuyé.

— Palsambleu, fit d'Artagnan, tandis que le pseudo-Planchet reculait, trêve de conversation. Tu vas reprendre ton service à l'instant même, puisque le hasard, par je ne sais quelle machination, t'a replacé sur ma route. Tâche aussi de retrouver Grimaud et Mousqueton, car nous tenons à pouvoir disposer de nos valets pour le peu qu'il nous reste à passer sur cette terre maudite !

Ces paroles, incomprises de ceux qui les entendirent, intriguèrent quelques auditeurs, au point de les faire se renseigner sur l'identité des trois individus non portés sur la liste des figurants.

Malgré eux, on les remarquait. Faisant des critiques à propos de tout, voulant prendre la place du metteur en scène en affirmant que ce n'était pas comme cela que les événements s'étaient passés, menaçant de sortir leur épée quand on leur affirmait qu'ils n'y connaissaient rien et n'avaient qu'à faire ce qu'on leur disait, il fallait bien que cela se terminât mal.

Quand ils virent, tout à coup, le duc de Buckingham converser amicalement avec Milady, ce fut de la stupeur ; mais quand tous trois se trouvèrent en face de leurs trois sosies, répondant à leurs noms et prenant leur place dans tous les actes de leur vie passée qui se déroulait sous leurs yeux, ils se demandèrent s'ils étaient retournés dans l'au-delà sans s'en rendre compte, et si leurs camarades ne leur avaient pas préparé cette farce fantastique.

Ils entendirent chacun faire compliment à leurs doubles, de leur ressemblance frappante avec les personnages historiques qu'ils représentaient. Et quand ils voulurent, à leur tour, émettre une objection, on leur dit sans aménité de s'occuper de ce qui les regardait, car ils ne pouvaient savoir comment, sous Louis XIII, étaient équipés et vivaient les Mousquetaires du Roi.

Comme Milady invitait Buckingham à prendre le thé le lendemain, d'Artagnan crut bon de s'interposer.

— Duc, fit-il, vous n'irez pas à ce rendez-vous. Vous ne tomberez pas dans le piège que vous tend cette femme.

— De quoi vous mêlez-vous ? demanda l’actrice, et que signifie…

— Madame, et le mousquetaire pesa chaque mot, connaissez-vous Béthune ?

— Parbleu oui, je connais cette ville, j’y suis née et ma mère y est établie charcutière. Mais pourquoi…

— Nous pensions que l’homme au manteau rouge avait accompli sa sinistre besogne et que vous étiez à jamais séparée du Monde des Vivants ; mais puisque vous avez revécu et que vous voulez tenter encore d’assassiner Mgr le Duc de Buckingham, car, reprit Athos, ce thé que vous offrez n’est sans doute qu’un poison, Madame, il va falloir remourir puisque vous voulez retuer ?

Comme le metteur en scène criait : « Silence ! On tourne », Porthos fit un geste et interpella Rubis-Chevrier :

— Pas encore. Nous sommes la Justice divine et je comprends maintenant pourquoi nous sommes revenus ici. C’est pour accomplir notre mission sacrée de justicier.

— Alfred, appela Rubis-Chevrier, flanque-moi ces trois abrutis à la porte et au travail !

Les Trois Mousquetaires dégainèrent, tandis que des femmes s’évanouissaient, qu’un certain nombre d’artistes s’éloignaient prudemment et que d’autres essayaient de s’emparer des trois énergumènes que l’on prenait maintenant pour des perturbateurs ou des fous.

Accablés sous le nombre, d’Artagnan, Porthos et Athos, appelant inutilement Planchet à leur secours, battaient en retraite.



Une fois dans la cour, le personnel alerté voulut leur barrer le passage, mais l'épée haute, écrasant la queue du chat de la concierge, piétinant les plates-bandes de bégonias, et traversant la grande loge où les figurantes affolées jouaient le rôle d'Ève en costume, ils se retrouvèrent à Joinville, sur le boulevard Maréchal-Galliéni, poursuivis par trente-trois gamins, six plombiers en chômage, un colonel en retraite, huit girls en tenue décente, un marchand de cacahuètes, une demi-mondaine, un facteur et deux employés des pompes funèbres.

Cette troupe s'accrut des types les plus variés aux professions les plus diverses, et bientôt, ce furent plusieurs centaines de personnes des deux sexes, sans compter les chiens aboyant et un cheval emballé, qui suivirent la trace des trois héros de Dumas, pointant à droite et à gauche, dans une course éperdue.

Seuls, deux agents qui faisaient les cent pas sur le trottoir n'avaient pas bronché et regardaient d'un œil amusé ce spectacle imprévu.

— M'est avis, brigadier, qu'ils tournent une scène de cinéma ?

— Je le présume aussi, agent Pastourelle. C'est comme qui dirait un film genre « poursuite ».

— C'est tout de même bien imité, dites, brigadier ?

— Pas mal, je le concède, Pastourelle. Mais ça manque de naturel. C'est pas des types comme nous qui peuvent prendre ça pour une véritable poursuite. Et puis, avez-vous observé, Pastourelle, ils ont oublié d'y mettre des agents !

— Tiens ! Mais c'est vrai, brigadier, il n'y a pas un seul agent !

— Voyez-vous, Pastourelle, c'est par des films comme ça qu'on déconsidère la police aux yeux du public ! On dit que nous arrivons toujours trop tard !

— Brigadier, vous avez raison !

CHAPITRE IX

D'ARTAGNAN SUR LES CHEVAUX DE BOIS

Il est assez curieux de constater que les événements les plus importants de la ré…existence des Trois Mousquetaires se terminent invariablement par une fuite.

À cela, nous pourrions répondre que la fuite n'est pas obligatoirement une lâcheté et qu'elle peut présenter même un réel inconvénient quand elle est bien conduite.

Témoin : une fuite de gaz dans une chambre à coucher.

Mais il y a à cette concordance de faits une autre explication : au début, d'Artagnan, Athos et Porthos ont voulu donner libre cours à leur caractère noble et valeureux, il leur en a cuit. Aujourd'hui, ne sont-ils pas au ban de la société et leur tête mise à prix ?

Leur idéal de justice, de logique et de tradition respectée, n'a servi qu'à les faire taxer de folie. Ils s'en rendent très bien compte et cela les navre. Ils croyaient avoir une mission à accomplir, un devoir à remplir, et ils ont maintenant l'impression de jouer les guignols devant la foule goguenarde.

C'est pourquoi, s'ils obéissent à leur premier mouvement de révolte, ils ont tôt fait de s'apercevoir que celui-ci est parfaitement inutile, et ils s'éclipsent pour attendre une

occasion meilleure de se battre, comme don Quichotte, contre les moulins à vent.

Cette fois, ni l'ombre de la nuit complice, ni le hasard d'une cachette imprévue ne pouvait les sauver.

Dans Joinville affolé, les locataires attirés par la rumeur se mettaient aux fenêtres, les commerçants sortaient sur le pas de leur porte, les écoliers, malgré l'ordre de l'instituteur, désertaient la classe, les chiens à la chaîne tentaient de casser celle-ci pour s'échapper et participer à la course.

Les agents sifflaient, les autobus s'arrêtaient.

Ce fut bruyant, fantastique et insurrectionnel.

Si les cloches de Joinville ne sonnèrent pas le tocsin pour appeler les paysans des campagnes, c'est qu'il n'y a plus depuis longtemps dans cette région, ni paysans, ni campagnes, et que la seule culture pratiquée en série, est celle des studios de cinéma.

Nul ne saura jamais combien il y eut ce jour-là de vitrines cassées, de rôtis brûlés, de rendez-vous manqués et de duos d'amour interrompus au moment pathétique, à cause de cette poursuite qui prenait les allures d'une levée en masse.

Et sans souci des réverbères, des rails de tramway, des caniveaux et des voitures à bras, le trio semblant avoir des ailes, bondissait l'épée nue par-dessus tous les obstacles, renversant des caisses, des sceaux et tous les usages.

Au passage, d'Artagnan prit un baiser à une jeune fille en rose qui s'évanouit, Porthos rafla trois mètres quatre-vingts de boudin à l'étalage d'un charcutier effaré qui ne put

que lever les bras au ciel, et Athos battit sur cent mètres le record du monde de vitesse.

Dans toute la ville sens dessus dessous, ce fut pendant quelques heures, « l'effroi… mousquetaire ».

Ce que les fugitifs ignoraient, c'est qu'il y avait la fête foraine, et on peut juger l'impression qu'ils produisirent en apparaissant à l'improviste, suivis des cris de la foule qu'ils distançaient d'assez loin.

D'abord, ils avaient pensé pouvoir faire perdre leur trace en se glissant entre les voitures des forains, et même en se mettant à plat ventre sous l'une d'entre elles, malgré le peu de prestige que cette position rampante pouvait avoir pour trois gardes d'honneur d'un Roi.

Finalement repérés et délogés, ils étaient parvenus sans qu'on les vît, entrant au hasard par la porte entr'ouverte, derrière une baraque, à prendre place parmi les personnages d'un jeu de massacre.

D'Artagnan était à côté de la mariée, dont la fleur d'oranger lui chatouillait désagréablement le nez ; Porthos s'était involontairement placé à droite d'un cuisinier rubicond, et Athos tenait compagnie à Philomène Manouche, la demoiselle d'honneur de la noce.

Il était dit que nul de ces trois malheureux ne devait connaître la tranquillité, car si leur présence impassible ne semblait pas insolite parmi les poupées en carton, celles-ci étaient plus petites qu'eux. Aussi, les joueurs envoyaient plus volontiers leurs balles sur les mousquetaires qui constituaient une cible plus commode.

Le jeu ne dura pas longtemps.

Si le métier d'encaisseur est assez facile à remplir dans une banque, il n'en est pas de même dans un jeu de massacre, quelques dispositions que l'on présente à l'insensibilité.

Tant que les balles frappèrent le buste, il n'y eut que demi-mal, mais la première qui atteignit le nez de d'Artagnan et le convertit en tomate, déchaîna le drame.

Au grand ébahissement du tireur et des assistants, les Trois Mousquetaires sautèrent sur la tablette qui séparait la baraque du public et, profitant de la surprise causée par cette attraction imprévue, ils purent se perdre dans la foule.

En une minute, comme une traînée de poudre, le bruit se répandit parmi les poursuivants, que leur trace était retrouvée ; et la course recommença, grotesque, et tragique, parmi les rires, les hurlements, les appels, les gestes incompris, meute houleuse et désordonnée qui soulevait un tourbillon de poussière, à la suite d'un triple gibier humain.

Une parade à la porte d'un cirque, présentait les facéties périmées d'un clown hilare et les sourires aguicheurs de ballerines en tutu.

Les mousquetaires grimpèrent sur les marches, saluèrent les danseuses ébahies du geste large et classique de leur chapeau à plume, et, d'un signe impératif, ordonnèrent à l'histrion de rentrer dans la coulisse.

Pendant que d'Artagnan et Athos lutinaient les filles peu farouches, Porthos qui portait encore en bandoulière deux mètres soixante-dix de boudin, essaya d'expliquer aux badauds que toute cette poursuite était réglée d'avance et que le spectacle étant maintenant terminé, tout le monde allait rentrer chez soi.

Seulement, la baraque voisine exhibait des lutteurs aux carrures imposantes, et un employé du studio, ancien coureur à pied professionnel, qui avait suivi la manifestation depuis le début, vint demander aux athlètes lequel d'entre eux consentirait à se rendre maître des trois fous, car il les avait devinés tels.

Cette proposition ne déchaîna pas l'enthousiasme, mais, quand il eut dit que le Gouvernement décernait une prime à celui qui arrêterait ces dangers publics, Gonzalez le Tombeur, cinquante-sept fois médaillé, champion de lutte afghane, de billard russe, de saut en épaisseur et de course au ralenti, se décida à tenter l'aventure.

Gonzalez était énorme mais paresseux. Sa masse pesait deux cent quatre-vingt trois kilos, annonçait l'affiche.

L'appât du gain le tenta pourtant et, ayant passé sa chique de droite à gauche, embrassé sa belle-sœur, pris son courage à deux mains et une matraque faite d'un tuyau de descente de l'autre, il se dirigea vers Porthos qui pérorait devant les spectateurs amusés.

Celui-ci comprit que l'ennemi se dirigeait vers lui ; il fit semblant de ne pas l'apercevoir, mais quand le lutteur fut à bonne portée, le mousquetaire se fendit et la pointe de son épée toucha le nombril de son adversaire avant que la matraque eût le temps d'être brandie.

On entendit un sifflement aigu semblable à celui d'une locomotive, type « Pacific », prenant un virage à cent-vingt kilomètres à l'heure. Le lutteur, sans mot dire, fit demi-tour, et par le même chemin regagna sa baraque en emportant sa matraque et son sifflement que l'on ne put arrêter qu'en lui collant sur le ventre un bouchon de champagne au Fixfort.

Pendant tout ce temps, la troupe toujours accrue des poursuivants s'était rapprochée et du renfort avait été demandé à Paris par téléphone.

Tout à coup, dans le lointain, les Mousquetaires aperçurent des tanks, les premiers chevaux d'un escadron de la garde républicaine escortant l'état-major de la place ; ils entendirent le roulement des pièces d'artillerie à longue portée qui allaient se mettre en batterie aux alentours. Dans le ciel apparaissaient les escadrilles de chasse et de bombardement que Le Bourget avait envoyées en hâte.

Ils n'eurent donc que la ressource de déguerpir de nouveau, sans avoir le temps de préparer un plan ni de se demander comment tout cela finirait.

Courant devant eux, au hasard des passages faciles qui se présentaient, ils se trouvèrent devant un manège arrêté.

C'était un de ces vieux manèges de chevaux de bois comme il en est encore quelques-uns, à traction animale. Un vieux cheval, en tournant lui-même fait tourner tout l'édifice, et comme ce sont surtout des enfants qui sont les fervents de ce sport, ils se distraient sans danger à vitesse réduite.

Nul ne saura jamais ce qui germa à ce moment dans l'esprit de d'Artagnan.

Il s'arrêta à peine une seconde devant cette haridelle, puis commanda : En selle ! et sauta d'un bond sur le dos de la bête dont les pattes ployèrent. D'un même mouvement, Athos et Porthos enfourchèrent deux chevaux de bois insensibles à cet honneur et qui ne manifestèrent aucun étonnement.



Alors se produisit cette chose inouïe, incroyable et miraculeuse : la rosse étique s'ébroua, redressa la tête, hennit et commença à trotter, entraînant le manège dans un mouvement giratoire inconnu jusqu'à ce jour.

D'Artagnan ayant dit en se penchant quelques mots à l'oreille de sa monture, le trot s'accéléra et le galop commença.

Le propriétaire du manège n'y comprenait rien, hurlant les bras au ciel : « Mes chevaux de bois sont emballés !… arrêtez-les ! arrêtez-les ! »

Le brave homme ne pouvait savoir que le cheval qu'il avait acheté trente-cinq francs au Marché aux Puces, était la réincarnation décadente du cheval de bataille que

d'Artagnan montait sous Louis XIII. Les deux compagnons d'autrefois s'étaient reconnus et compris.

Devant l'armée, la police et les civils par milliers, le manège finit par tourner à la vitesse d'un moteur rotatif d'avion. Le déplacement d'air lançait les chapeaux au loin, relevait les robes pour la grande joie des titis, soulevait la poussière et aveuglait.

On ne pouvait plus rien voir tant il tournait vite et les mousquetaires étaient devenus invisibles. De temps en temps, un morceau de bois ou de métal était projeté par la force centrifuge et constituait un danger dont on pouvait difficilement se garantir.

Un service d'ordre fut établi pour maintenir la foule à une certaine distance et une compagnie de pontonniers du génie encercla ce tourbillon qui craquait, grondait et s'éparpillait petit à petit en projectiles de toutes sortes. Les pompiers avaient fait évacuer les baraques voisines.

La femme-tapir s'était… tapie derrière une… tapisserie. La cartomancienne tirait… des plans pour s'en sortir indemne, car les cartes n'avaient pas prévu cet événement ; et les vaches d'un manège proche meuglaient de frayeur, ne pouvant, pour se sauver, casser la tige de cuivre qui les retenait au plancher… des vaches.

Enfin, après plus d'une heure, la toupie géante s'arrêta brusquement d'elle-même. Dans un craquement sinistre, tout s'affaissa, disjoint, cassé, sans âme. Le cheval-moteur de cette machine en folie avait succombé à une rupture d'anévrisme. Son dévouement lui avait coûté la vie.



On se précipita pour relever sous l’amas de planches et de morceaux informes les cadavres certainement défigurés des Trois Fous subversifs.

Stupeur !

Pas de cadavres, ni morts ni vivants.

Personne !!!

CHAPITRE X

SÉANCE À LA CHAMBRE

Pendant que Joinville-le-Pont était pour ainsi dire en état de siège, s'ouvrait à Paris, dans le calme le plus complet, la séance de la Chambre des Députés.

On ne prévoyait pas qu'elle dût être orageuse, et si les tribunes publiques étaient garnies, ce n'était pas dans l'attente d'une joute oratoire, mais pour entendre le grand leader opportuniste, non Aryen, Isaac Schlassfusser, fils d'une mère moldave, d'un père lithuanien et d'un oncle unijambiste, mais naturalisé français, prononcer un grand discours sur le budget.

Isaac Schlassfusser n'était pas beau ; on peut même dire, sans crainte d'être taxé d'exagération, qu'il était laid.

Grand, maigre, voûté, myope et le teint safrané, il affichait le plus profond mépris pour tout interlocuteur qui se trouvait en face de lui. Ne faisant rien pour attirer les foules, pour s'abaisser jusqu'à elles, il les dominait, non par un organe tonitruant, par une carrure massive car il était étroit d'épaules, mais par une parole sèche, coupante, un entêtement serré que l'on pouvait prendre pour de la volonté, une violence contenue qui fusait de temps à autre dans des expressions vides de sens, mais dont les mots grondant comme des révoltes, martelaient le silence des assemblées politiques.

La voix était blanche, mais ce qu'elle disait était rouge.

Parfois le rouge rosissait jusqu'à devenir anodin comme conséquence. Mais il n'aurait pas fallu s'y fier.

Isaac Schlassfusser mélangeait les opinions sur sa palette politique, comme un peintre cherche sur la sienne les teintes d'un beau coucher de soleil.

Il n'aimait pas le peuple qu'il flattait à distance. Il était artiste, portait des caleçons de soie bleu nattier et s'épilait les jambes avec une tondeuse électrique. Sa salle de bains était une réalisation splendide de progrès et de confort ; sa limousine valait deux cents billets et il prenait son vin chez Nicolas.

Toutes preuves de goût, de bon sens et de sybaritisme.

Seulement, il recevait ses électeurs dans une arrière-cour d'un quartier populaire ; rez-de-chaussée meublé d'une table en bois blanc, de six chaises de même matière, d'un fauteuil canné, d'un classeur démodé, d'une machine à écrire hors d'usage et de chromos surannés.

Pourquoi cet homme riche, d'esprit vif et de mœurs délicates, tenait-il à s'encanailler, ou tout au moins à le paraître, faisant la grimace pour trinquer au comptoir du bistrot, un verre de « gros rouge » en main, alors qu'il ne buvait chez lui que de l'eau d'Évian dans des bouteilles à capsule d'argent, et parce que la couleur de l'étiquette était en harmonie avec celle du tapis de sa salle à manger ?

Pourquoi, lui, gros capitaliste, possesseur de châteaux, de fermes, d'objets d'art, de valeurs pétrolifères, d'une maîtresse qui le trompait avec un allumeur de réverbères parce qu'il était beau garçon, et d'une femme légitime qui aurait

souhaité le faire mais n'en avait jamais trouvé l'occasion ; pourquoi dénonçait-il la fortune comme une iniquité, le capital comme un fléau, le patron comme un tyran, l'internationale comme une mélodie d'amour, le Communisme comme un bienfait et la Révolution brutale et sanglante comme le seul remède à nos maux ?

Sadisme, sans doute, comme celui qui poussait d'authentiques duchesses, parfois douairières, à venir faire leur cour à ce révolutionnaire mondain. Un frisson leur parcourait l'échine quand, dans un restaurant à la mode, elles le voyaient saisir avec élégance la truelle à poisson de la même main blanche qui commanderait peut-être un jour le déclic de la guillotine ou le feu du peloton.

Les descendantes des Croisés frottaient avec délice leur épiderme contre ce sémite qui, malgré le parfum cher et les soins hygiéniques, sentait encore les peaux que son grand-père vendait à la foire de Nijni-Novgorod et les vieux feutres que son arrière-grand-oncle soldait dans le quartier des Blancs-Manteaux.

Isaac Schlassfusser présidait le parti le plus important de la Chambre, celui des Opportunistes. Il avait eu le courage ou plutôt l'intelligence de codifier l'opportunisme, de le rendre officiel et de le faire respecter par le pouvoir, en ralliant à lui les députés de tous les partis qui étouffaient dans les règles étroites des doctrines et se pliaient mal aux ordres des congrès.

Plusieurs fois on lui avait offert un portefeuille, mais, fine mouche, il l'avait refusé pour mieux pouvoir manœuvrer les pantins en tirant les ficelles de la vanité, de l'intérêt et de la peur.

C’est donc ce sectaire par snobisme plus que par conviction qui devait, cet après-midi, parler sur le budget en général, que le gouvernement venait de déposer sur le bureau de l’Assemblée.

Quand le leader parlait, on venait l’entendre comme on va assister à une exécution capitale, à l’ouverture d’un nouveau cabaret de nuit, à un concours des plus beaux orteils de Paris ou à l’inauguration d’un restaurant anthropophagique.



Parce que c'est une manifestation bien parisienne et qu'il faut y être vu.

Donc, ayant adressé de la main quelques signes amicaux, fait d'une pichenette bouffer sa pochette gris perle et assuré la solidité de son lorgnon, Isaac Schlassfusser gravit lentement les marches de la tribune.

Il ne manquait que les projecteurs et le jazz du Casino de Paris pour que ce fût très « exciting ».

Dans le silence le plus absolu, l'orateur commença :

— Si je monte à cette tribune, ce n'est pas, croyez-le bien, par un vague souci de vanité puérile ; c'est tout d'abord pour me disculper d'une infâme calomnie.

— Très bien ! (***À gauche***.)

— La ferme ! (***À droite***.)

— Certains suppôts de la réaction ont fait courir le bruit…

— Tout le monde n'a pas une écurie de courses ! (***Au centre***.)

— Pochetée ! (***À l'extrême-gauche***.)

— …ont fait courir le bruit que mon ménage était un ménage à trois.

— Horreur ! Ah ! Ah ! Ah ! Au poteau, le calomniateur ! Bravo ! Sganarelle !… (***De l'extrême-gauche à l'extrême-droite***.)

— Laissez continuer l'orateur. (***Le président, en agitant désespérément sa clochette***.)

— Messieurs, c'est vrai et je m'en vante.

(Mouvements divers). J'aime à la fois mon épouse légitime, ma tendre moitié, lumière de mes nuits. (***Rires sur quelques bancs***), force de mes jours, et une autre femme qui est notre maîtresse à tous…

— Cochon ! Saligaud ! À la porte ! Tu ne t'es pas regardé ! (***Tumulte dans toutes les travées.***)

— Cette femme, c'est : Marianne !

(***La droite, debout, entonne « La Marseillaise », tandis que la gauche, montée sur les bancs, lance « L'Internationale ».***)

— Messieurs, vous me saurez gré, je n'en doute pas, de ce double amour…

— Joséphine Baker l'a déjà chanté : J'ai deux amours. (***On expulse le perturbateur.***)

— … ce double amour : ma femme et la République. Chaque jour, Messieurs, je mets un peu de rouge sur les lèvres de Marianne.

— L'affichage ! L'affichage ! (***À gauche.***)

— Au cabanon ! (***À droite.***)

— Messieurs, maintenant que ma confession est faite, je passe au budget proprement dit.

Il est indéniable que les fumées de l'incohérence et le brouillard du doute obscurcissent la compréhension de nos électeurs.

La vie chère est leur plus grande préoccupation et ils ne comprennent pas pourquoi les poules ne pondent plus qu'à

soixante-quinze centimes l’œuf frais et que le muguet ne porte bonheur qu’à partir de trente sous le brin.

UN DÉPUTÉ, ***somnolent.*** — Bravo !

— Pour permettre à la vie de descendre, je vous propose de faire poser des barreaux intermédiaires sur l’échelle des cours.

— C’est génial ! C’est sublime ! C’est idiot ! C’est splendide ! Hi ! Han ! Oua ! Oua ! Andouille ! (***Bruits divers.***)

— Sur la demande du parti, le gouvernement a inscrit au chapitre du budget de l’Agriculture, une somme de quatre-vingt-sept millions que nous voterons tous, pour la pose de ces barreaux sauveurs.

Il faut que nous songions à chaque instant que nous sommes pris entre le marteau-pouvoir et le contribuable-enclume. Il faut que nous donnions nous aussi, quelque chose à ceux qui nous donnent tant…

— Bravo ! (***Une voix des tribunes.***)

… aussi, le gouvernement propose que l’on diminue les impôts de la viticulture et que l’on augmente le degré de l’alcool…

— C’est génial ! C’est sublime !… (***Voir plus haut.***)

— Pour lutter contre la crise, contre la surproduction, pour que les affaires reprennent, voici le plan mûrement étudié, pesé et réfléchi que j’ai l’honneur de proposer à l’initiative du gouvernement. Massacre annuel et obligatoire, destruction méthodique et implacable des mobiliers, autos, vêtements, sous-vêtements, coiffures, souliers, chaussettes, bref de tous les objets de première ou de dernière nécessité

appartenant aux contribuables français. Cette extermination raisonnée et systématique, obligera chaque année tous les citoyens français à renouveler le matériel légalement détruit. Résultats immédiats : reprise des affaires, écoulement de la surproduction, et fin de la crise et du chômage !

Une vague de prospérité va déferler sur le pays, de Carcassonne à Perros-Guirec et de Romorantin à Saint-Cucufa. Ce sera le paradis terrestre, le jardin des Hespérides, Babylone, Sodome, Gomorrhe, Charybde et Scylla.

(***Un geste inconsidéré de l'orateur fit choir son verre d'eau minérale sur la tête d'un sténographe, mais le discours n'en fut pas interrompu. La moitié de la Chambre était sidérée, l'autre était endormie et la dernière était allée prendre l'air des couloirs ou de la buvette.***)

— Les adversaires s'élèveront peut-être contre ces projets appelés à bouleverser l'Économie Sociale de la France et à drainer l'or dans chaque bas de laine.

Qu'importe !

Je ne répondrai même pas aux interpellations. L'écume est sur leurs lèvres. Je respecterai leurs dernières convulsions. J'ai pitié des condamnés à mort !

Nous savons ce que nous voulons. Le cœur qui bat sous la blouse de l'ouvrier est souvent aussi vaillant que celui qui bat sous le haut-de-forme du bourgeois. Écoutez-moi d'un œil bienveillant, mes chers collègues, et donnons à la France le spectacle de notre union à la vie, à la mort !

Il faut que le contribuable se sente plus libre, qu'il n'ait pas les bras liés afin de mieux savoir sur quel pied danser le menuet ou la Carmagnole.

(***Petit à petit, les rangs, se clairsemaient et trente-cinq députés seulement restaient en séance, dodelinant du chef.***)

Au crépuscule de la préhistoire a succédé une aube resplendissante, l'aube républicaine qui tend ses bras aux pieds fatigués et aux cœurs malades.

Pensons aussi aux marins, car le budget examine, subventionne et soutient toutes les forces vives de la Nation. Pensons aux marins et à leur mère que je salue avec respect : la Mer.

Mon observation à son sujet sera brève par sa durée, mais capitale par sa portée.

L'avenir de notre Agriculture n'est ni sur terre, ni dans l'air, ni sur mer, mais sous les flots. Oui, Messieurs, c'est sous les flots de la mer que gisent d'incontestables richesses agricoles. Elles nous tendent les bras, saisissons-les ! Ces bras, ce sont, si je puis dire, les frêles, souples, voluptueux tentacules des algues, des goémons, et des varechs dont on pourrait faire du fumier alors qu'on n'en fait que des matelas, Messieurs…

UN DÉPUTÉ, ***rêvant.*** — Et la spéculation ?

— … je réponds à l'instant à mon honorable interrupteur. La spéculation n'existe plus et ne peut plus exister, car le peuple sait bien que, si nous découvrions un seul de ces bandits, nous ferions nous-mêmes, de nos mains, ce qu'ont fait nos ancêtres de 1789… nous le pendrions au plus proche bec de gaz !

À ce moment, la majorité des députés sortis rentra précipitamment, tandis que des bruits insolites pénétraient jusque dans la salle des séances.

Isaac Schlassfusser pensa que c'était l'intérêt de sa péroraison qui amenait tous ses collègues à leur banc, et il ne comprenait pas les gestes de détresse qu'ils lui faisaient, prenant ceux-ci pour des encouragements à développer ses idées.

Comme il ouvrait la bouche pour dire : Mes chers collègues… une irruption subite le cloua sur place muet, la bouche ouverte, le bras droit levé, l'œil écarquillé, la moustache hérissée, les cheveux dressés et l'air congelé.

Qu'était-ce donc, qui pouvait provoquer un semblable effet sur le leader du parti opportuniste ?…

Qu'était-ce donc ??

CHAPITRE XI

DE LA TRIBUNE AU CANON

Se dirigeant vers la tribune d'un pas décidé, les Trois Mousquetaires en uniforme semblaient une apparition fantastique.

Des huissiers se précipitèrent, que Porthos eut vite fait de lancer à droite et à gauche, dans quelques travées. Ils se relevèrent meurtris et éberlués au point de ne pas même songer à appeler la garde.

Comment, du manège en folie de la fête de Joinville, ces trois personnages avaient-ils pu, sans rencontrer aucun obstacle, fausser compagnie à ceux qui les cernaient et parvenir jusqu'à la Chambre des Députés ?

Une explication s'impose sous peine de laisser croire aux lecteurs que notre récit n'est pas l'expression exacte de la vérité.

Quand le manège atteignit le maximum de vitesse, il fut absolument impossible de voir quoi que ce fût et, bien que les trois cavaliers se cramponnassent à leur monture, la force centrifuge fut si puissante qu'elle les projeta dans l'air comme de simples morceaux de bois.

Ces projectiles humains décrivirent une trajectoire parfaite et, sans qu'on les eût remarqués en raison de leur allure vertigineuse, allèrent choir à quelques cents mètres de là, dans une voiture qui passait et dont le conducteur, attentif

aux difficultés de la circulation, ne se douta pas du supplément de charge que le hasard lui envoyait.

Les trois hommes auraient été tués sur le coup s'ils avaient frappé un corps dur dans leur chute ; mais la chance voulut qu'ils atterrissent dans une voiture de beurre et de fromages.

D'Artagnan se trouva coiffé d'une motte d'Isigny de qualité supérieure ; Athos s'assit un peu brutalement parmi les livarots odorants, et Porthos tomba la tête la première dans un vaste récipient de fromages à la crème.

Pendant une bonne demi-heure, ils restèrent évanouis, mais les senteurs fortes et mêlées qui les entouraient éclaircirent petit à petit leur esprit, si bien qu'ils purent, sans attirer l'attention, remettre de l'ordre dans leur tenue et examiner en quel lieu ils se trouvaient.

Chaque motte de beurre ou fromage que transportait la voiture était munie d'une étiquette. Et c'est ainsi qu'ils lurent, étonnés :

« 10 kilogs de beurre surfin pour M. le président. »

« 12 camemberts pour M. X… député de Bayeux. »

« 25 Cancoillottes pour M. Y… député du Jura. »

« 1 Brie pour M. Z… député de Melun. » etc. etc.

Et ainsi de suite, tous les beurres et fromages de France étaient destinés à nos élus.

Soudain, ils comprirent. Leur destin les avait fait tomber dans le véhicule qui transportait périodiquement à la Chambre, dans le plus grand secret, tous les « fromages »

dans lesquels se complaisent nos députés, et la provision de beurre pour la célèbre assiette, que l'on se garde bien de montrer aux visiteurs du Palais-Bourbon, mais qui est religieusement conservée, entretenue et gardée par une compagnie d'honneur.

Lorsque la voiture entra dans la cour, nos Trois Mousquetaires, tout à fait remis de leurs émotions, sautèrent à terre, et, avant que les assistants fussent revenus de leur surprise, gagnèrent la salle des séances sans être arrêtés.

Isaac Schlassfusser, le premier moment de stupeur passé, répéta : « Mes chers collègues… » puis, d'Artagnan ayant posé le pied sur la première marche de l'escalier conduisant à la tribune, il jugea plus prudent, non sans protester, de descendre de l'autre côté.

En un clin d'œil, sans que les Mousquetaires se fussent concertés, d'Artagnan fut à la place de l'orateur, Athos et Porthos à droite et à gauche de l'escalier, l'épée nue.

Personne ne dit un mot, tant la scène avait été rapide et imprévue.

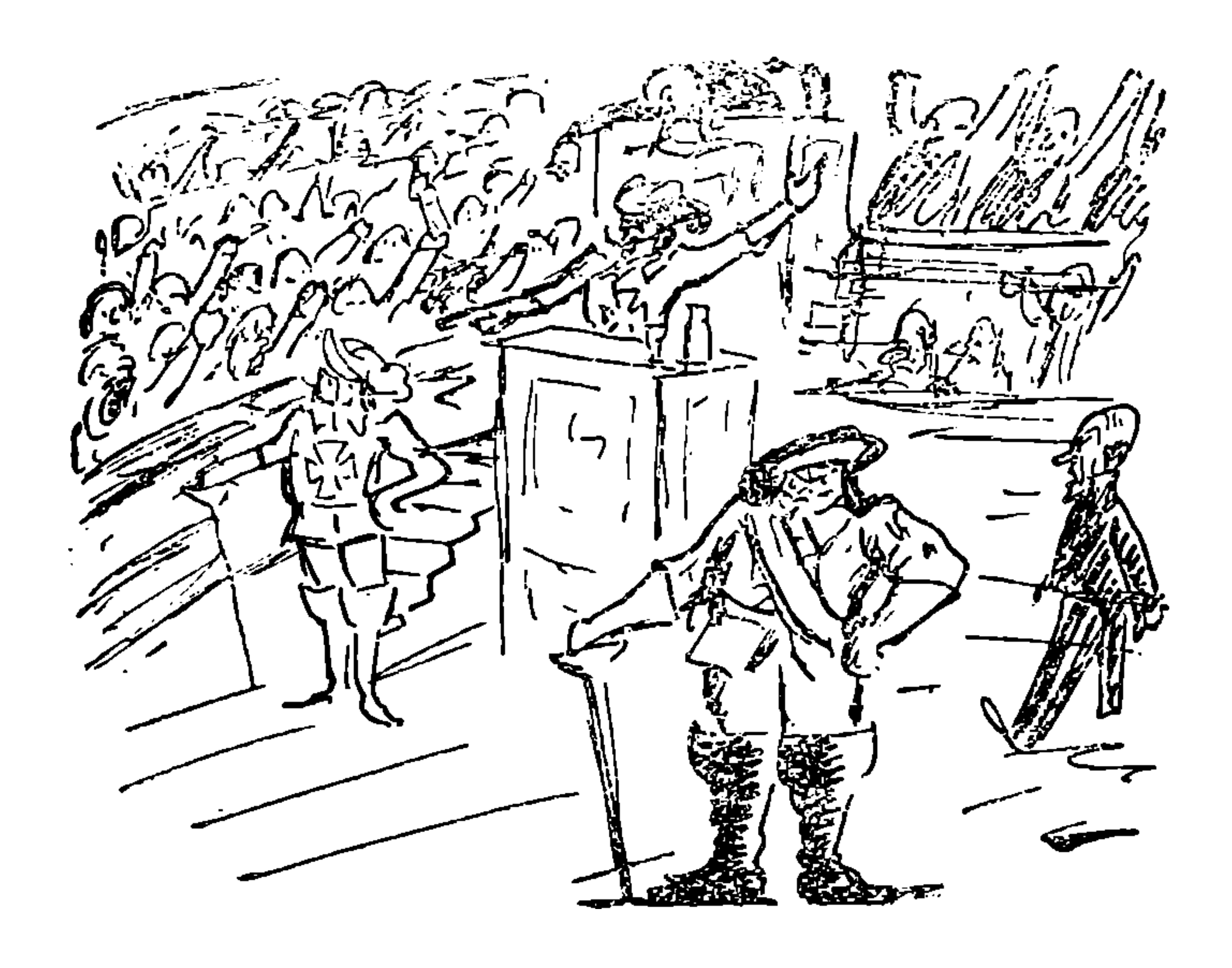
D'Artagnan, d'une voix forte qui n'admettait pas de réplique, parla :

— Messieurs !

« Je n'ai pas entendu les boniments dont votre honorable collègue a pu vous gratifier il y a quelques instants, mais je suis heureux que le hasard nous ait servis au point de me permettre de prendre aujourd'hui possession de cette tribune… »

— De quel droit ? demanda le président qui se ressaisissait.

— Du droit qu'a ou que devrait avoir tout citoyen français de mettre le nez dans vos tripotages et dans vos combinaisons. Ah ! Messieurs, il n'y a pas longtemps que nous sommes revenus sur cette terre, mais nous avons pu nous apercevoir qu'il vous manque ce que nous avions sous Louis XIII : un cardinal à poigne ; et Dieu sait pourtant qu'il n'était pas notre ami !



— (Un député du centre). Quelle circonscription représente l'orateur ?

— (À l'extrême-gauche). Charenton !

Pendant ce temps, le président avait fait quelques signes imperceptibles et un certain nombre d'huissiers et de députés étaient sortis.

— Je représente, continua d'Artagnan, ce que la France a perdu par vos mesquineries, votre veulerie et votre manque de conscience : son prestige et son panache !

« Une circonstance imprévue nous a fait voyager, Messieurs, avec les fromages dans lesquels vous vous épanouissez, et que le contribuable vous offre avec générosité. Nous en avons respiré avec dégoût les senteurs plus ou moins avancées, comme vos opinions : du Fontainebleau au Roquefort.

« Dans notre pays en décadence, il vous fallait, pour prendre conscience de votre déchéance et tenter d'arrêter la chute, la venue des Trois Mousquetaires. »

À ces mots, comme sur un signal, l'hémicycle se vida. Les députés blêmes ou verts de peur avaient compris qu'en face d'eux se trouvaient les trois fous dangereux signalés par toute la presse et recherchés par la police.

Les éditions de ***L'Intransigeant*** et de ***Paris-Soir***, relatant les événements de Joinville, commençaient à se répandre, et le téléphone avait eu le temps de marcher.

Plus de S.F.I.O., de durs, de mous, de droite, de gauche, de radicaux, d'opportunistes ; rien que des malheureux affolés fuyant le danger, franchissant les travées en faisant des efforts, se bousculant, masse confuse que les Mousquetaires considéraient avec mépris.

D'Artagnan eût voulu, bien inutilement d'ailleurs, dire le fond de sa pensée et ce que lui avait suggéré le peu de journaux qu'il avait lus ; mais il n'eut bientôt plus en face de lui que des banquettes vides, tandis que toutes les issues de la vaste salle se garnissaient de gardes mobiles armés de pied en cap, découvrant des mitrailleuses en batterie.

La réputation de ces derniers était parvenue jusque dans l'au-delà et les Mousquetaires comprirent qu'ils n'avaient rien à attendre de gens qui possédaient à leur actif des faits d'armes semblables aux leurs.

C'est d'ailleurs avec joie qu'ils envisagèrent l'idée de remourir, de quitter cette existence qu'ils n'avaient pas demandé à connaître, pour regagner leur tranquillité dans ce pays de l'au-delà où ils avaient leurs habitudes, leurs relations et où la vie était si facile.

Néanmoins, ils résolurent de défendre chèrement leur peau avant de succomber sous le nombre, dans cette salle où ils avaient voulu donner aux députés une leçon méritée. L'épée au poing, bombant le torse, bien à leur aise et vraiment « mousquetaires », ils attendirent le corps à corps de leurs courageux adversaires.

Hélas, la mort en beauté qu'ils escomptaient ne leur fut pas accordée !

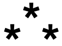
Ce fut rapide, banal, terne et navrant.

Les gardes mobiles envoyèrent dans la direction des trois redresseurs de torts, une demi-douzaine de grenades lacrymogènes. Les Mousquetaires ignoraient ce mode d'attaque, mais ils en furent les victimes immédiates.

Toussant, éternuant, pleurant, à demi aveuglés, ils n'étaient plus dangereux, et ce furent des hommes à peu près incapables de se défendre que trois cents gardes ligotèrent solidement, non sans avoir reçu quelques horions.

Comme une autre fois, en des circonstances aussi nobles, la garde mobile venait de sauver la République, qu'elle identifiait avec quelques centaines de tripoteurs.

C'est sous bonne escorte que d'Artagnan, Athos et Porthos, rendus inoffensifs, furent transportés au commissariat, tandis que les députés rentraient en séance la tête haute et la démarche sûre. Le danger supprimé, ils avaient repris leur arrogance, et c'est d'une voix nette que le président, ayant fait tinter sa sonnette, prononça cette phrase mémorable : « Messieurs, la séance continue. »



Le commissaire s'étant carré dans son fauteuil, commença son interrogatoire avec un peu d'émotion, car il songeait que sa carrière était en jeu, tant était importante la mission qui venait de lui échoir.

— Vos noms ? commença-t-il.

— Charles de Beatz-Castelmore, dit : d'Artagnan.

— Comte de La Fère, dit : Athos.

— Qu'importe le détail, conclut Porthos, nous sommes inséparables sous le nom des Trois Mousquetaires. Un pour tous, tous pour un !

— Allons, Messieurs, reprit le commissaire, ne plaisantons plus. Votre costume est celui des personnages légendaires dont vous parlez mais vous savez aussi bien que moi qu'ils sont morts depuis longtemps. Il me reste à établir dans quel but vous avez pris leur identité périmée ; et j'y parviendrai, que vous le vouliez ou non. Vous voulez vous faire passer pour fous, je sais, mais ça ne prend pas.

— C'est de la folie, nous ne sommes pas fous ! protesta d'Artagnan.

— Très bien. Nous allons nous entendre, puisque vous voulez bien vous « mettre à table ».

— Ah, ça, c'est une fameuse idée, dit Porthos. J'ai une faim de loup. Avec un pâté, un jambon et quelques bonnes bouteilles, on pourra converser.

— N'essayez pas de faire le petit rigolo, coupa un brigadier, il pourrait vous en cuire.

Porthos s'étant redressé pour considérer l'interrupteur, le dit brigadier opéra prudemment une retraite stratégique derrière le poêle. Tout à coup, il poussa un juron et prétendit avoir reçu un magistral coup de pied dans le derrière.

Le commissaire ne put loyalement incriminer aucun des trois comparants, puisqu'il suivait leurs gestes.

Ce coup de pied fut d'ailleurs suivi d'une douzaine d'autres dont on entendit le bruit mat, tandis que le gradé effrayé tentait de se protéger le bas du dos, mais inutilement.

Le jour même, il signait sa démission, ne voulant pas, écrivait-il au préfet, « rester un jour de plus dans un corps militaire qui ne pouvait lui assurer, en service commandé, la protection de ses derrières. » ***(Sic)***

Ce n'est que beaucoup plus tard, rentrés chez eux, que les Mousquetaires apprirent par Aramis que c'était lui qui s'était offert cette anodine fantaisie pour venger ses amis de tous les ennuis qui leur étaient causés.

Invisible, il les accompagnait, mais il ne voulait intervenir qu'au dernier moment, devant une situation désespérée. Cependant, vu la souffrance et l'imbécillité du brigadier, il avait utilisé au mieux cette cible.

Après cet incident, le commissaire continua :

— Vous êtes tous les trois accusés de troubler l'ordre public par vos manifestations intempestives et superfétatoires, vos raisonnements insensés, vos excitations à la révolte contre les lois et les usages admis.



— Et si ces lois sont malhonnêtes et les usages immoraux ?

— Ce n'est pas à vous de les juger tels. Vous êtes anarchistes ?

— Pardon, nous sommes à M. de Tréville.

— Ah, un complice ! fit le commissaire. Greffier, notez ce de Tréville à faire rechercher.

— Est-ce que cette petite comédie va durer encore longtemps ? demanda d'Artagnan qui s'énervait.

— Le temps qu'il me plaira. Tant que vous continuerez à vouloir vous faire passer pour les trois héros d'Alexandre Dumas.

— Alexandre Dumas nous a fait beaucoup de tort, assura d'Artagnan, et nous le lui avons dit lorsqu'il a rejoint l'au-delà. Nous n'étions pas les seuls à l'engu… irlander, comme vous dites aujourd'hui. Marguerite de Bourgogne l'a même giflé et voulait l'attaquer en diffamation.

Le chevalier de Maison-Rouge, le comte de Monte-Christo, Joseph Balsamo, d'autres encore, sont venus lui demander des dommages-intérêts pour s'être occupé de leur vie privée. Quelle salade !

Et ça n'est pas fini. Il y a des procès qui durent encore.

— Nous sortons tout à fait de la question, tenta de dire le commissaire.

— Nous y sommes, au contraire.

Tenez, vous avez en ce moment un écrivain qui devrait se méfier. Je crois qu'il s'appelle Paul… Attendez, Paul Re-

boux. Quand il va arriver là-haut, qu'est-ce que Louis XIV va lui flanquer pour avoir raconté ses amours !

Et Monsieur, frère du roi ! Il est furieux. Il paraît que le Chevalier de Lorraine lui a cherché noise.

Puis, la princesse Palatine veut s'en mêler. Et quand il aura cette dame sur le dos, je vous assure qu'il la sentira…

— Restons-en là, fit le commissaire agacé et convaincu, maintenant, qu'il avait affaire à de véritables fous.

Il faut avouer qu'il était aussi quelque peu impressionné. Aramis, mis en gaieté par la correction infligée au brigadier, avait jonglé avec les fantaisies.

Successivement, le secrétaire du commissariat avait reçu une paire de claques généreusement appliquées ; le couvercle du poêle était allé coiffer sans trop de brutalité l'inspecteur de service ; l'encrier s'était vidé sur le procès-verbal et un classeur avait décrit de dangereuses trajectoires, répandant la terreur parmi les assistants qui avaient mis revolver au poing pour se défendre contre cet ennemi mystérieux.

Il était prudent de clore l'entretien si on ne voulait pas voir le commissariat sens dessus dessous et des accidents peut-être graves, survenir.

C'est pourquoi, au crépuscule, une grande voiture de déménagement capitonnée, précédée d'un escadron de la Garde Républicaine et d'une batterie montée, entourée de la brigade des « Aveux spontanés », et suivie du préfet de police, emportait dans un asile d'aliénés de la banlieue : d'Artagnan, Athos et Porthos religotés et écumant de rage.

CHAPITRE XII

UN DRAME AU MANOIR

Eu raison des événements auxquels elle se trouvait involontairement mêlée, la comtesse fut obligée de lire les journaux pour se tenir au courant. Ce n'est que par leur truchement qu'elle pouvait savoir ce qu'il advenait des Trois Mousquetaires et, si besoin était, leur porter secours.

Malgré les recherches entreprises par la police, l'adresse des fous n'avait pu être découverte. Un « limier » était bien venu dans le village interroger quelques personnes, mais si maladroitement que, par crainte d'ennuis, elles n'avaient donné aucun renseignement.

Les journaux, suivant leur ligne politique, racontaient la chose différemment :

Dans les feuilles d'extrême-gauche et de gauche, on pouvait lire :

« Ces trois fous ne sont pas fous, ou tout au moins pas si fous que s'ils étaient vraiment fous. Ce sont des simulateurs soudoyés par l'infâme réaction qui riait sous cape du scandale dont, pensait-elle, tout le régime allait être éclaboussé. Mais l'immanente justice fit tourner le complot avec la soudaineté d'un bol de lait un jour d'orage, à la confusion des provocateurs. »

Le centre employait un autre ton :

« Entrerait-on à la Chambre des députés comme dans un moulin, et va-t-il devenir possible au premier passant venu, de monter à la tribune énoncer des élucubrations quelconques ?

« Nous ne soutenons pas notre honorable collègue, ce crétin, cet ignare, ce traître et ce pourri d'Isaac Schlassfusser qui a élevé le népotisme à la hauteur d'une institution, mais il est représentant du peuple. À ce titre, il a droit à la tribune, pour prononcer quelques sottises que ce soit.

« Or, il a dû livrer la place à trois olibrius en goguette (car, sont-ce bien des fous ?) qui sont parvenus, non sans peine, à lancer plus d'âneries que le chef réputé du parti opportuniste. »

La droite exultait :

« La Chambre vient de donner le spectacle de ce qu'elle est : une mascarade.

« Non seulement ce sont des fous qui ont occupé la tribune devant les députés suant de peur, blancs de terreur et violets d'indignation, mais ces fous ont prononcé les seules paroles justes et vraies qui se soient envolées de la tribune parlementaire, depuis le début de cette législature.

« Si tous les fous sont comme ceux-ci, que l'on s'empresse d'ouvrir les asiles, de leur réserver des places à la Chambre ; et que l'on interne immédiatement pour les remplacer, les élus qui sombrent chaque jour un peu plus dans l'abjection, qui s'enlisent dans les sables mouvants de la concussion et de la démagogie. »

Et, dans tous les journaux, le « Courrier-théâtral » annonçait déjà plusieurs pièces ou revues inspirées par les héros du jour.

Les « Bouffes-Parisiens » mettaient en répétition une opérette satirique : « Les Mousquetaires au Parlement », et les « Folies-Bergères » prenaient comme titre de la prochaine Revue : « Mousquetaires en folie ! »

Au « Manoir-du-Temps-Jadis », tout le monde était atterré, sauf Firmin, le cocher-valet-de-chambre-maître-d'hôtel, qui espérait la reprise d'un service normal et tranquille. Parfois, il avait un imperceptible sourire qui moquait très respectueusement les manies de sa patronne.

Ce que l'on pouvait appeler quelques mois avant « ses innocentes manies », avaient failli faire chanceler, par leurs conséquences imprévues, la République sur ses bases.

Ce n'était pas que Firmin fût un méchant homme, mais il avait gardé l'idée que les Mousquetaires se plaisaient à l'insulter.

Jamais ils n'avaient pu l'appeler par son nom.

D'Artagnan le nommait : « Mon cher Planchet », Athos : « Mon sage Grimaud » et Porthos : « Mon superbe Mousqueton ».

Pourquoi pas Firmin, nom beaucoup plus simple ?

Le valet de chambre ignorait que les Mousquetaires eussent une domesticité à laquelle ils s'étaient habitués, et que ces noms leur fussent familiers.

Firmin s'en était plaint à la comtesse et celle-ci avait eu beaucoup de mal à calmer la colère sourde du domestique, qui pouvait aller jusqu'à la reddition du tablier.

La consternation était peinte sur tous les visages.

Aglaé maigrissait malgré les fortifiants que la comtesse avait exigé qu'elle prît.

Les jarretelles roses qui étaient pour elle signe de joie, avaient été remplacées par des vertes les jours où elle espérait, et par des noires quand la neurasthénie l'enveloppait sous son aile.

Bob tentait l'impossible pour la distraire, mais sans y parvenir. Il lui avait proposé le dancing, le cinéma, la motocyclette et le saut périlleux sans tremplin ; mais la jeune fille avait pudiquement refusé en baissant les yeux et en levant en l'air avec dextérité le petit doigt de la main droite, ce qui indiquait chez elle un trouble profond.

Rosemonde n'était pas très affectée, mais elle se composait une attitude conforme à l'ambiance, pour ne pas formaliser Mme de Rivesalte.

Tandis qu'Aglaé se promenait avec Bob au clair de lune, dans les allées du parc, devisant pour s'égayer sur les dernières pensées des condamnés à mort à travers l'Histoire et regrettant que ne parût plus le journal des croquemorts : « Le Petit Corbillard illustré », Rosemonde et Gontran Biquet préféraient les sentiers plus écartés.

Le poète exaltait, toujours en vers, le vol lourd des oiseaux de nuit, l'onctuosité des pâtés de foie gras d'Auguste Michel, le scintillement des étoiles dans la nuit bleue, la ten-

dresse des volailles de Bresse et la douceur du soir, mêlant l'irréel au réel.

Un soir, à dix heures, sous un acacia étendant comme un dais ses branches protectrices, il avait récité avec le lyrisme d'Apollon un poème intitulé : « Conserves de Poisson », qui se terminait par ce quatrain :

Certains aiment le bœuf ; d'autres aiment le veau.
Que voulez-vous que ça me fasse ?
Du « Capitaine Cuk », mangeant les maquereaux,
C'est toute la mer que j'embrasse !

Ce baiser marin s'était tellement prolongé dans la nuit complice, qu'ils étaient rentrés à deux heures du matin, hagards, ravis, comblés et flapis.

Ceux que l'internement des Trois Mousquetaires avait le plus consternés étaient le comte de Florès, Conchita et Raoul.

Ils avaient pensé qu'en vertu de l'adage « De deux maux il faut choisir le moindre », leur trois associés se sachant pistés et croyant être arrêtés d'un moment à l'autre, avaient préféré provoquer des scandales et se laisser interner, qu'aller faire un séjour de durée indéterminée à Fresnes ou à la Santé.

Et puis, on s'évade plus facilement d'un asile d'aliénés que d'une prison. Cependant, ils ne pouvaient attendre leur retour, malgré tout problématique, pour agir.

Presque tous les jours, sous le prétexte de prendre des nouvelles, Conchita et le comte venaient au manoir, tandis

que Raoul, le chauffeur, tentait de faire parler les domestiques.

Quelle était la cachette qui recelait la cassette ? Jamais la comtesse n'y avait fait allusion. Si elle avait assez souvent parlé de ses bijoux de famille et cité comme une rareté la broche monumentale composée d'une émeraude, d'un rubis, d'un diamant et d'un saphir, que Louis XV avait offert à Olympe de Rivesalte Tudieu-Mellemoy pour lui en avoir fait voir… de toutes les couleurs, elle n'avait rien dit qui pût mettre sur la voie les futurs ravisseurs.

Ayant échafaudé un plan, voici ce qu'il fut convenu :

Étant invités à prendre le thé au manoir, ils s'y rendraient tous les trois. Raoul éloignerait Firmin sous le prétexte d'une course commandée par la comtesse et, tandis que la cuisinière Mathurine tournerait le dos, il verserait dans les tasses une poudre impalpable et somnifère.

De cette façon, quand tout le monde serait endormi pour quelques heures et Firmin éloigné pour le même temps, ils visiteraient la maison en détail, et du diable s'ils ne découvriraient pas la cassette.

Au jour dit, les choses commencèrent à se passer comme il était prévu :

Le comte de Florès vint à la cuisine dire à Firmin de partir immédiatement à Paris par le train, acheter 12 cachets de bismuth concentré à 20 atmosphères, pour Mme de Rivesalte soudainement prise de coliques tétra-carburiennes. Pour ne pas effrayer la comtesse, il lui recommandait de partir sans lui faire part de l'ordre qu'il lui donnait.

Firmin s'exécuta, le comte revint au salon, et pendant ce temps, Raoul put accomplir sa mission. Trois tasses : celles de la comtesse, de Rosemonde et d'Aglaé reçurent la poudre invisible.

Raoul allait porter le plateau dans le salon et expliquer l'absence de Firmin par un malaise subit, quand le valet rentra précipitamment. Une averse commençait et il voulait prendre un parapluie.

Apercevant le plateau préparé, il s'en empara et le porta aux invités, alla chercher son parapluie et sortit sans dire mot. Quand Raoul s'aperçut de la disparition du plateau-fantôme, il ne put comprendre quelle force mystérieuse l'avait transporté où il fallait.

Le hasard voulut que les tasses contenant le somnifère fussent celles du comte, de Conchita et de Rosemonde.

Raoul ne put rien contre l'inévitable. Le destin dictait sa loi mystérieuse, inexorable, impérative et funambulesque.

Au bout de dix minutes, les trois personnages en question faisaient des efforts surhumains pour ne pas bâiller, leurs yeux se fermaient, leur langue devenait pâteuse, leurs gestes indécis, et devant la comtesse et Aglaé terrifiées, ils glissèrent de leur chaise, Conchita enlaçant un pied de table, Rosemonde la tête en bas et les bas en haut, et le comte entraînant la nappe et toute la vaisselle.

Ni le thé coulant dans son cou, ni un macaron lui tombant sur l'œil comme un monocle, ne purent le faire tressaillir. Il ronflait lourdement.



La comtesse appela Firmin que l'on chercha vainement dans toute la maison, tandis que le poste de T.S.F. du voisin nasillait : « Ne cherchez plus votre portefeuille oublié, votre argenterie perdue, votre corset volé, votre canari disparu, votre chat évadé ou votre vertu en fuite. L'Agence « Mystère, Discrétion et Cie » se charge de toutes recherches, trouvailles et réparations que vous pouvez désirer. Sa devise est : « Tact, Célérité et Paiement d'avance. »

Avec de grands efforts, les personnes valides montèrent les corps inertes de Rosemonde dans sa chambre, de Conchita et du comte dans deux pièces inhabitées, car la comtesse voulut que les chambres des Trois Mousquetaires restassent inviolées.

Pendant deux heures cinquante, ils dormirent d'un sommeil égal et réparateur.

Vingt heures treize !

L'heure des crimes, des dîners, des conciliabules et des accouplements horribles dans la brousse africaine.

Vingt heures quatorze !

Le comte, seul, revient à lui, se réveille et se demande où il se trouve.

Dans l'obscurité presque complète, il étend un bras au hasard et cogne une moulure encadrant une glace.

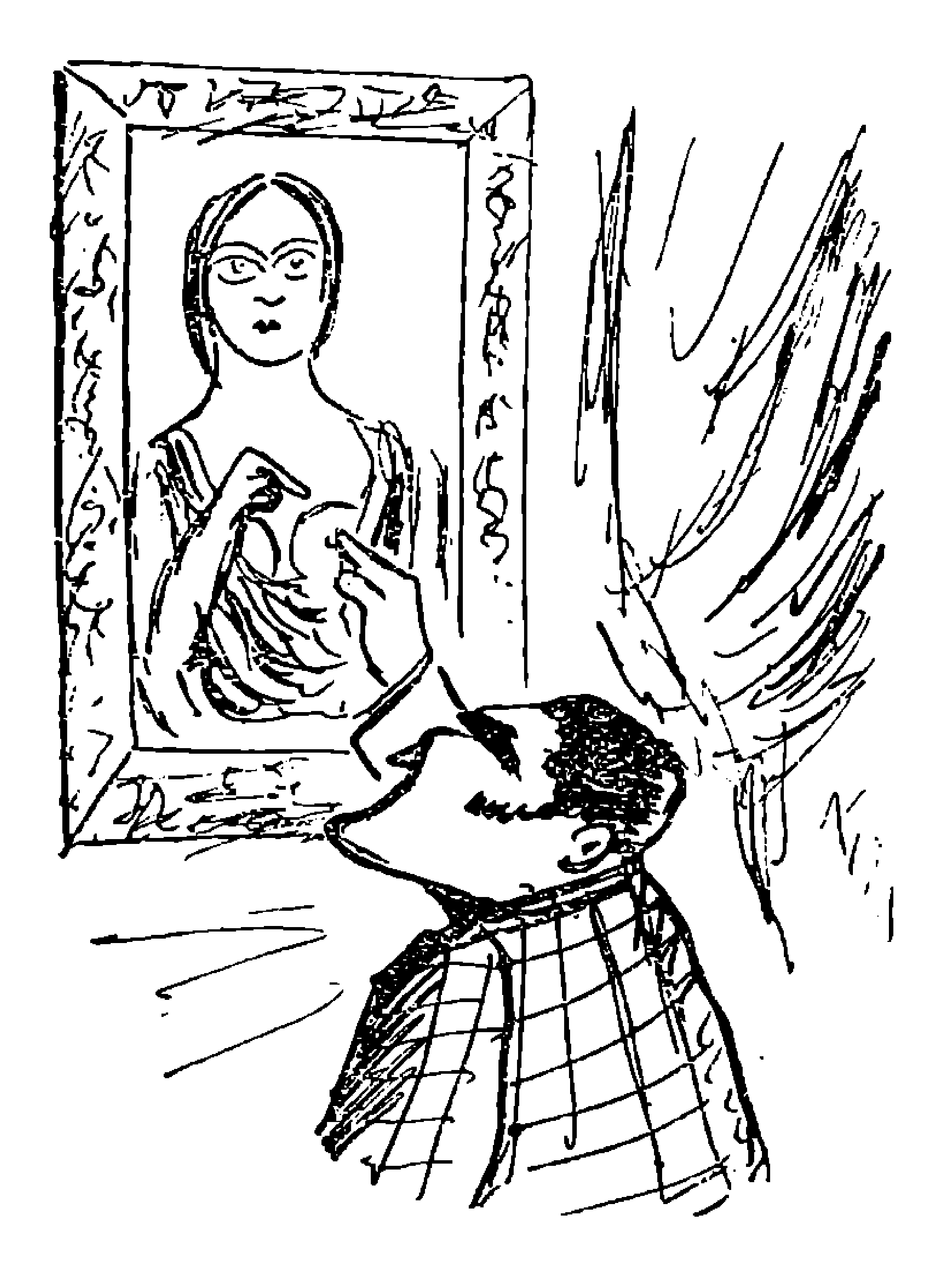
Immédiatement, trois lampes de couleur différente s'allument, la glace bascule et découvre un tableau encastré dans le mur : une femme en tunique grecque baisse celle-ci pour dégager un sein qu'elle semble offrir.

Au bas, deux vers thibétains heureusement traduits :

Celui qui de savoir a formé le dessein,
N'aura que de son doigt appuyer sur mon sein.

Le comte appuie et reçoit presque aussitôt un coup sur la tête. C'est le lustre qui descend du plafond, faisant se dérouler une échelle de corde, d'une trappe soudain découpée.

L'aventurier, inquiet devant cette machinerie compliquée, monte prudemment et se trouve dans un endroit sombre et fort petit.



Derrière lui glisse un panneau. Il se retourne, de plus en plus inquiet, et voit dans une cavité éclairée par une bougie à trous, une petite bannière blanche à fleurs de lys d'or et un papier qu'il lit avec énervement.

« Prends ma hampe
« Et souffle la lampe.
« Si tu es digne
« De cette faveur insigne. »

Le comte de Florès saisit la lampe, souffle la bougie, et alors se produit le miracle attendu : Au fond de la cavité glisse un autre panneau et dans une cachette capitonnée de satin cerise, repose la cassette immobile, semblant endormie.

Le comte la prend délicatement, descend l'échelle le plus rapidement possible, enveloppe soigneusement la cassette dans un drap du lit et sans faire de bruit, attentif, soupçonneux, à pas feutrés, sort sans être aperçu pour gagner sa voiture garée à peu de distance.

En possession du principal, il allait s'installer au volant quand Raoul lui fit de loin le geste d'attendre, et bientôt arrivaient en courant Conchita et Aglaé.

Il avait été assez facile à l'Espagnole rusée de persuader à la jeune fille, lorsqu'elle fut réveillée, qu'un envoyé de d'Artagnan voulait lui parler sans que sa tante en sût rien.

Les amoureux sont naïfs et Aglaé, les pommettes roses, le cœur battant, eût été emmenée au bout du monde de son plein consentement.

Dès qu'elle fut montée dans la grande limousine noire, celle-ci partit à toute vitesse, conduite par Raoul. Au fond, Aglaé était assise entre le comte et Conchita.

Au bout d'une demi-heure, traversant un bois désert, un tampon de chloroforme fut appliqué sous les narines d'Aglaé, et quelques instants après, elle était délicatement

déposée sous les coussins, dans un coffre spécialement aménagé, muni de trous suffisants pour laisser pénétrer l'air indispensable à sa respiration.

L'automobile repartait vers Calais à quatre-vingts kilomètres à l'heure, tandis qu'au « Manoir-du-Temps-Jadis », la comtesse, en pénétrant dans la chambre du comte, poussait un grand cri et, pour la première fois de sa vie, lançait un juron formidable qui réveillait les échos endormis de la vieille demeure : « N… de D… ! Les sa… ds ! »

Et, pleurant sur une fortune si noblement gagnée par la sueur des fronts, l'habileté des mains et la science des ancêtres à tous les jeux, fussent-ils d'amour, la vieille dame hoquetant, s'affala devant la galerie des effigies impassibles.

CHAPITRE XIII

ESCARGOTS, POT-DE-COLLE ET LIBERTÉ !

Quand le cortège arriva à l'asile, ce fut tout un événement.

Le directeur, prévenu téléphoniquement de la venue de ces hôtes de marque, attendait ceux-ci à l'entrée, en redingote et gibus ; les infirmiers au port d'arme, rendaient les honneurs avec camisole de force, seringue ou appareil à douche.

Les fous eux-mêmes semblaient se douter de l'honneur qui allait leur échoir ; ils étaient tous aux aguets, et tandis que l'un chantait à tue-tête : « Tous les hommes sont des fous », un autre se promenait autour de sa cellule avec un air niais, donnant des coups de chapeau imaginaires et regrettant de n'avoir pas de petites filles à embrasser.

Il se croyait le président de la République !

Enfin, une sonnerie de clairon et trois coups de gong annoncèrent l'entrée de la voiture de déménagement dans l'établissement.

Pendant le voyage, les Trois Mousquetaires avaient réfléchi que la violence ne leur servirait à rien et qu'il valait mieux ruser pour pouvoir être relâchés le plus tôt possible.

Laissés seuls dans la voiture parce que bien ligotés, ils avaient pu se concerter sur l'attitude à adopter.

C'est pourquoi, lorsqu'on les transporta dans le bureau du directeur, l'éminent Docteur Lecinglé du Servelet, aucun des trois ne se souvint de son adresse, et force fut de les gratifier d'une crise d'amnésie.

Par contre, ils répondirent avec tant de douceur, de politesse et de bon sens à toutes les questions qui leur furent posées, que l'on put enlever leurs liens sans craindre de nouveaux malheurs. Ils étaient calmes, sociables et bons garçons. Ils avouèrent même volontiers être Messieurs Durand, Dupont et Du Bois, et se trouver très heureux d'une cure de repos forcé en un paysage aussi pittoresque, parmi des gens pleins de sollicitude et de tendresse, comme le sont les infirmiers de maisons de fous et les gardiens de prison.

Cela leur concilia tout de suite l'amitié du directeur et les bonnes grâces du personnel, sans restreindre la surveillance de tous les instants qui avait été recommandée par ordre supérieur.

Ils quittèrent sans récriminer leur uniforme pour endosser la tenue réglementaire et d'une élégance contestable : pantalon à bandes verticales bleues, vertes et jaunes, vestes à bandes horizontales marrons et roses, béret basque blanc, pas de bretelles, de cravate ni de faux-col et des espadrilles sans lacet. Vraiment, ils ne pouvaient dans cette tenue, espérer sortir de l'asile et circuler au dehors sans être remarqués.

Il y eut bien quelques petits incidents bénins au début, mais sans suite grave :

Porthos ne pouvait s'accommoder du menu ordinaire, et même la double ration accordée ne lui suffisait pas. Il en résulta un chambardement à la cuisine avec garde-manger éventré, casseroles bosselées, tisonnier tordu et vaisselle en miettes. Une pompe mise en batterie doucha copieusement le mousquetaire récalcitrant et le laissa dans une telle humidité que le lendemain, il vit, horrifié, que ses genoux étaient couverts de mousse poussée pendant la nuit, et qu'entre ses doigts de pieds s'épanouissaient alternativement des feuilles de cresson et des champignons, hélas, vénéneux.

Il préféra désormais ronger son frein, goûter la tranquillité, déjeuner de soleil, dîner par cœur, souper de tous ses ennuis et boire les paroles de ses compagnons. Cela avait moins de conséquences.

Un autre jour, d'Artagnan qui se promenait dans le parc, rencontra une femme jeune et fort jolie qui lia conversation avec lui, puis lui proposa, pour vaincre la monotonie de cette existence, de passer ensemble quelques moments agréables.

Flatté, le mousquetaire allait accepter avec reconnaissance, quand son interlocutrice l'ayant emmené dans un endroit écarté du parc, lui montra une hache et une boîte d'allumettes tisons en lui demandant comment il préférait mourir.

D'Artagnan, par habitude, fit le geste de dégainer, puis demanda une explication. Alors la jeune folle lui dit :

— Voulez-vous que je mette le feu à vos habits et vous brûlerez alors d'amour pour moi ? »

— Merci, fit d'Artagnan en reculant d'un pas.

— Ou bien (et elle saisissait la hache d'un air menaçant), laissez-moi vous découper en petits morceaux. Ainsi, vous serez amour… haché.

Elle attendit vainement la réponse, car le pseudo-fou avait fui sans plus attendre.



Le séjour d'Athos n'eut pas d'histoire ; il était docile et ses jeux innocents. Quand il ne se promenait pas avec ses camarades, il ne se liait pas avec les autres pensionnaires, mais il s'amusait dans sa chambre, à apprendre le menuet à une douzaine de fourmis qu'il élevait dans une boîte, à moins qu'il ne prît des bains de pieds sinapisés dans le haut de forme du directeur. Occupations de tout repos qui ne pouvaient en rien dégrader l'immeuble ni nuire à la moralité de la maison.

Le traitement des trois amis consistait à manger, boire et dormir, se promener dans l'enceinte du parc sous une surveillance discrète, subir tous les matins une douche froide qui ne déplaisait pas à ces sportifs, et servir de point de mire ou d'attraction pour les visiteurs importants auxquels on les montrait de loin comme la Victoria Regia en floraison au Jardin des Plantes.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction de se trouver un jour, au cours d'une de leurs promenades, face à face avec le medium qui les avait si bien matérialisés chez la comtesse de Rivesalte !

On s'expliqua et le malheureux leur apprit que, guéri de son hernie astrale, il avait dû venir à l'asile subir une crise de désintoxication mentale, pour fêlure profonde de la boîte crânienne consécutive à une hypertrophie de la vésicule biliaire ayant engendré l'ankylose du col du fémur.

En quelques jours, il était rétabli et devait sortir le lendemain.

Les Mousquetaires ayant exigé que le médium les dématérialisât immédiatement, ce dernier eut beaucoup de mal à les convaincre que la chose n'était pas aussi facile qu'ils le

pensaient. Néanmoins, pour pouvoir s’en débarrasser sans dommage, il leur promit de leur écrire dès sa sortie et de revenir les voir la semaine suivante avec les instruments et les formules nécessaires à leur désincarnation.

Ils attendirent vainement pendant plus d’un mois. Le médium resta muet comme la Justice et invisible comme la Vérité.

Ils eurent beau jurer, sacrer, aucune visite, aucune lettre ne vinrent leur donner de l’espoir.

Depuis les premiers jours, ils songeaient à s’évader, mais avaient compris que l’entreprise serait difficile, soumis comme ils l’étaient à une surveillance sévère. À l’intérieur de l’établissement, ils étaient libres de se réunir quand ils le désiraient, n’étant pas classés comme dangereux vu leur bonne conduite. Ils couchaient chacun dans une chambre, sans être enfermés ; mais ils étaient loin de posséder une liberté complète !

Leurs fenêtres donnaient sur un champ inculte, à la hauteur du troisième étage et de solides barreaux de fer empêchaient la fuite classique avec les draps de lits noués les uns aux autres.

Chacun chercha une solution, étudia des projets qui se révélèrent impossibles à réaliser.

Il fallait non seulement s’évader, mais encore pouvoir circuler hors de l’asile avec des habits convenables qui n’attireraient pas l’attention.

Comment faire ?

Soudoyer les infirmiers ? Il n’y fallait pas songer.

Ce fut Porthos qui vint en aide à ses amis de la façon suivante, pour constituer à chacun une garde-robe possible.

Le beau Mousquetaire avait été remarqué le jour même de son arrivée, splendide dans son uniforme, par Athénaïs, Consuela del Fuego d'Amor, épouse du docte Lecinglé du Servelet, et elle n'avait pas tardé à provoquer des rencontres soi-disant fortuites avec le nouveau pensionnaire.

Mme Lecinglé était une belle créature de quarante-cinq ans, aux formes pleines et en pleine forme, les yeux noirs comme le métro pendant une panne d'électricité, les lèvres sensuelles, les cheveux acajou comme une armoire à glace.

On peut songer par ce portrait aussi exact qu'une photographie sans retouche, que Porthos répondit favorablement aux avances de la belle enfant.

M. Lecinglé du Servelet, confiné dans son cabinet de travail pour préparer une thèse sur ce sujet entre tous passionnant : « De l'influence des dessous de bras tricolores sur le patriotisme féminin, en rapport avec la recrudescence des cas de folie ambulatoire dans la République d'Andorre », M. Lecinglé, disons-nous, négligeait sa femme pour la plus grande joie de Porthos et d'Athénaïs elle-même.

Celui-ci n'avait pas une âme mercenaire, mais comment lui en vouloir si un baiser supplémentaire était donné par lui en échange d'une tranche de gigot, pour une bouteille de vieux Bordeaux ou de Champagne au choix.

Athénaïs possédait un tempérament de feu, ainsi que l'indiquait son nom de jeune fille et elle était disposée à satisfaire les désirs de son chevalier, qui apportait dans sa vie terne et grise, l'ardeur des combats, le goût du risque et toutes les joies de l'amour.

Porthos n'eut pas de peine à lui persuader que son uniforme de pensionnaire n'était pas à la dernière mode et qu'il voudrait se présenter devant elle avec un complet de bon faiseur.

Il se souvenait, qu'autrefois, Mme Coquenard lui avait généreusement ouvert son garde-manger, son bahut-coffre-fort et sa chambre à coucher. La vie n'étant qu'un éternel recommencement, il concluait avec simplicité que le mieux était de continuer cette méthode.

Ainsi, par suite des cadeaux de Mme la directrice, le trio put mettre en réserve costumes, linge, chaussures, chapeaux, pour un départ imprévu et qu'il espérait proche.

Les joies amoureuses prodiguées à domicile avec une rare générosité, ne faisaient pas oublier à Porthos que ses compagnons et lui ne pouvaient rester indéfiniment prisonniers à l'asile et qu'ils devaient rechercher le médium, seul capable de les désincarner.

Pour cela, il leur fallait réaliser deux choses : Desceller les barreaux d'une fenêtre et ensuite descendre sans mal jusqu'au sol.

Enfin, ils découvrirent le moyen de sortir de la geôle assez agréable, mais geôle tout de même :

Ce fut d'Artagnan dont le cerveau gascon était toujours en ébullition, qui le premier trouva l'ingénieux et extraordinaire moyen d'évasion.

En qualité de « fous-calmes », les Trois Mousquetaires étaient autorisés à aider le jardinier dans l'entretien du vaste potager de l'asile.

Dès que d'Artagnan eut fait part à ses deux amis de son plan d'évasion, chaque jour les Trois Mousquetaires, sous prétexte de débarrasser le jardin d'indésirables parasites, firent une chasse sans pitié aux innombrables escargots du potager. De son côté, Porthos, qui avait été désigné pour collaborer avec d'autres aliénés placides à certains travaux de charpenterie et de menuiserie, dérobait, à l'instigation de d'Artagnan, un pot de colle-forte et un pinceau. Suivant également les instructions de l'ingénieux Gascon, Athos avait réussi à subtiliser aux peintres en bâtiments qui remettaient en état les murs de l'asile, un pot de peinture rouge.

Lorsque les Trois Mousquetaires eurent caché dans leur cellule quatre seaux d'escargots, le pot de colle et celui de peinture rouge, d'Artagnan décida de mettre immédiatement son plan à exécution.

La nuit touchait presque à sa fin. Tout dormait dans l'asile. Seuls les hurlements sinistres des « agités » s'élevaient de temps en temps dans les ténèbres.

— Allons ! voici le moment d'agir ! fit d'Artagnan.

— Agissons ! répondirent d'une seule voix Athos et Porthos.

— Non ! n'agissez pas ! reprit d'Artagnan, du moins pour l'instant. C'est moi que cela regarde. Tourne-moi le dos, Porthos.

— Pourquoi ? interrogea, surpris, le bon géant.

— Je t'expliquerai après. Le temps presse. Laisse-moi faire.

— Avec ce sacré d'Artagnan, il ne faut jamais chercher à comprendre ! bougonna Porthos, en présentant à son compagnon la gigantesque carrure de ses reins puissants.

Sans perdre une seconde, d'Artagnan trempa le pinceau dans le pot de colle-forte et se mit à badigeonner le dos du veston de Porthos.

— Me prends-tu pour une muraille ? grogna Porthos. As-tu l'intention de me coller des affiches dans le dos ?

— Non pas des affiches, mais des escargots ! répondit d'Artagnan.

— Des escargots ? Ventre et tonnerre ! Te moquerais-tu de moi, d'Artagnan ?

— Non. Il le faut. Laisse-moi faire !

Et prenant un des innombrables colimaçons qui grouillaient dans les seaux, d'Artagnan appliqua la coquille du mollusque gastéropode contre le dos englué de colle de son ami Porthos.

— Aide-moi, Athos, ajouta le gascon en collant un second escargot à côté du premier.

En collaboration avec Athos, d'Artagnan couvrit complètement le formidable dos, de plusieurs centaines de colimaçons. Les bataillons d'escargots, collés par la coquille au veston de Porthos, agitaient rageusement leurs cornes et bavaient de fureur.

— À ton tour, Athos ! Tourne-toi !

Avec l'aide de Porthos, cette fois, d'Artagnan colla une nouvelle armée de colimaçons dans le dos d'Athos.

— Et maintenant que je vous ai initié au métier de colleur d'escargots, veuillez, à votre tour, mes chers amis, m'en coller autant sur le revers de mon auguste personne ! reprit d'Artagnan, en exécutant un demi-tour à droite des plus mousquetaire !

Quelques minutes plus tard, le légendaire gascon avait comme ses deux inséparables, le dos complètement garni de colimaçons.

— Nous expliqueras-tu, enfin ? interrogea Porthos.

— Tout de suite. Mais avant, il est nécessaire d'arracher les barreaux de cette fenêtre.

— Je vais essayer, dit Porthos, mais ils ont l'air bougrement solides et…



— Oui, l'interrompit d'Artagnan, et malgré ta force surhumaine, tu n'en pourrais certainement venir à bout, mon bon Porthos. Voilà pourquoi j'ai eu l'idée de me munir de ce pot de couleur rouge.

— Quel rapport ? s'exclama Athos.

— Vous allez voir !

Et d'un pinceau vertigineux, d'Artagnan, en quelques secondes, peignit en rouge vif les barreaux de la cellule.

— Vas-y, maintenant, Porthos ! Ils se rompront sans difficulté ! Tu n'ignores pas que lorsque le fer est rougi, il est facilement malléable !

— Mordious ! c'est vrai ! s'exclama le naïf Porthos, j'ai toujours entendu dire que les forgerons pliaient le fer à volonté lorsqu'il était rougi ! Alors, rien de plus facile !

Et saisissant les barreaux de ses mains puissantes, le gigantesque mousquetaire les tordit, les arracha et en jeta les débris sur le sol.

— Je ne sais pas si la foi peut soulever les montagnes, murmura d'Artagnan en souriant, mais je vois qu'elle est capable de soulever et de briser les barreaux d'une prison ! Et pour l'instant, c'est l'essentiel ! Et maintenant, mes amis, ajouta-t-il, lançons nos vêtements de ville par la fenêtre. Nous les retrouverons en bas pour nous habiller et fuir définitivement cet asile maudit !

Les Trois Mousquetaires lancèrent leurs complets solidement empaquetés.

— Mais, interrogea Porthos, tu n'as pas la prétention, mon cher d'Artagnan, de nous faire sauter par la fenêtre

comme nos vêtements ? Nous nous romprions certainement les os ! N'oublie pas que notre cellule est située au troisième étage et que nous ne sommes plus des « corps-glorieux » !

— C'est pour cela que j'ai eu l'idée de nous coller des escargots dans le dos.

— Je ne comprends pas ! s'écrièrent en même temps Athos et Porthos.

— Vous allez comprendre. Je descends le premier pour vous indiquer la manœuvre ! Regardez bien, imitez-moi, et rendez-vous en bas dans un instant !

Tout en parlant, d'Artagnan s'était glissé hors de la cellule et, se retenant des mains à l'encadrement de la fenêtre, appliquait avec soin son dos contre le mur extérieur. Les centaines d'escargots, collés au veston de l'ingénieux gascon, se mirent alors en marche, ou plus exactement à glisser sur la muraille de l'asile, et attirés par l'odeur appétissante du potager, commencèrent à descendre lentement, transportant avec eux d'Artagnan, sous les yeux ahuris d'Athos et de Porthos.

— Ce d'Artagnan, tout de même ! murmura Athos avec admiration, il n'y a que lui pour avoir de pareilles idées !

— Oui, mais avec mon poids, fit Porthos inquiet, ne crois-tu pas, mon cher Athos, que les escargots vont descendre à toute vitesse ?…

— Rassure-toi, mon cher, reprit Athos en souriant. On n'a jamais vu des escargots pécher par excès de vitesse !… D'ailleurs, d'Artagnan a tout prévu comme toujours ! Il t'en a collé au moins le triple qu'à nous. Mais ne perdons pas de

temps à bavarder ! Voilà déjà d'Artagnan presque arrivé. À mon tour !

Et, exécutant la même manœuvre que d'Artagnan, Athos, quelques secondes plus tard, glissait le long du mur de l'asile, en laissant derrière lui une longue traînée argentée de bave d'escargots.

Lorsqu'à son tour Porthos toucha enfin le sol et rejoignit ses compagnons, il ne put réprimer un soupir de soulagement.

— Tu avais tort, mon cher Athos, dit-il, les escargots peuvent faire de la vitesse ! Entraînés par mon poids, ils m'ont descendu dans un galop d'enfer ! Tripe et ferrailles ! J'ai descendu bien souvent des escaliers en colimaçon, mais jamais je n'avais pris un ascenseur en escargots ! Décidément, on aura tout vu !

Quelques instants avant le lever du jour, quand la forêt sommeille encore et que le laitier brinqueballe ses boîtes à lait, un par un, fantômes muets et résolus, les Trois Mousquetaires quittèrent l'asile où un malheureux épicier en faillite qui se croyait Napoléon, hurlait : « Six boîtes de poulet Marengo ! Chargez ! »

Le jour se leva quand ils étaient déjà sur la route nationale, à plusieurs centaines de mètres du grand bâtiment gris qui avait été leur prison.

Ils auraient pu fuir à minuit, l'heure des crimes, des trahisons, du sabbat et de la sortie des théâtres, mais ils avaient justement pensé qu'à cette heure indue, leur trio aurait pu être remarqué, tandis qu'au petit jour, quand les ouvriers se rendent à leur travail, leur présence passerait inaperçue.

Traversant en flâneurs le premier pays qu'ils rencontrèrent, ils faillirent pousser un cri de surprise, et ce n'est que grâce à un sang-froid surhumain que la stupéfaction ne se peignit pas sur leur visage.

Un brocanteur ouvrait sa boutique et installait dehors les objets les plus hétéroclites.

Parmi ceux-ci figuraient les habits complets des Trois Mousquetaires, que la direction de l'asile avait vendus comme inutilisables.

Ils avaient de l'argent, car les complets offerts à Porthos par Athénaïs Consuela Lecinglé, renfermaient toujours dans une poche quelques discrètes coupures de la Banque de France ; mais que feraient-ils désormais de ces costumes ?

Avec des larmes dans les yeux, ils résolurent de laisser ces défroques de gloire faire la joie de quelque carnaval. Cependant, ils rachetèrent leurs trois épées, vaillantes, courageuses et invincibles, fidèles compagnes de leurs aventures, qu'ils considéraient comme des porte-bonheur.

Le marchand leur donna par-dessus le marché, un étui à violoncelle pour les emporter. C'était un peu encombrant, mais cela dissimulait le transport d'armes.

Ayant demandé le chemin pour se rendre à Chamfort-en-l'Isle, distant d'une vingtaine de kilomètres, le trio, l'air de promeneurs indifférents, portant avec quelque difficulté, la boîte à violoncelle, se dirigea vers le « Manoir-du-Temps-Jadis ».

— Enfin, nous voilà libres ! s'écria d'Artagnan qui cherchait à remonter le moral de ses compagnons. Nous allons

maintenant pouvoir nous consacrer entièrement à la noble mission qu'a bien voulu nous confier le comte de Florès !

— Tu as raison, d'Artagnan ! approuva énergiquement Athos. Nous avons une belle et sublime tâche à remplir ! Haut les cœurs !

— Oui, s'écria à son tour Porthos, entraîné par les viriles paroles de ses deux amis, oui, chassons la tristesse, indice d'un mauvais estomac. Soyons toujours des chevaliers, mais pas de « la triste figure » ! Reprenons notre vieille gaieté française !

— Et dans cette morne et lugubre époque, conclut d'Artagnan, restons plus que jamais, envers et contre tous, les « chevaliers du gai » !

CHAPITRE XIV

À LA POURSUITE DES RAVISSEURS

Dix-neuf heures quarante-cinq sonnaient aux quatre pendules du « Manoir-du-Temps-Jadis », et la comtesse de Rivesalte accablée, terminait son dîner par un « Poupouille », gâteau de semoule délicieux dont la légèreté convenait à son estomac, et que Mathurine, véritable cordon-bleu, réussissait à la perfection. Elle en tenait la recette d'une cousine qui avait épousé un garde-forestier parti au Congo.

Là, se promenant un soir dans la forêt vierge, elle avait été enlevée par un grand singe qui l'avait conduite auprès d'un roi nègre. Celui-ci en avait fait sa favorite, séance tenante, et l'avait gardée comme compagne.

Or, chaque fois que ses frères ou lui rendaient grâce aux charmes blancs de la cousine (car cette tribu pratiquait la polyandrie), l'époux passager et satisfait partageait avec la jeune femme, le « Poupouille », qui ne se consommait que dans cette circonstance.

Le cuisinier royal en conservait la recette secrète, et le jour où la cousine parvint à s'enfuir pour rejoindre son mari qui continuait à garder la forêt congolaise, n'ayant pu garder sa femme, elle emportait le souvenir de voluptés noires inconnues et la recette volée au cuisinier endormi.

Donc, la comtesse terminait son gâteau tandis que Rosemonde, assise en face d'elle, songeait avec gravité et que Gontran Biquet, invité quotidien, réfléchissait à l'opportunité d'un poème héroïque qui aurait chanté l'intelligence des vers creusant en tous sens leurs trous dans le fromage de Roquefort, en évitant les accidents et retrouvant facilement leur chemin dans ces multiples galeries, sans le secours de plaques indicatrices.

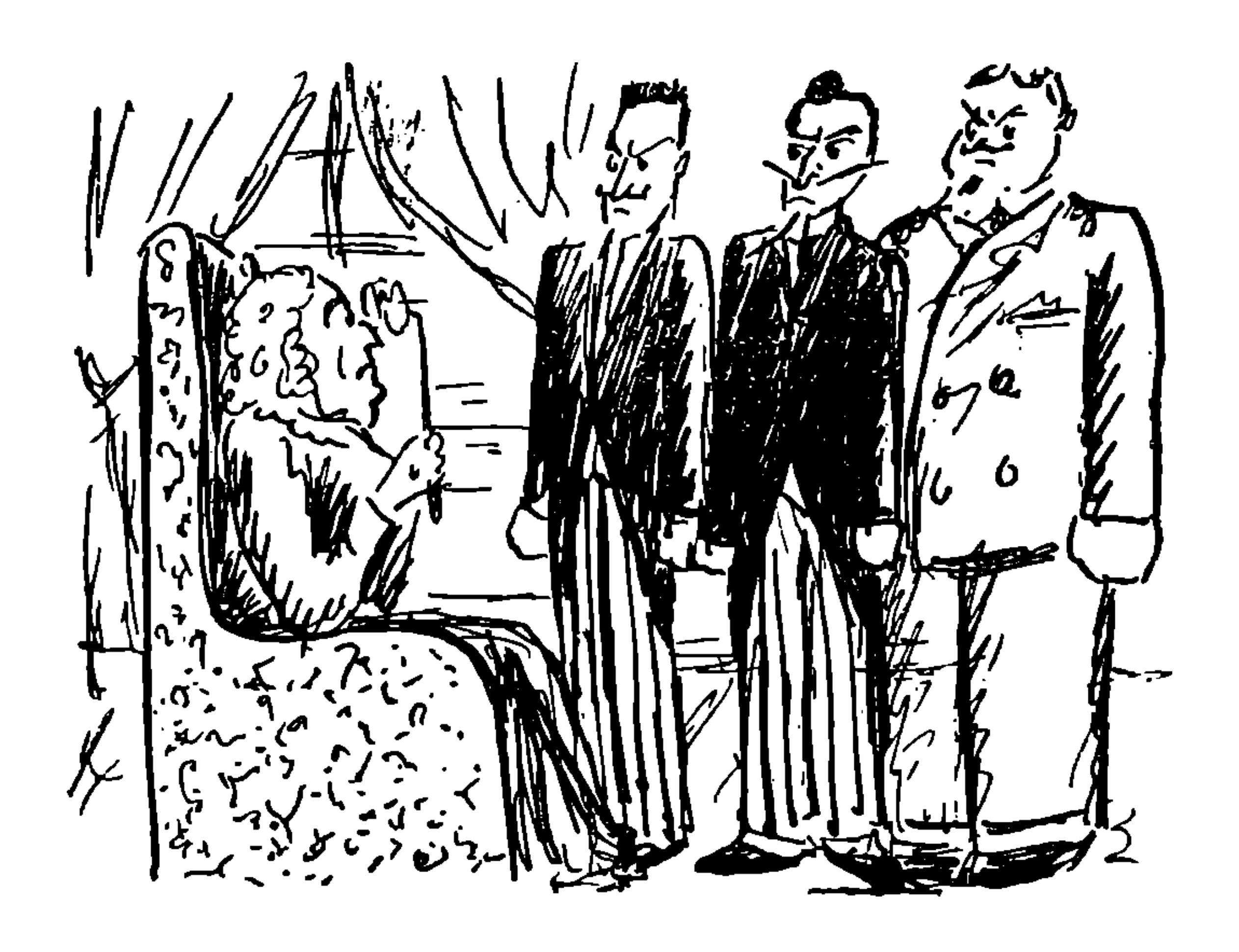
Tout à coup, au seuil de la grande salle à manger qui prenait l'aspect d'une cathédrale, Firmin annonça cérémonieusement mais sans conviction :

« Messieurs Du Bois, Durand et Dupont ! » Et les Trois Mousquetaires en complet de ville portant l'étui du violoncelle et les souliers poussiéreux par suite d'une longue marche parurent.

Ce fut de la stupeur.

La comtesse avala de travers, Rosemonde sourit angéliquement et Gontran Biquet, qui cherchait depuis une heure une rime à « perde », poussa une exclamation qui la lui donnait en résumant la situation.

Le premier moment de surprise passé, les Mousquetaires furent accablés de questions sur la façon dont ils avaient pu sortir de l'asile. Jusqu'à l'évasion, les habitants du Manoir avaient été tenus au courant par les journaux et si la comtesse n'avait rien tenté pour eux, c'est qu'elle n'avait trouvé aucun moyen pratique de leur rendre service sans se découvrir. Et puis, au fond d'elle-même, ne regrettait-elle pas un peu d'avoir, un soir de surexcitation spirite, introduit dans sa vie trois hommes, tout de même un peu encombrants ?



Enfin, ils étaient là, ils avaient faim et soif ; ils s'installèrent à la table de l'hôtesse où on leur servit une copieuse assiette de « Tripes à la mode de Caen », plat succulent dont ils se rassasièrent.

Comme d'Artagnan demandait des nouvelles d'Aglaé absente, la comtesse conta le double malheur qui avait fondu un soir sur sa demeure : l'enlèvement d'Aglaé et le vol de la cassette aux bijoux de famille par le comte de Florès.

L'appétit des trois amis faillit être coupé, mais l'estomac commandant un ravitaillement précipité, ce ne fut qu'après la dernière bouchée que d'Artagnan s'écria :

— Enfer et Damnation !

— Mort et Révolution ! murmura le poète, pour la rime.

— Un pour tous, tous pour un ! affirma Porthos en contemplant le vide du plat, triste comme un désert sans oasis.

— Examinons la situation, reprit Athos, logique et calme, et rappelons-nous les conversations que nous eûmes avec le comte de Florès. Certaines phrases nous avaient semblé obscures ; elles s'expliquent maintenant, à la lumière des faits.

— Oui, dit d'Artagnan, il nous avait parlé de l'enlèvement d'Aglaé et du transport d'une cassette.

— Et vous ne m'aviez rien dit !

— Comment pouvais-je supposer qu'il s'agissait d'une action répréhensible, protesta le Mousquetaire ? Aglaé devait être conduite auprès de son fiancé et la cassette contenait, paraît-il, des papiers importants, qu'il fallait transporter à Londres pour sauver l'honneur d'une femme.

— C'est probablement à Londres que ces bandits sont partis, approuva la comtesse.

Dès le lendemain du vol et du départ d'Aglaé, j'ai déposé une plainte à la police en contant toutes les circonstances du drame.

J'ai indiqué la piste de Londres comme possible, mais on m'a fait comprendre que je ne connaissais rien dans les pistes, et l'inspecteur Ynob, chargé de l'enquête, a dirigé celle-ci dans le monde des forains et particulièrement dans le personnel des cirques ambulants, certain, disait-il, de découvrir une piste.

— Un détective amateur anglais, que « Le Journal des Accordeurs de pianos syndiqués » avait fait venir à grands

frais pour suivre officieusement l'enquête, partit pour Buenos-Ayres avec une Citroën.

— Une Citroën pour traverser la mer ? fit Athos étonné.

— Mais non, répartit la comtesse, on a fait beaucoup de progrès depuis Louis XIII. Maintenant pour aller en Argentine, on a construit la route de Buenos-Ayres ; et, par prudence, en cas d'un naufrage imprévu, ce fut une Citroën à moteur flottant que ce détective avait pris.

— Pardon, Madame la comtesse, les tripes sont lourdes et j'ai perdu à l'asile l'habitude des repas copieux. Auriez-vous la bonté de commander à Firmin trois ou quatre « Sainte-Croix-du-Mont » pour aider ma digestion pénible, demanda Porthos ?

Ce fut accordé malgré le masque réprobateur de Firmin.

— En somme, dit Athos, toutes ces pistes étaient fantaisistes.

— Comme vous dites. Elles se croisèrent, se réunirent pour se séparer ensuite. Les uns se passionnèrent pour le Turkestan et les autres pour la Syrie. C'était à devenir fou. Heureusement que Bob Laskemy, avec un courage et une ténacité qui m'ont touchée, a interrompu la prise de vue de son prochain film documentaire et sous-marin sur « La faune aquatique du bassin de la place Pigalle », pour partir à la recherche des ravisseurs.

— Est-il en Chine ou à San Francisco, demanda d'Artagnan ?

— Non, il a trouvé la piste que vous venez de m'indiquer, celle de Londres, et il s'embarque aujourd'hui à Calais. Je suis inquiète, car le comte de Florès fait certaine-

ment partie d'une bande de voleurs internationaux qui sont capables de tout. La vie de Bob est peut-être en danger.

— Non, Madame, dit d'Artagnan en se levant avec noblesse. Nous sommes des chevaliers dont le devoir est de défendre la veuve, l'orphelin, la cassette, Aglaé et votre neveu. Notre épée que nous avons retrouvée et qui sommeille impatiente dans un étui à violoncelle, est au service du droit, de l'honneur, et des recherches en tous genres, dussent-elles nous conduire au bout du monde. Demain matin, nous partirons tous les trois pour Londres, suivant pas à pas les traces de ces bandits.

— La vertu triomphera ! fit Porthos en levant son verre.

— La vérité éclatera ! ajouta Athos en levant les yeux.

— Et l'amour roucoulera ! termina Gontran Biquet en levant le siège, non sans avoir jeté à Rosemonde un regard en coulisse et un noyau de cerise, amusement innocent d'amoureux.

— Mes chers amis, dit la comtesse avec émotion, merci de tout mon cœur. Demain à la première heure, une voiture puissante vous attendra au bas du perron et vous partirez munis d'argent et de tout ce qui est nécessaire pour un voyage aussi périlleux. Si vous désirez emporter une mitrailleuse ou un canon de 37, il faudra peut-être reculer le départ de 24 heures, car je doute que Firmin puisse trouver ces articles dans le village.

— Non, Madame, répondit énergiquement Porthos qui, maintenant abreuvé, faisait preuve d'une assurance indiscutable. Point de canon ni de mitrailleuse, mais nos épées.

Point de voitures puissantes ou non, mais trois bons chevaux obéissants et solides. C'est ainsi que nous avons toujours voyagé, et nos moyens seraient réduits si nous devions employer des engins modernes que nous ne connaissons pas suffisamment. Ayez en nous la même confiance qu'eut la reine Anne d'Autriche qui n'eut pas à s'en plaindre. C'est notre meilleure référence.

Le lendemain, dix-neuf août, à dix heures, par une matinée rayonnante, qui eût été printanière si on n'avait été en été, trois chevaux de selle, harnachés, les fontes garnies, manteau roulé derrière la selle, attendaient en piaffant au bas du perron.

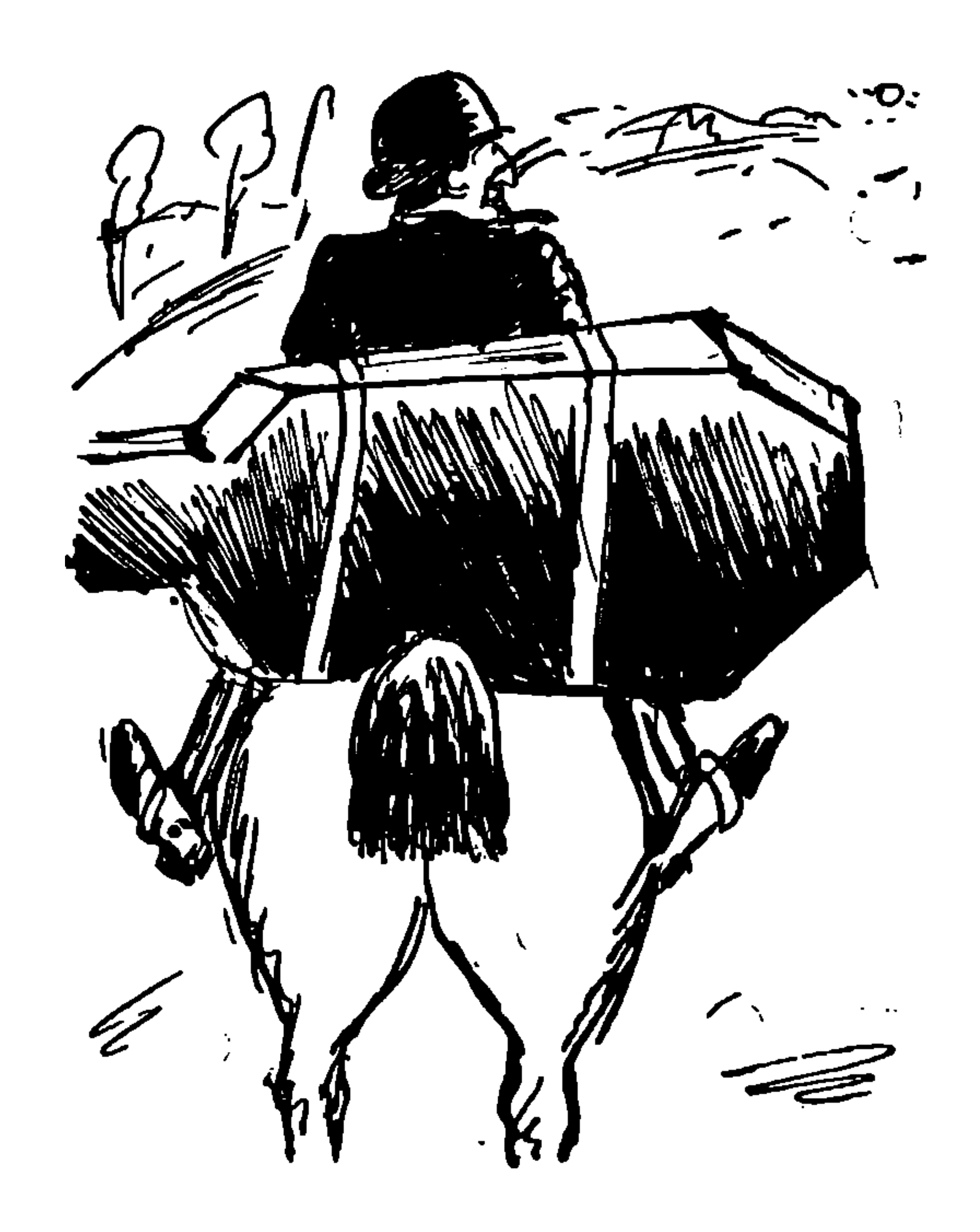
Sur l'un d'eux, en travers de la croupe, était fixé le fameux étui à violoncelle qui constituait l'arsenal des voyageurs.

À dix heures trente-cinq, ceux-ci apparurent, frais et dispos, le portefeuille garni par les soins de la comtesse, munis de sa bénédiction et de tous ses vœux de réussite.

La séparation fut déchirante et triangulaire.

La comtesse baisa au front d'Artagnan, Athos embrassa Rosemonde devant Gontran Biquet qui eut la délicatesse de ne pas s'en offusquer, et Porthos serra Firmin dans ses bras pour lui prouver sa reconnaissance éternelle des mets et des vins qui l'avaient enchanté.

Comme Firmin, descendant le perron, manquait une marche, le poète Gontran, qui avait des lettres, lui dit : « Cave ne cadas », phrase latine qui signifie : « Prends garde de tomber », et qu'un esclave était chargé de répéter au vainqueur pour qu'il n'oublie pas la fragilité du triomphe.



Porthos, entendant ce conseil, l'interpréta différemment, et cria, car il s'éloignait déjà : « Il a raison, Firmin, écoute-le. Cave et Cadenas ! Cave et Cadenas ! »

Et c'est en raison des aventures que nous avons contées dans les chapitres précédents, que les personnes qui circulèrent ce jour-là sur la route de Paris à Amiens, et qui s'en souviennent peut-être, virent, étonnées, trois hommes à cheval, soucieux et dignes, un violoncelle en équilibre instable, trotter prudemment, scrutant tous les obstacles qui

pouvaient s'élever à droite et à gauche, et examinant avec insistance ceux qui les croisaient…

— Ce départ vers l'aventure, me rappelle notre glorieuse équipée de jadis ! dit Athos à ses compagnons qui chevauchaient à ses côtés.

— Oui, notre fameux voyage à Londres ! murmura Porthos rêveur. Pourvu que les auberges d'aujourd'hui soient aussi bien approvisionnées que celles de notre bon vieux temps !

— C'est égal, quelle triste époque que celle où nous revivons ! s'exclama d'Artagnan, rageur. Être obligés, nous les Trois Mousquetaires, de parcourir les routes, en melons et en complets jaquettes, avec nos épées dans une boîte à violoncelle ! Quelle honte ! mordious !… Ah ! si la reine Anne d'Autriche nous voyait !!

CHAPITRE XV

UN PÉRILLEUX VOYAGE

Le comte de Florès avait toujours pensé que les Trois Mousquetaires étaient les envoyés des gangsters de New-York, les aides désignés pour accomplir le rapt d'Aglaé et le vol de la cassette.

Quand il eut lu dans les journaux leurs aventures, il approuva leur astuce, pensant que, se croyant pistés et découverts, ils avaient préféré se faire passer pour fous qu'aller en prison.

Il se doutait bien qu'ils parviendraient à s'évader de l'asile et le rejoindraient à Londres.

En arrivant dans cette ville où il remit au Président du Conseil d'Administration de l'A.G.G.N.Y. (Association Générale des Gangsters de New-York), la cassette intacte et Aglaé endormie, il apprit que les Mousquetaires ne faisaient nullement partie de la bande, et que les émissaires véritables avaient été arrêtés et incarcérés à leur descente de bateau, à Cherbourg.

Le comte fut atterré et il dut avouer avoir parlé à mots couverts de ses projets aux trois hôtes de la comtesse de Rivesalte, qu'il prenait pour ses complices. Aussi, quand les journaux publièrent la nouvelle de l'évasion des trois fous, les gangsters jugèrent indispensable d'envoyer en France des hommes de confiance, afin de se débarrasser à jamais de

ceux qui se faisaient passer pour les héros d'Alexandre Dumas.

C'était donc un voyage semé d'embûches que les cœurs vaillants allaient avoir à accomplir, et le lecteur comprendra facilement que leur marche fût lente, prudente et paradoxale.

La chanson du vent dans les feuilles de betteraves leur faisait dresser l'oreille ; chaque meule était peut-être le paravent d'une escopette prête à tirer ; la borne kilométrique pouvait recéler une bombe éclatant à leur passage, et tout individu qui s'approchait d'eux avait mille chances de n'être qu'un ennemi grimé.

La police recherchait les fous et les gangsters avaient juré de supprimer ceux qui en savaient trop long et qui auraient pu parler. Situation inextricable !

Depuis leur départ du manoir, les trois cavaliers étaient suivis ou précédés par un jeune motocycliste imberbe, blond et acariâtre. Il avait exercé si intelligemment sa filature qu'aucun de ceux qui en étaient l'objet ne s'en était aperçu.

À quelques kilomètres de Chantilly, les Trois Mousquetaires s'arrêtèrent devant une auberge de modeste apparence, sise au bord d'un chemin de traverse. Ils préféraient ne pas descendre dans de luxueux établissements où leur présence aurait pu être plus remarquée et commentée.

Ils se restaurèrent copieusement, sans faire attention qu'à une table voisine, épiant leurs paroles, le motocycliste dégustait une dorade au vermicelle (recette que Paul Reboux, de passage dans la région l'été précédent, avait enseignée à l'aubergiste).

Ce dernier parut, apportant après les hors d'œuvres, une tête de veau magnifique, souriante et ingénue, presqu'humaine. Une saucière de « gribiche » l'accompagnait, tandis que la servante s'empressait de déboucher deux « Saint-émilion ».

Pendant que Porthos prodiguait le vin dans les verres, d'Artagnan se préparait à découper la tête émergeant d'une prairie de persil vert et frais, qui devait rappeler au chef de la bête trop tôt occise, les prés de son enfance.

Au moment où le couteau allait plonger entre les deux yeux, livrant bataille à l'os frontal, ceux-ci s'entr'ouvrirent d'un air goguenard et les paupières battirent sept fois.

D'Artagnan arrêta son geste.

Le museau se plissa imperceptiblement, puis de la gueule, glissa plié en huit, un papier que les Mousquetaires déplièrent et lurent avidement en silence :

La maffia a juré qu'elle aurait votre peau.
Tous les moyens sont bons, elle n'en est pas chiche.
Vous pouvez savourer de la tête de veau,
Mais le poison se cache en la sauce gribiche.

Et je signe benoîtement :

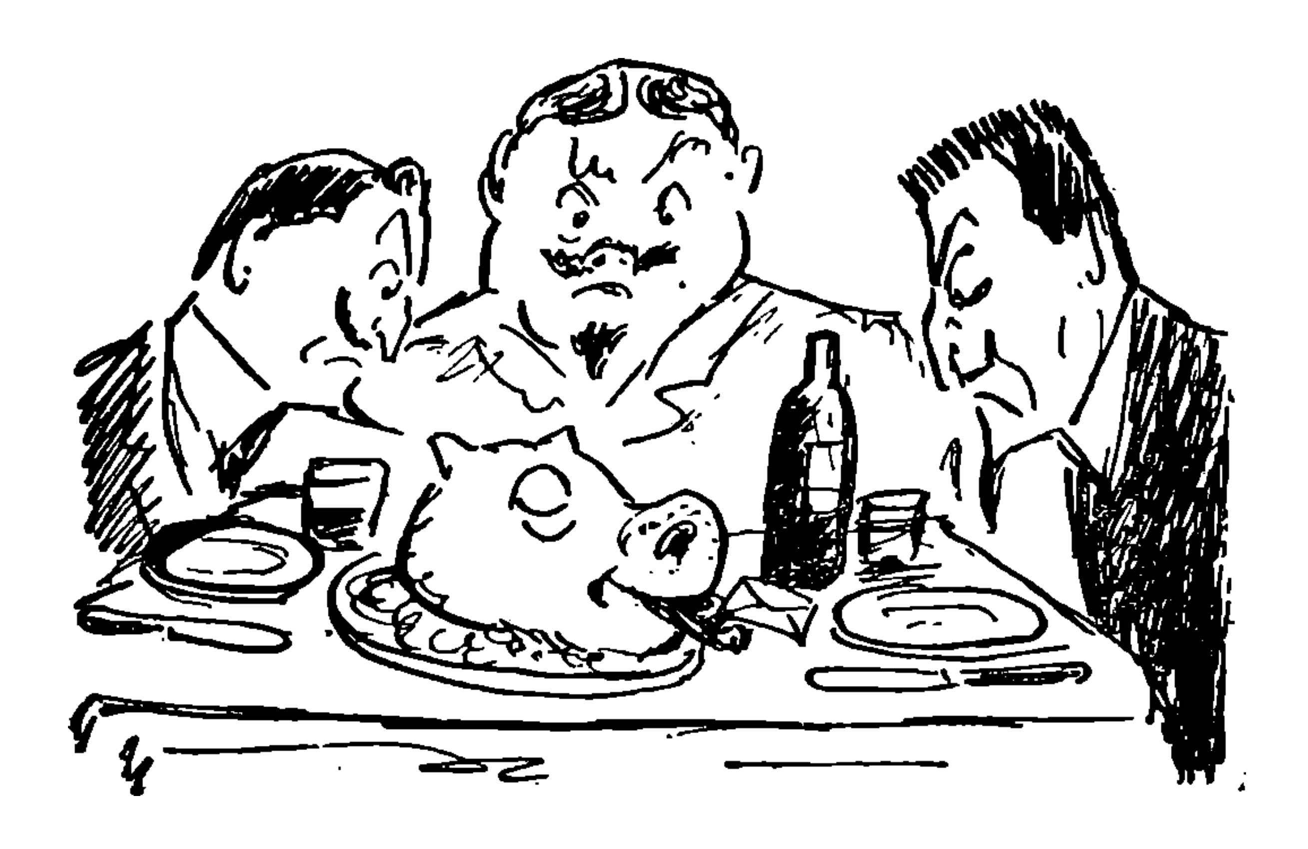
« L'esprit d'Aramis qui, malgré son absence de pieds, ne vous quitte pas d'une semelle. »

Les trois hommes se regardèrent, puis la faim ayant raison de leurs réflexions muettes, ils se partagèrent la tête sal-

vatrice, mais l'assaisonnèrent avec le contenu d'un huilier pris au hasard sur l'une des tables.

Quand l'aubergiste-candidat-empoisonneur vit la saucière pleine, il entra dans une fureur contenue et demanda la raison de ce dédain. Porthos lui répondit qu'ils étaient sujets à des crises d'hystérie destructive, et que la sauce « gribiche » avait la propriété d'exciter les cellules motocoléreuses. Dans l'intérêt général, il valait donc mieux s'en tenir là.

Le patron comprit et n'insista pas, car il était quelque peu timide. Mieux même, il ne voulut rien accepter pour le prix de ses trois déjeuners, heureux de s'en tirer à si bon compte.



Le jeune homme, qui terminait un soufflé aux cacahuètes, tandis que ses voisins allaient attaquer une glace à la

vanille, se leva tout à coup, sortit de sa poche un revolver, ajusta la glace qui se trouvait au milieu de la table, et tira.

La glace se brisa, car la balle était explosible.

Athos, qui avait assumé le premier jour la garde de la boîte à violoncelle, l'ouvrit vivement et chacun prit en main son épée, prêt à toute éventualité. Le jeune homme remit son arme dans sa poche et vint nonchalamment s'asseoir à la table des Mousquetaires.

— Puisque la glace est maintenant rompue, dit le jeune homme, causons, Messieurs.

Ce procédé un peu cavalier ne déplut pas à ceux qui se faisaient une gloire de l'être (cavalier).

— Je me nomme, ou plutôt on me surnomme « Cent-à-l'heure » continua l'inconnu, car mon véritable nom ne vous intéresse pas. Vous me semblez jeunes et inexpérimentés, et j'ai pitié de vous.

— Qu'est-ce à dire ? fit Porthos.

— Laissez-moi parler. Depuis ce matin que je vous suis, vous me faites rire et si j'avais voulu vous faire passer de vie à trépas, j'aurais eu cent occasions pour une.

— Pardon, blanc-bec, interrompit d'Artagnan dont le sang bouillait…

— J'achève. Si dans un instant vous ne faites pas demi-tour et ne retournez pas d'où vous venez, sur vos montures anachroniques, vous serez supprimés avant ce soir. C'est le seul et dernier conseil que je vous donne. Mêlez-vous de ce qui vous regarde et laissez travailler les autres. Vous savez que vous êtes recherchés par la police et je n'aurais qu'un

coup de téléphone, à donner à la gendarmerie voisine pour vous faire arrêter. Je n'en veux rien faire pour des raisons personnelles. C'est vous qui déciderez de votre sort par la direction que vous prendrez. La liberté ou la mort. J'ai dit.

Il se leva, majestueux et imperturbable.

Porthos suivit « Cent-à-l'heure », et comme celui-ci allait remonter sur sa motocyclette, le Mousquetaire pointa deux fois avec précision.

Deux sifflements se firent entendre et les pneus s'aplatirent comme de vulgaires punaises, crevés à mort.

Puis, unissant leurs efforts, les trois hommes soufflèrent trois fois et… éteignirent les bougies du moteur. La motocyclette rendit l'âme dans un hoquet suprême.

Comme le malfaiteur mettait la main dans sa poche, sans doute pour reprendre son arme, d'Artagnan saisit une entrecôte qui prenait le frais sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, et lui en asséna un si terrible coup sur l'occiput, que le motocycliste tournoya sur lui-même, et s'assit sur une touffe d'orties, insensible et médusé.

Profitant de ce moment de surprise, les Mousquetaires sautèrent sur leurs chevaux et partirent au galop.

Le soir, ils traversaient Beauvais, et comme les chevaux harassés demandaient grâce, une auberge au-delà de la ville accueillit les voyageurs.

La servante était accorte et auvergnate, le menu copieux, les chaises en noyer et les water-closets au fond de la cour à droite.

Rendus méfiants par l'histoire de la tête de veau, les cavaliers firent passer aux rayons X l'avoine donnée aux chevaux, après avoir sondé les murs de l'écurie et goûté le foin des râteliers. On eut d'ailleurs quelque difficulté à trouver cette nourriture chevaline, car il y avait au moins vingt ans que l'écurie servait de débarras, personne ne se présentant plus pour louer « à cheval ».

Après le dîner, sans s'attarder, ils demandèrent leur chambre.

La servante les ayant conduits dans trois pièces éloignées les unes des autres, ils dressèrent l'oreille et rentrèrent en eux-mêmes, malgré que ce mouvement fût reconnu contraire à une bonne digestion.

S'étant consultés du regard, ils exigèrent de coucher dans la même chambre.

La bonne fit remarquer que ce n'était pas l'habitude. L'aubergiste protesta. Rien n'y fit. Ou les voyageurs coucheraient dans la même chambre, ou ils partiraient sur l'heure.

Le patron s'inclina et leur désigna un lit monumental à baldaquin.

L'ameublement se tenait entre le musée de Plougastel et le Marché aux puces, hétéroclite et piqué par les vers.

Avant de se coucher, ils fermèrent la porte à double tour, et pendant que d'Artagnan inspectait sous le lit, Athos examinait si la bougie, n'était pas vénéneuse ou si le verre à dents ne contenait pas de pastilles incendiaires à retardement.

Porthos ouvrit la boîte du violoncelle, disposa les épées à portée de la main, et plus par instinct que par réflexion, mit les oreillers aux pieds.

Enfin, dès que la lumière fut éteinte, les trois hommes prononcèrent ensemble la phrase rituelle, encore plus impressionnante dans l'obscurité : « Un pour tous ! Tous pour un ! »

Ils s'endormirent.

À onze heures quarante-sept, ils ronflaient.

À minuit dix-sept, un léger déclic se fit entendre et d'Artagnan entr'ouvrit un œil. Il ne vit rien.

Deux minutes après, un bruit métallique imperceptible troua le silence et continua, régulier, tandis que le facteur du pays chantait en état d'ivresse « Le Vin, c'est le soleil », assis dans le fossé bordant la route nationale.

D'Artagnan gratta une allumette et alluma la bougie.

Stupeur ! Déconfiture et malédiction !

Le baldaquin était truqué.

Le déclic avait libéré six rangées de lames de poignards que des ressorts avaient fait sortir du plafond ; et le bruit métallique était produit par le baldaquin qui descendait lentement sur les dormeurs.

Ainsi, sans le réveil imprévu de d'Artagnan, les trois hommes étaient transpercés par les lames meurtrières, cloués sur leur lit… de souffrance, encore endormis.

Devant l'horreur de la situation, d'Artagnan secoua ses deux compagnons. Ils maugréèrent, regardèrent, se turent,

devinrent rouges, puis pâles, et ramenèrent leurs genoux sous le menton.

Ce dernier geste avait sa raison d'être.

En effet, si Porthos n'avait pas mis le traversin et les oreillers aux pieds, et que les Mousquetaires eussent eu la tête comme tout le monde, ils étaient occis.

Les lames tragiques ne descendaient pas sur toute la longueur du lit, mais jusqu'aux deux tiers, et vers le haut, bien entendu.

En se recroquevillant, ils se plaçaient dans la zone non dangereuse.

Quand l'armature s'enfonça dans le matelas, ils frémirent et s'immobilisèrent, comme trois statues de la Fatalité en chemise de nuit.

Retenant leur souffle, ils attendirent.

Au bout de cinq minutes, le même bruit se reproduisit. Aussi lentement et non moins sûrement, le tout remonta. Un déclic : les lames rentrèrent dans leurs étuis invisibles et le décor reprit sa naïveté rustique.

Tout danger immédiat devait être passé, puisqu'on les croyait morts.

Voulant se rendre compte comment la situation se dénouerait, ils replacèrent rapidement et sans bruit les oreillers à leur place primitive, se couchèrent dans le bon sens, l'épée nue à la main, rééteignirent la bougie et attendirent, faisant semblant de dormir.



Peu de temps se passa, et sans aucune précaution, on força la serrure de la porte.

Onze hommes entrèrent, accompagnés de la servante en travesti et d'un scotch-terrier. Trois portaient des bougies allumées et le motocycliste de Chantilly suivait le groupe.

Ils s'approchèrent du lit en ricanant, pensant se trouver nez à nez avec des cadavres.

Ils étaient sans armes et en pantoufles.

S’étant arrêtés, ils furent étonnés de ne pas voir de sang et le calme des visages les surprit.

Quand ils furent tous autour du lit, un peu inquiets, les draps furent rejetés subitement, et avant que personne ait eu le temps d’esquisser un geste, trois épées, conduites par trois mains expertes qui ne tremblaient pas, transpercèrent deux poitrines et un postérieur qui s’affaissèrent en poussant un cri.

De pointe, de tierce et de quarte, les épées voltigèrent, implacables et fantastiques.

En trente-sept secondes, douze morts jonchèrent le sol.

La servante ayant abandonné son travesti pour implorer la pitié des vainqueurs, aucun des héros ne voulut assassiner cette nouvelle Phrynée. Ils se contentèrent de la ligoter sur la descente de lit.

Ayant ensuite refermé la porte et l’ayant calée avec l’armoire à glace, ils se rendormirent jusqu’à huit heures du matin.

Une heure après, sans avoir rencontré âme qui vive dans l’auberge, tout le monde étant mort, bien à l’aise sur des montures reposées, les trois cavaliers se dirigeaient d’un pas égal vers Amiens, en réfléchissant au destin qui les faisait invariablement s’arrêter dans les endroits où on les attendait.

CHAPITRE XVI

LE TOUR DE FRANCE INTERROMPU

La journée, et la nuit suivante passée dans un modeste hôtel de la banlieue d'Amiens, furent sans histoire. Les voyageurs dormirent comme des hommes harassés, et leurs montures rêvèrent aux verts herbages de leur jeunesse. À sept heures du matin, ils se remettaient en route.

Entre Amiens et Saint-Omer, les Mousquetaires, sans se départir d'une judicieuse prudence, avaient l'impression d'accomplir un voyage d'agrément.

Ils avaient remarqué avec surprise, mais sans inquiétude, qu'en traversant plusieurs villages, des gens en nombre inhabituel se tenaient des deux côtés de la route, semblant attendre le passage de quelque chose ou de quelqu'un. Ils pensaient que c'étaient eux qui provoquaient cette curiosité, sans se rendre compte de ce que pouvaient signifier les banderoles portant : « Tour de France », qui barraient à la hauteur du premier étage, les rues principales.

L'esprit alerte et le sang chaud, ils avaient tenté de lutiner une belle fille blonde qui, sans égard pour leur noblesse, leur avait répondu en riant : « Vous pouvez toujours courir ! Je n'embrasserai que le maillot jaune. »

Sans comprendre le goût de la belle enfant pour cette couleur souvent plaisantée, ils mirent leur monture au trot et

suivirent le ruban de la route qui s'allongeait désespérément à travers la plaine.

Ils continuèrent ainsi longtemps, comme trois Don Quichotte enamourés, splendides et inconcevables. Trois paladins à la recherche de quels trésors ? Trois héros à la conquête de quels trophées ?…

Tout à coup, ils se retournèrent. Une rumeur confuse venait de loin et sur le terrain plat, on voyait à plusieurs kilomètres un groupe d'automobiles suivi de cyclistes. Puis encore des autos, et des cyclistes ; une longue file de véhicules à perte de vue.

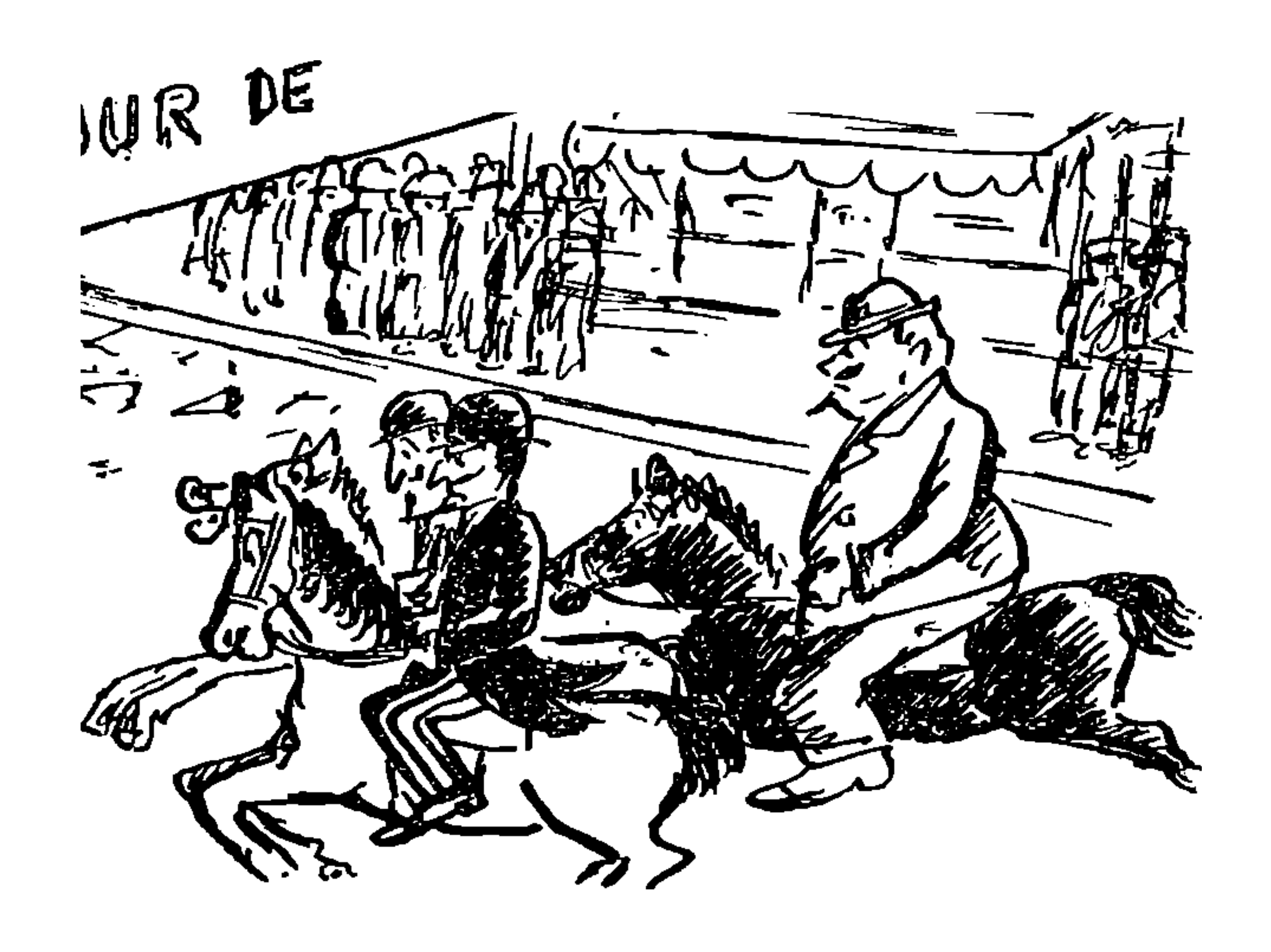
Dans l'esprit des trois hommes, la même idée germa : Leur trace avait été retrouvée et ils étaient poursuivis !

Ils éperonnèrent leurs chevaux étonnés et piquèrent un galop digne d'une « Peugeot » dernier modèle du Salon.

Au bout de vingt minutes, malgré la course fournie, ils s'aperçurent que les autos gagnaient du terrain.

D'Artagnan, Athos et Porthos se demandaient comment ils pourraient encore une fois sortir indemnes de cette épreuve, car il leur fallait à n'importe quel prix gagner Londres, quand un brusque coude de la route les dissimula à leurs pseudo-poursuivants.

Ils se trouvaient dans un petit bois et Porthos, sans hésiter, sauta à bas de sa monture, embrassa un poteau télégraphique, gonfla sa poitrine d'air puis, dans un ahan ! qui semblait un lointain coup de tonnerre, arracha le poteau qui tomba en travers de la route.



Joignant leurs efforts, les trois hommes arrachèrent en quelques minutes, de la même façon, un chêne, deux acacias, trois sapins et une douzaine de boutons d'or pour garnir et rendre agréable à l'œil la barrière qu'ils constituaient au milieu de la route.

Se cachant sous bois avec leurs chevaux, ils attendirent.

Ah ! la police, la Sûreté Nationale, la Secrète, la Brigade Mondaine et celle des Mœurs, réunies sans doute pour effectuer leur capture, allaient tomber, non sur un bec de gaz, mais sur un poteau télégraphique accompagné de troncs feuillus, difficilement franchissables !

Quelques minutes, puis ce ne fut pas la police qui s'écrasa contre la barricade, mais les autos et le peloton de tête des coureurs.

Méli-mélo indescriptible, tohu-bohu, jurons, craquements, cris, et par un hasard inouï, aucun accident grave de personnes, si ce n'est quelques contusions. Tous avaient pris le virage au bas d'une légère côte, à une vitesse assez grande, et aucun ne put s'arrêter avant l'obstacle.



Profitant du désarroi général, les Mousquetaires s'approprièrent trois bicyclettes encore en bon état, et

s’éclipsèrent par un sentier sous bois, tandis que leurs chevaux suivaient, dociles et résignés.

Sur la première route qu’ils rencontrèrent, ils enfourchèrent chacun une des bicyclettes et, tenant les bêtes par la bride, se dirigèrent au hasard.

Sur la route nationale qu’ils rejoignirent bientôt, la curiosité des riverains devint plus obsédante.

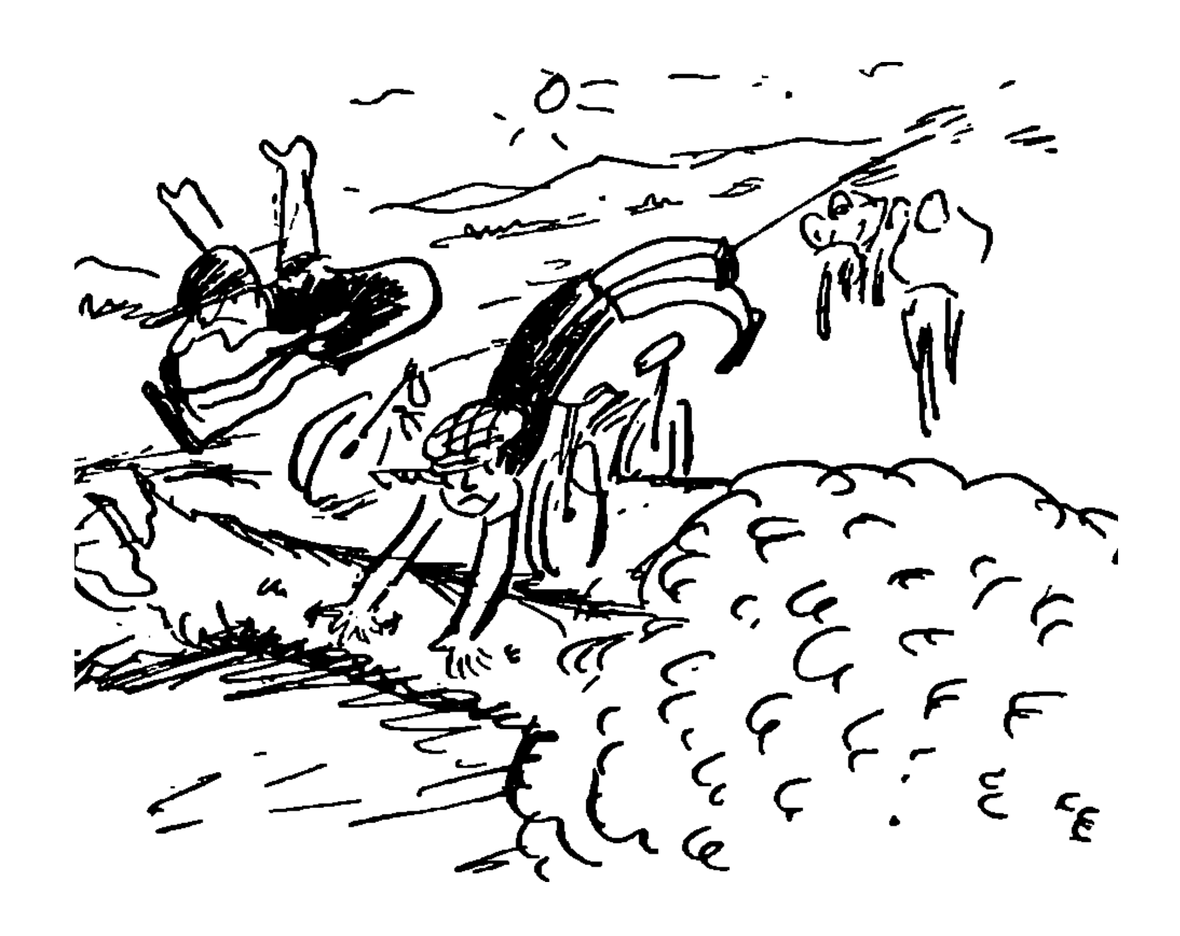
Voyant ce trio carnavalesque, ils pensèrent que c’était une attraction imprévue qui suivait le Tour de France, à l’instar de Fredo Gardoni et ses accordéonistes. Aussi, à leur grand étonnement, ils obtinrent un succès qui se manifesta par des bravos, des interpellations et même, de temps à autre, en quelque bistrot de village, une tournée de vin ou de bière, en passant.

Cependant, les Mousquetaires pensèrent que l’accident qu’ils avaient provoqué allait se savoir d’un moment à l’autre, qu’on allait en rechercher les auteurs et qu’on ne tarderait pas à les rattraper s’ils suivaient la grande route.

C’est pourquoi, ayant vidé les fontes des selles de l’argent, des victuailles et des divers objets qu’elles contenaient, ils placèrent un paquet sur chaque machine, et abandonnèrent les chevaux dans un herbage.

Ainsi, ils sembleraient, pensaient-ils, trois cyclistes en promenade.

La boîte du violoncelle fut laissée dans un fossé, recouverte de trèfle incarnat, et les épées enroulées et ficelées comme un vulgaire saucisson ou du linge sale que l’on porte chez la blanchisseuse.



On peut s’étonner que trois Mousquetaires de Louis XIII pussent, sans apprentissage, tenir en équilibre et même réaliser une bonne moyenne sur des bicyclettes de course.

Il faut avouer que les pédales les gênaient un peu, mais quand ils eurent découvert les merveilles de la roue libre, que d’Artagnan eut embrassé, en chutant, un crapaud, Athos une borne kilométrique et Porthos une bouse de vache, leur allure prit de l’assurance et vraiment, ils eurent bon air.

Dans leur jeunesse, ils avaient eu l’occasion de connaître le « célérifère », qu’un inventeur venait de créer, sans pédales, et qui était l’ancêtre du vélocipède. Cette machine devait être mise au point en 1690 par Sivrac et perfectionnée petit à petit. Se tenir en équilibre sur deux roues n’était donc pas pour eux une nouveauté.

De plus, chez Mme de Rivesalte, dans le hangar où l'on rangeait les instruments de jardinage, ils avaient découvert un vieux modèle de bicyclette dont ils s'étaient amusés.

Une fois même, pendant que le facteur buvait un verre de vin à la cuisine, d'Artagnan avait voulu essayer sa machine et, s'étant égratigné avec les pédales, était parvenu à démonter celles-ci, les jugeant encombrantes et même dangereuses.

Le facteur n'avait jamais compris comment il avait perdu ses pédales en route, et il avait dû accomplir le restant de sa tournée de distribution, en s'aidant des pieds pour avancer.

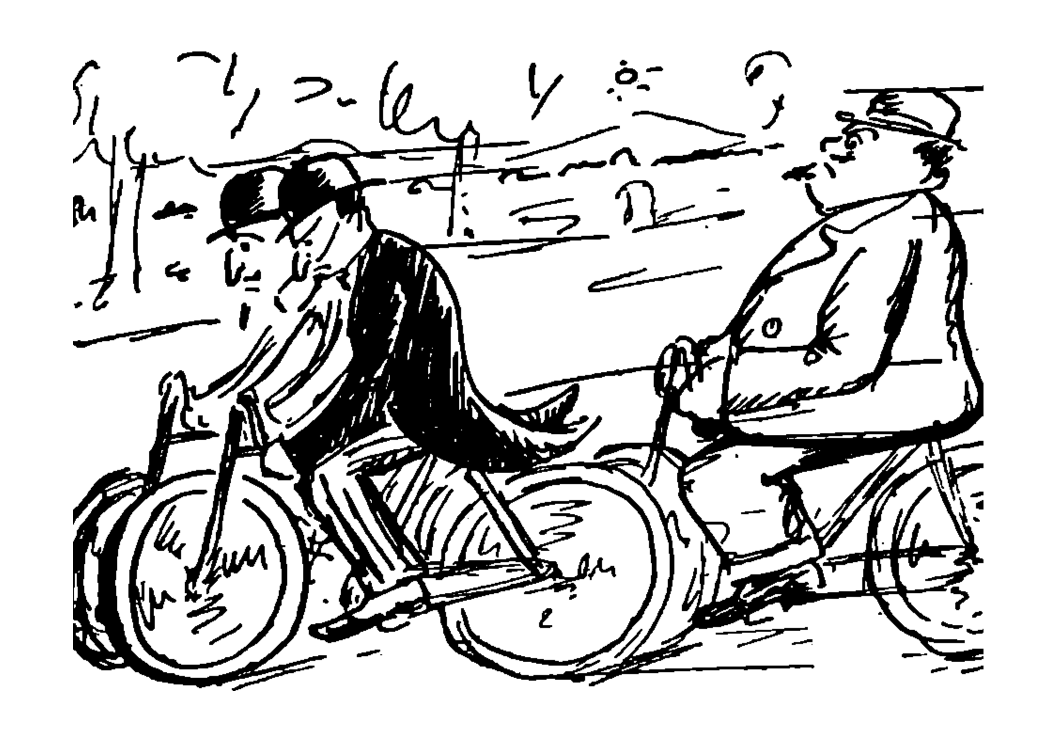
N'ayant plus à s'occuper des chevaux, ils préférèrent acheter quelques provisions dans un hameau traversé et, la nuit étant douce, coucher à la belle étoile, sous la garde immobile, vélocipédique et muette de trois bicyclettes de champions.

Le lendemain de bonne heure, la course reprit vers Calais.

À une dizaine de kilomètres de cette ville, un journal jeté sur la route attira leur attention. En lettres énormes s'étalait ce titre :

Trois fous ont assailli le « *Tour de France* ».

Et c'était l'histoire de l'accident, puis les recherches entreprises, la découverte des chevaux et l'identification des auteurs de cette sinistre plaisanterie avec les évadés de l'asile d'aliénés.



La police prétendait suivre plusieurs pistes : une dans les milieux spéciaux avoisinant la place Pigalle, une autre qui se perdait jusque dans les puits de pétrole de Bakou et enfin, la troisième qui laissait soupçonner un haut personnage politique, ennemi du vote des femmes, de la margarine et de la circulation à bicyclette.

Les Mousquetaires ne furent pas rassurés pour cela, comprenant bien que la meilleure piste suivie est celle dont on ne parle pas.

Ils s'arrêtèrent et tinrent conseil dans une clairière tapissée de mousse et d'arêtes de sardines.

— L'heure est grave, dit d'Artagnan.

« Mes amis, il est indéniable que, d'une heure à l'autre, nous allons être reconnus et arrêtés. Or, une fois suffit comme expérience et nous avons une mission à remplir pour laquelle il nous faut la liberté.

— La liberté ou la mort, jura Athos en crachant sur une feuille de palétuvier domestique qui frémit sous l'outrage.

— Donc, dit d'Artagnan, nous sommes surtout reconnaissables parce que nous sommes trois.

— C'est ce qui fait notre force, répondit Porthos.

— Mais nous rend vulnérables, coupa d'Artagnan. Or, pour parvenir à notre but, il faut nous séparer, momentanément du moins. Notre signalement va être envoyé à toutes les frontières. Comment notre trio pourrait-il gagner Londres ?

« Seul, cela me sera plus facile. Pendant ce temps, vous m'attendrez sans impatience et avec confiance. Cela ne demandera d'ailleurs que quelques jours. Tenez, d'aujourd'hui en huit je serai ici avec la cassette et Aglaé, j'en fais le serment. Mort ou vivant, mes bons amis, je vous serrerai la main mercredi prochain à la même heure.

— Un pour tous, tous pour un ! prononcèrent sacramentellement les trois hommes l'un après l'autre.

Et ayant fraternellement embrassé ses deux inséparables, d'Artagnan enfourcha sa bicyclette et s'éloigna à toutes pédales sur la route de Calais.

Aux portes de cette ville, le rusé Gascon jugea prudent de se débarrasser de sa bicyclette et l'abandonna dans un fossé.

Mais, de Calais, comment gagner les côtes d'Angleterre sans passeport ni pièces d'identité ?

D'Artagnan, perplexe, errait sur le port, quand il fut témoin d'une chose extraordinaire :

Montant par une échelle de fer, un homme en tenue bizarre qui le faisait ressembler à un monstre, émergeait de

l'eau, et quelques personnes l'aidaient à gravir les derniers échelons.

D'Artagnan ignorait ce qu'était un scaphandrier, mais il était intelligent et d'esprit déductif. Il comprit que ce costume permettait de marcher un certain temps sous l'eau, grâce à son étanchéité et au réservoir d'air sous pression que l'homme portait sur son dos.

Le mousquetaire s'approcha, et lorsque le propriétaire du scaphandre fut revenu à son état normal, d'Artagnan l'emmena dans un café proche pour lui proposer une affaire :

Il lui offrit mille francs pour lui prêter son costume sous-marin afin de connaître la sensation de se promener sous l'eau !

Son interlocuteur éleva quelques objections, lui fit saisir les dangers qu'il y avait pour quelqu'un d'inexpérimenté, à se servir d'un appareil aussi délicat, surtout qu'il s'agissait d'un scaphandre individuel, avec lequel on ne pouvait donner aucun signal de détresse.

Rien n'y fit. D'Artagnan était obstiné et les mille francs tentateurs eurent raison des craintes du scaphandrier, qui lui conseilla cependant de ne pas rester plus d'un quart d'heure sous l'eau.

Il fallut un certain temps pour recharger le réservoir et apprendre à d'Artagnan les manœuvres nécessaires. Quelques heures après, celui qui s'était toujours battu à découvert, cheveux au vent, et poitrine offerte, s'enfonçait dans l'eau glauque du port de Calais, non sans avoir eu soin de glisser son épée, dûment imperméabilisée, dans la jambe large du scaphandre.

Un quart d'heure…

— Une promenade que voulait faire un original, expliquait le scaphandrier sur le quai, à quelques curieux accourus.

Vingt minutes… une demi-heure… une heure… d'Artagnan ne reparaissait plus.

Lui était-il arrivé malheur ?

CHAPITRE XVII

D'ARTAGNAN SCAPHANDRIER

Pas du tout.

S'étant orienté, au moment de disparaître sous l'eau, il avait, dès que ses pieds reposèrent sur le fond, pris la direction des côtes anglaises.

Ainsi, nul besoin de papiers et aucun souci des policiers trop curieux.

Les premiers pas furent difficiles et lourds, puis l'habitude prise, d'Artagnan convint en lui-même que c'était là la première manifestation du progrès qui lui semblait avoir du bon.

Il marcha longtemps, tout au moins le lui sembla-t-il, frôlé par des poissons aux formes élégantes qui lui souriaient, par des bêtes inconnues qui le regardaient avec indifférence. Au milieu de ce monde animé sur lequel son nom et les prouesses de son passé ne possédaient aucun prestige, il se sentait dépaysé, et aurait voulu trouver un moyen de se présenter correctement à la raie majestueuse, au colin rêveur ou au marsouin acrobate.

Il admira la flore sous-marine, regretta que son masque ne lui permît pas de déguster quelques coquillages d'une fraîcheur indéniable, et un peu fatigué, s'assit à l'abri des courants d'air dans un endroit pas trop humide.

Tout à coup, il chancela et s'étala tout de son long. Il n'avait pas remarqué qu'il s'était assis sur un banc… de sardines.

Il se releva pour voir s'esclaffer une anguille qui se mordait la queue de rire, et une sole se faire plate comme une limande, devant les réprimandes d'un maquereau. Il reçut sur la tête un coup de queue d'un requin vexé de n'avoir pas su prendre le thon, et le Scaphandrier-Mousquetaire commença à se demander si son idée de gagner l'Angleterre par voie sous-marine n'avait pas été une imprudence.

Comme un vieux congre asthmatique conduisait à la promenade dominicale un collège de jeunes merlans, d'Artagnan qui les suivait du regard, remarqua entre un rocher couvert d'oursins et les ruines d'une cathédrale ensevelie pendant l'époque tertiaire, une carcasse de cheval.

Épave d'un naufrage, sans doute. Les os étaient blancs et polis, et le squelette était au complet. Il ne manquait aucune vertèbre.

Un cheval !

Voilà la monture qu'il lui fallait pour terminer son voyage.

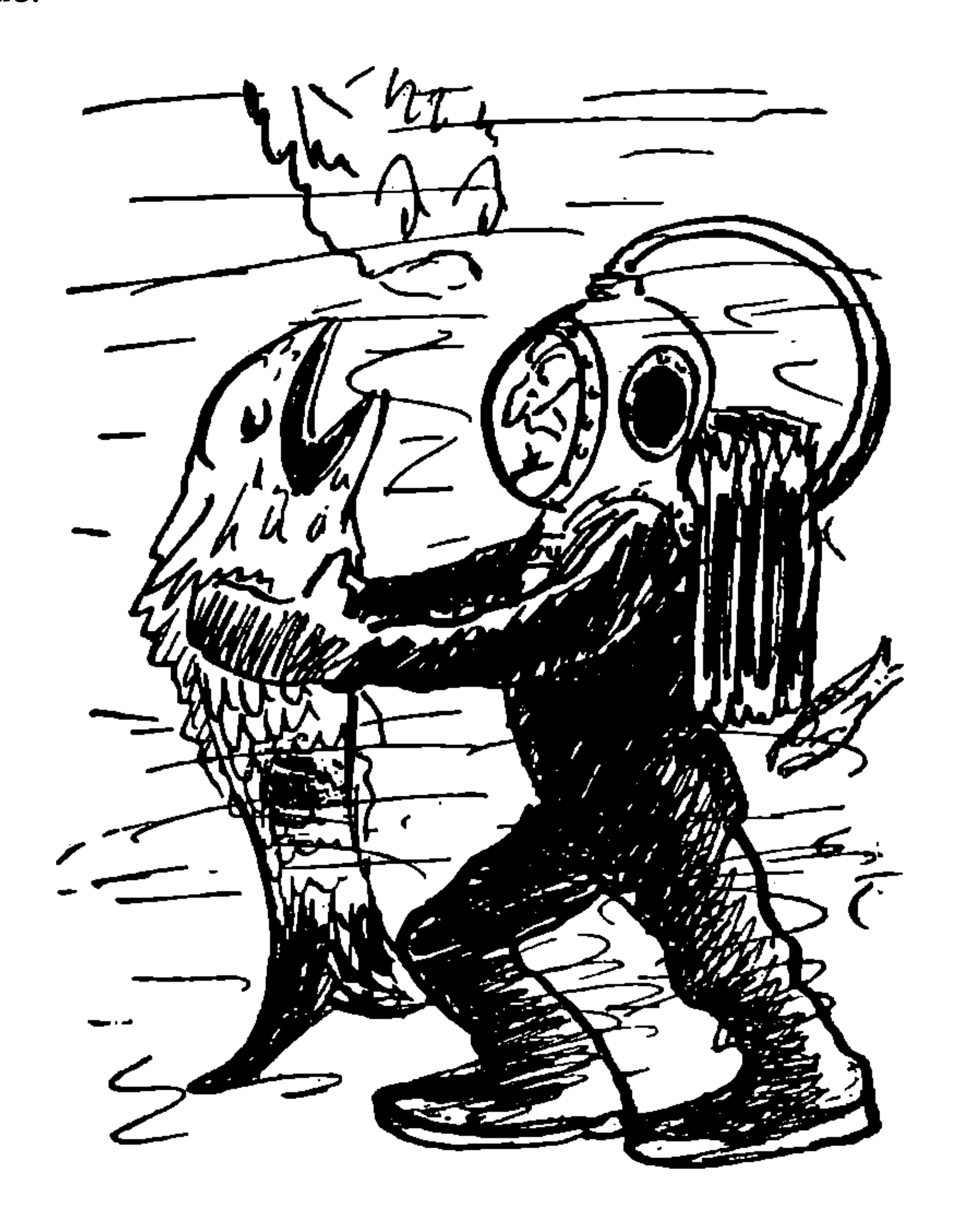
Mais comment animer cette carcasse sans vie ?

Alors, comme dans toutes les grandes circonstances, il eut une idée de génie.

Avisant un énorme saumon débonnaire et malicieux, il le captura par surprise et le fit entrer dans l'alvéole des côtes du coursier. D'Artagnan sauta à cheval sur le squelette, donna un coup de talon à travers les os, dans le flanc du sau-

mon, et animé par le poisson prisonnier, le coursier fantôme partit à fond de train.

Tout d’abord, le jeu amusa le poisson, mais, au bout de quelque temps il voulut s’arrêter. Son conducteur ne l’entendait pas ainsi, et force fut donc à la pauvre bête, prisonnière entre les côtes incurvées, de continuer la promenade.



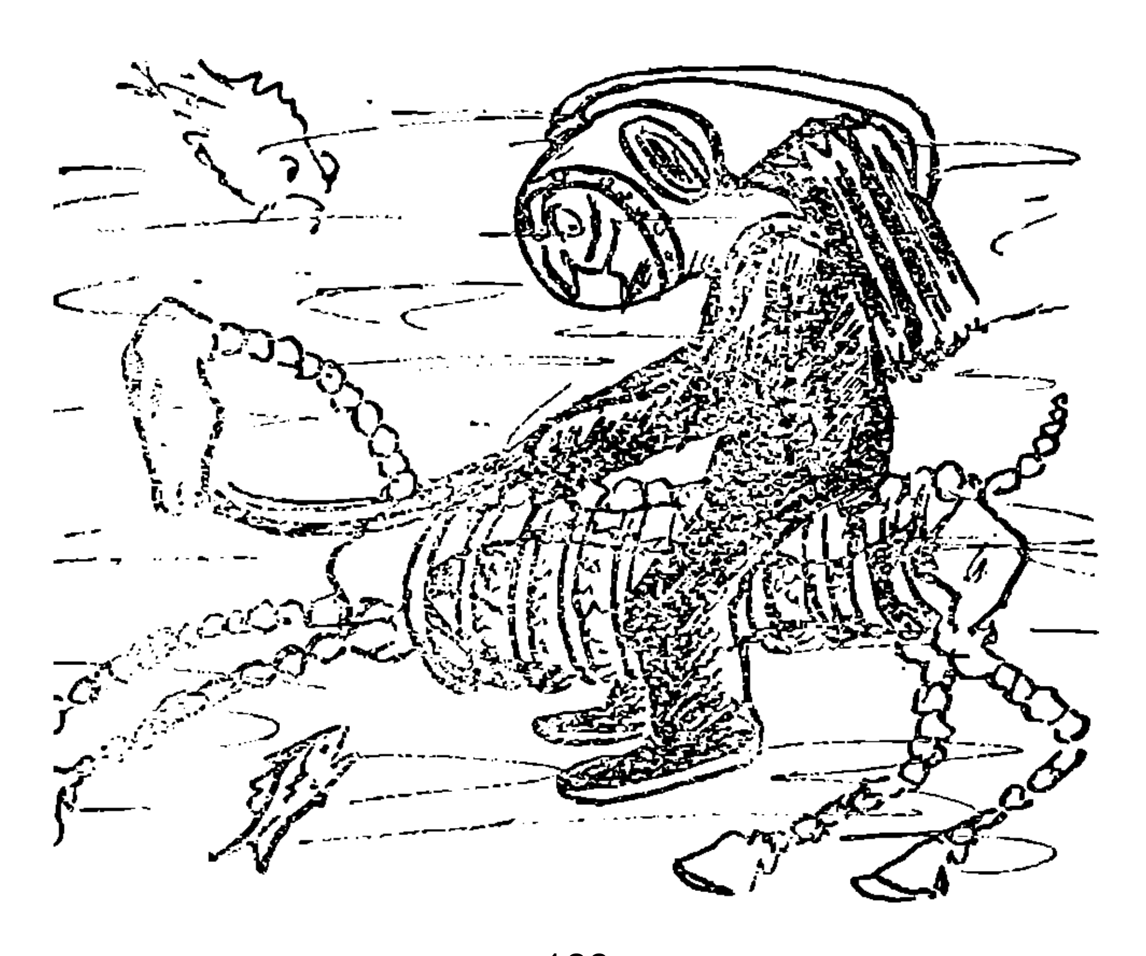
Au bout de quelques heures, quasiment exténué, le saumon allait se laisser descendre au fond, lorsqu'un petit poisson brillant scintilla devant ses yeux. Il le happa et aussitôt, avec le squelette et d'Artagnan à cheval, commença un mouvement ascensionnel et involontaire.

Le petit poisson n'était autre qu'une amorce.

Les pêcheurs relevant leur ligne, surpris de sentir un poids aussi lourd, s'enfuirent épouvantés quand ils virent émerger cet amalgame incohérent et fantastique.

Monstre inconnu ? Fantôme abracadabrant ? Réincarnation des temps préhistoriques ?...

Toutes les barques rentrèrent précipitamment au port ; d'Artagnan et sa monture entraînant la ligne, regagnèrent le fond des eaux. Pas assez vite cependant pour qu'il n'ait aperçu, à environ un kilomètre, la côte anglaise se profiler.



Très simplement, il libéra le saumon et se dirigea d'un pas hardi et sûr vers la terre proche.

Sur la plage, la nuit commençait à tomber, et un couple d'amoureux occupé à converser ne s'aperçut même pas qu'un scaphandrier sortait des flots, enlevait son appareil à l'abri d'une roche et, alerte comme un mousquetaire, gagnait la ville en sifflotant.

CHAPITRE XVIII

LONDRES OU LE TRIOMPHE DE D'ARTAGNAN

Ayant trouvé un changeur et un interprète, encore bien muni d'argent, le teint frais par suite de son séjour dans l'eau salée, son épée enveloppée, d'une main et son courage à toute épreuve de l'autre, d'Artagnan, le lendemain de ce débarquement mémorable, passait à trois heures quarante-cinq devant la Tour de Londres, en se demandant comment il pourrait retrouver le comte de Florès dans la grande capitale.

Le Mousquetaire déambulait, regardant machinalement passants et vitrines et s'en remettant au hasard pour le guider sur le bon chemin. Sans succès, il emboîta le pas à un policeman gigantesque, qui l'amena jusqu'à un poste de police grillé et rébarbatif, à un notaire en retraite qui lui ferma au nez la porte de son cercle très « private », et à une blonde enfant de vingt printemps qui le fit entrer dans un tea-room discret et sélect.

Elle, ne parlant pas français, et d'Artagnan ne connaissant pas l'anglais, ils se comprirent par gestes. L'éloquence de ceux-ci fut telle que la jeune fille put engloutir quatre éclairs au café, trois religieuses au chocolat et sept babas au rhum, aux frais de son compagnon qui se demandait sur quelle piste cette aventure pâtissière et stomachique allait le conduire.

Pendant qu'il réfléchissait à ce problème psycho-pathologique intense, son attention fut attirée par un couple assis à une table voisine. Il s'exprimait en français et brusquement, la femme entre deux âges dit à l'homme entre un guéridon et un porte-manteau :

— Tout de même, cette Conchita, voilà deux mois qu'elle fait florès à l'Alhambra. Quel succès ! Elle fait courir tout Londres.

D'Artagnan dressa l'oreille.

— Florès, se dit-il, c'est mon homme.

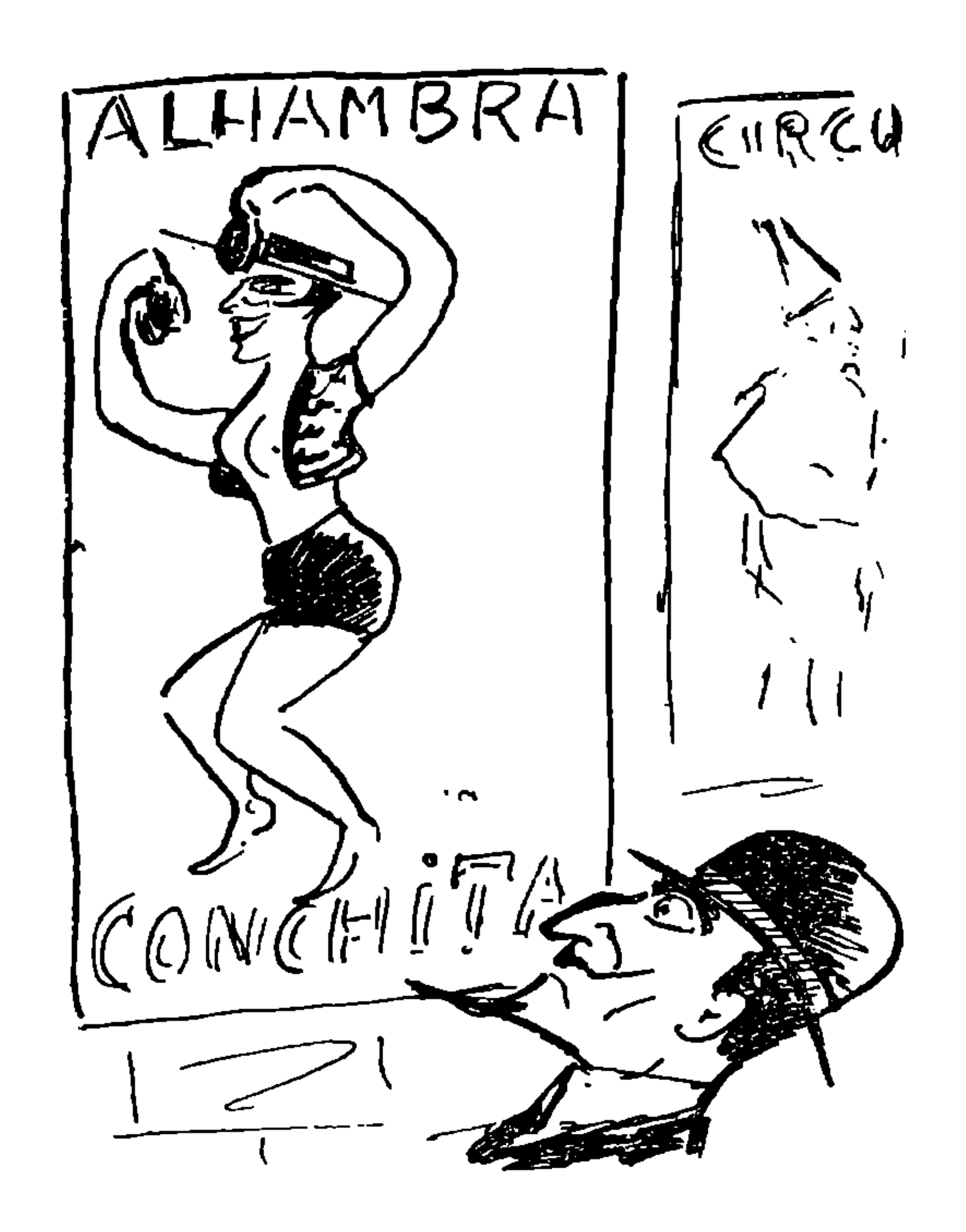
Il paya rapidement, laissa son amie d'un quart d'heure interloquée, le nez dans un chou à la crème et le regard lointain ; puis il prit d'un pas alerte la direction du grand music-hall.

Alors, il comprit.

La vedette de l'établissement n'était autre que Conchita d'Estramadura, l'amie du comte de Florès, la redoutable gangster femelle qui allait indiquer, en la filant, le repaire où se trouvaient Aglaé et la cassette.

Cent photographies proclamaient sur de larges panneaux l'impeccable plastique de la danseuse, le galbe de ses cuisses, la cambrure de ses reins et la fermeté de sa poitrine. Un agrandissement de son nombril en format 18 x 24 démontrait aux plus sceptiques que les plis étaient conformes aux modèles de Praxitèle et de Phidias.

D'Artagnan, serein et concentré, loua un fauteuil pour le soir et continua sa promenade dans Londres au gré de sa fantaisie.



Vingt et une heure trois !

Elle paraît, caressée par les pinceaux des projecteurs et par le désir qui monte d’une salle subjuguée par tant de beauté perverse.

Pour un peu, d’Artagnan se laisserait aussi aller à l’adoration ; mais il pense à sa mission, à l’âme tortueuse que cache ce corps impeccable, à ses deux camarades qui l’attendent dans le petit bois.

Ces souvenirs poignants le ramènent à la réalité et dès lors, Conchita n'est plus pour lui que la terrible adversaire, le serpent dont il faut écraser la tête pour en délivrer l'Humanité.

Nouvel Hercule, il attend la sortie des artistes.

La voici ! On l'acclame.

Elle monte dans sa limousine, mais d'Artagnan qui avait retenu un taxi puissant, va la suivre à distance.

La première voiture gagne la banlieue et la seconde gagne de vitesse.

Devant un parc sombre entouré d'un haut mur, la limousine s'arrête. Une petite porte s'ouvre comme si quelqu'un posté derrière attendait ; la danseuse entre très vite, la porte se referme sans bruit et la longue voiture noire qui a amené l'artiste retourne à Londres.

À cent mètres, d'Artagnan règle son taxi et s'asseoit au clair de lune sur une touffe de menthe sauvage, dont le pouvoir excitant, en empêchant le sommeil, est propice à la réflexion.

Il s'endormit pourtant, mélangeant dans son esprit échelles de cordes et escalades, duels et cassettes, Conchita et la limousine.

Le jour pointait à peine quand il se réveilla.

À une certaine distance, une voiture de laitier brinqueballant ses bidons, paraissait venir on ne sait d'où, conduite par un homme en blouse grise.

Quand le véhicule fut arrivé à la hauteur de d'Artagnan, celui-ci eut beaucoup de mal à reconnaître, avec une joyeuse surprise, Bob Laskemy, auquel il était loin de penser et qui avait laissé pousser ses ongles et ses sourcils pour se rendre méconnaissable.

Il allait pousser des cris d'allégresse devant les chevaux impassibles et fumant d'une longue course, quand Bob mit un doigt sur ses lèvres et regarda la propriété avec inquiétude.

— Chut ! fit-il. Les microphones, dissimulés dans les arbres, enregistrent tous les bruits aux alentours du parc. Parlons bas !

Il descendit de son siège et, couché dans le fossé à côté du mousquetaire, il écouta attentivement l'odyssée du trio, tandis que les chevaux broutaient l'herbe humide de rosée.

Bob conta ensuite comment il avait pu découvrir le repaire de la danseuse et du comte, puis les ruses déployées pour parvenir à entrer comme vague comparse dans la bande des gangsters.

Chargé de conduire cette voiture de lait, il allait pour la première fois pénétrer dans l'antre mystérieux et tenter de découvrir l'endroit où étaient séquestrées Aglaé et la cassette, indissolublement liées.

D'Artagnan se redressa, et, comme le soleil commençait à paraître au-dessus de l'horizon, il lui fit un signe d'amitié respectueuse.

— Écoutez, Bob, dit-il. Vous allez sans doute courir de grands dangers derrière ces murs. Je veux vous accompagner puisque je poursuis le même but que vous, et participer

aussi à l'honneur de délivrer ces deux objets si chers, ravis à l'affection de leur famille.

Bob réfléchissait, puis, par la pensée, poussa un cri de victoire.

— Le ciel est avec nous, répondit-il. Nul ne peut entrer dans la propriété s'il n'est revêtu de cette blouse que je porte, sans particularité extérieure, mais à l'intérieur de laquelle sont cousus ces insignes.

Et il montra à son interlocuteur muet, les dents et les poings serrés, blanc de rage et rouge de colère : un fer à repasser, les chiffres 99+1, et un globe terrestre surmonté d'un cadran de pendule.

La signification de ce rébus était :

« Par le Fer, par le Sang, par la Terr…eur. »

— Mais, continua-t-il, le hasard nous sert. Je devais en passant donner une de ces blouses à la blanchisseuse. Je l'ai oublié. Elle est là, sous le siège. Vous allez la revêtir et nous allons entrer ensemble. Advienne que pourra !

D'Artagnan enfila la blouse et, sur le conseil de Bob, noua un mouchoir autour de sa tête pour laisser supposer qu'il avait une fluxion, et pouvoir ainsi cacher sa barbiche au cas où le comte serait présent.

Il avait à peine terminé ce déguisement que la grande grille du parc s'ouvrait automatiquement. Les chevaux, semblant obéir à une manœuvre habituelle, se mirent au pas, et pénétrèrent sous les grands arbres, tandis que la grille se refermait avec un rictus implacable et impersonnel.

L'allée était large et les abords sinistres.

Bien entretenue, la propriété donnait cependant une impression d'abandon. La Mort semblait rôder, le Crime se tapir dans l'ombre, l'Assassinat se cacher et le Rapt se glisser sans bruit derrière les arrivants.

Bob tâta dans sa poche son pistolet automatique et d'Artagnan couva d'un regard sensuel et admiratif l'humble paquet saucissonné qui n'était autre que sa vaillante épée.

Après quelques détours, la voiture déboucha dans la cour des écuries où le comte l'attendait avec quelques hommes au faciès de bagnards évadés.

— Salut et Fraternité, dit le comte.

— Mystère et Prospérité, répondit Bob.

— Ça m'a l'air un peu compliqué, murmura d'Artagnan, sans être entendu.

Ils sautèrent en bas de leur siège et les hommes dont nous venons d'indiquer la profession peinte sur le visage, commencèrent à décharger les boîtes à lait qui contenaient dans leur double fond un chargement de… cocaïne.

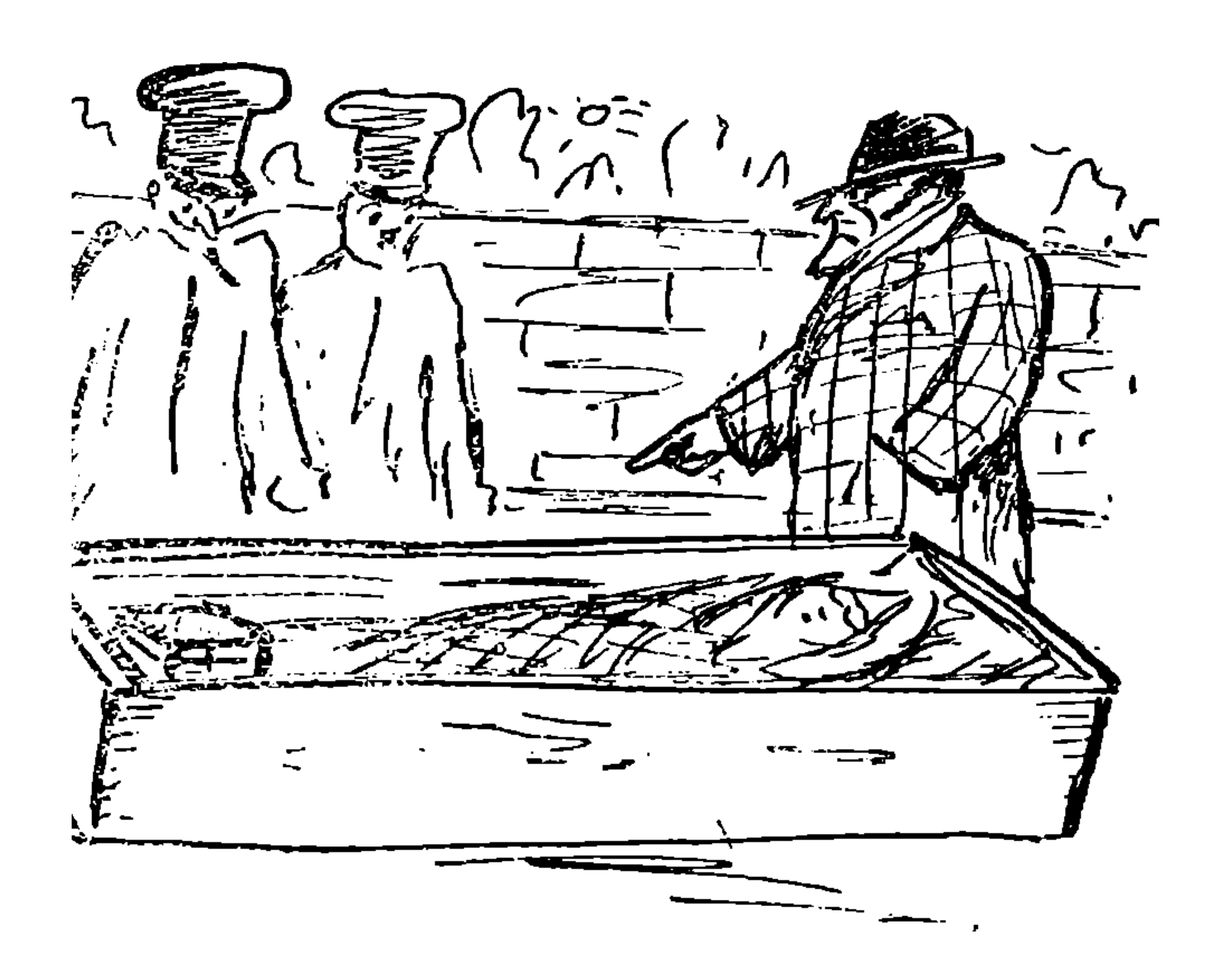
L'équipe de service des corbeaux, dressés spécialement, tournoyait dans le ciel, scrutant l'horizon, prête à interrompre leur vol si quelque chose d'insolite s'approchait.

D'Artagnan et Bob cherchaient une piste, sans en avoir l'air, mais nul indice ne les mettait sur la voie, et aucun des deux n'aurait voulu repartir sans avoir découvert en quel endroit gîtait ce qu'ils cherchaient.

Un coup de force était impossible.

Il fallait ruser.

Encore une fois le hasard les servit.



Le comte de Florès appela Bob et, en lui remettant une mallette contenant huit cent mille francs, prix du chargement, il lui dit :

— Vous allez ramener à Londres, chez le Président, une autre sorte de marchandise, encore plus précieuse. Vous et votre camarade me répondez sur votre tête que ce que je vous confierai arrivera à bon port.

— Nous le jurons, affirma d'Artagnan qui s'était approché.

La voiture était déchargée.

Le comte claqua trois fois des doigts.

Une porte en chêne à double battant tourna sur ses gonds, et sur un chariot électrique parut Aglaé, cataleptique et pâle, les yeux clos, enroulée dans des voiles de tulle brodé de fleurs de lys.

À ses pieds, la fameuse cassette était couchée comme un chien docile.

D'Artagnan et Bob n'en pouvaient croire leurs yeux.

Ainsi, c'était à eux que l'on confiait ce qu'ils étaient venus chercher de si loin, ce pourquoi ils étaient prêts à donner leur vie !

C'est par une force de volonté inouïe que d'Artagnan resta impassible quand il vit les grosses mains sales des hommes se saisir de la jeune fille pour la placer dans une caisse aménagée pour ce transport, avec toutes les conditions requises de confortable et d'hygiène.

Il laissa sans réponse quelques grasses plaisanteries, car il ne fallait pas se trahir, et de son indifférence dépendait le succès de l'entreprise.

La caisse fut chargée sur la voiture et la cassette, enfermée dans un coffret à fermeture étanche paratyphoïdique, fut mise sous la garde particulière de d'Artagnan.

À quelques kilomètres de la villa du comte, les deux amis juchés sur leur siège se regardèrent, se sourirent, s'étreignirent et soupirèrent sans pouvoir prononcer une parole.

Après avoir « cassé la croûte » avec un camembert et une bouteille de beaujolais, l’esprit sain et les forces retrouvées, ils envisagèrent la situation.

Seul Bob, possédant des papiers en règle, pouvait rentrer en France.

Comment faire pour éviter la police, la douane et les gens trop curieux ?

Ils étaient riches des huit cent mille francs du comte et pouvaient tout tenter.

C’est pourquoi, l’aérodrome de Croydon se trouvant à une heure de trot, ils quittèrent leurs blouses et partirent avec leur véhicule vers la Cité des Ailes.

Après une discussion assez longue avec un aviateur, ce dernier consentit à les conduire, ainsi que leurs colis, jusqu’en France, et à atterrir en plein champ pour éviter les ennuis.

Comme les risques étaient grands, il exigea deux cent mille francs, moitié au départ, moitié à l’atterrissage. Ce fut immédiatement accepté.

Lorsque d’Artagnan avait laissé Athos et Porthos dans le petit bois, goûter aux joies du camping, il avait eu soin de repérer exactement l’endroit, car ne sachant pas par quel moyen de locomotion il reviendrait, il voulait être certain de les retrouver rapidement.

Lorsque l’appareil passa au-dessus du bois en question, il décrivit quelques cercles assez bas, et d’Artagnan put lancer le message suivant.

Athos et Porthos, mes amis,
Rejoignez sans faute, ce soir,
À pied, en auto ou en ski,
De la comtesse le manoir.
Dans nos bagages, Aglaé
Dort immobile et chastement
Près des bijoux. Oh, revenez
Former le trio !

D'ARTAGNAN.

Immédiatement, les deux mousquetaires en disponibilité laissèrent ce qui leur était inutile, se renseignèrent sur la gare la plus proche, et, malgré leur répugnance pour le chemin de fer, prirent un billet pour Chamfort-en-l'Isle.

Pendant le voyage, Athos eut le mal de mer, provoqué par la trépidation du wagon, et Porthos attrapa un torticolis pour avoir essayé de compter les poteaux télégraphiques. À part ces incidents d'ordre médical, aucun ennui. Leurs avatars les avaient rendus prudents et ils ne se mêlaient plus des conversations politiques ou sentimentales de leurs voisins.

Le soir même, Athos et Porthos, cérémonieux et graves, se faisaient annoncer au « Manoir-du-Temps-Jadis ».

Quelle joie ! Quels transports ! Les choses elles-mêmes semblaient prendre part à l'allégresse générale, et le buffet craquait à une cadence précipitée, en même temps que les flammes des bougies vacillaient, prêtes à s'évanouir.



Quelques heures plus tôt, d'Artagnan, Bob et leurs précieux fardeaux étaient arrivés chez la comtesse défaillante, et à qui la joie subite et irréfléchie avait fait prononcer le mot de Cambronne.

Il est vrai qu'elle ajouta : « Comme disait vaillamment mon aïeul feu le Maréchal-Duc de Mirepoix-Cassoulet, en recevant sur le métatarse un pot de géranium lancé d'une

main ignorante par un Sarrasin en goguette, le huitième jour du mois de mai 887, au pied du pic de la Maladetta. »

Ces précisions historiques faisaient évidemment excuser la verdeur de l'expression.

Les bijoux étaient au complet, Aglaé aussi, fort heureusement.



On la monta délicatement dans sa chambre et on l'étendit sur son lit de jeune fille. Bob Laskemy la veilla avec dévotion, et comme machinalement, il s'amusait à lui chatouiller la paume de la main droite avec une pince de homard, elle ouvrit les yeux, bâilla, s'étira, et prononça ces paroles mémorables qui résumaient la situation :

« Comme j'ai bien dormi ! Bob, faites-moi monter mon chocolat, s'il vous plaît. »

Le jeune homme sortit de la chambre sans lui raconter le drame auquel elle avait participé pendant son sommeil.

On devait toujours le lui cacher, car elle était sensible aux émotions ; mais le soir, quand elle fut couchée, chacun raconta les événements, dans le grand salon éclairé à giorno.

Ce n'est qu'à une heure du matin que maîtres et domestiques regagnèrent leur chambre, rêvant d'actions irréelles, magnifiques et superbes, dont pas une cependant ne dépassait celles qui venaient d'être contées.

CHAPITRE XIX

LE GRAND DÉPART

Après l'enthousiasme du retour, il fallut songer à la réalité, et c'est cette question angoissante qui amena les hôtes du manoir, d'assez bonne heure, dans la salle à manger.

Pendant l'absence des Mousquetaires, la police n'était pas restée inactive. On avait remarqué dans les environs de Chamfort-en-l'Isle, des hommes soupçonneux et fats ; leur pointure de soulier s'étendait du 46 au 50, et quand leur complet était bien coupé, c'est qu'un « client » en avait réglé la facture.

On avait interrogé la receveuse des Postes qui n'avait rien remarqué d'anormal dans le courrier, et sans plus de résultats : l'adjoint au maire, le cantonnier, le receveur buraliste, même la patronne de l'« Hôtel du Trèfle à Quatre Feuilles », dont les pensionnaires ne surent rien indiquer d'intéressant.

Très respectueusement, un visiteur correct avait demandé à la comtesse de Rivesalte des nouvelles de ses parents. Elle répondit avec aplomb et d'une voix assurée, qu'ils étaient repartis dans leurs colonies respectives, leur congé terminé.

L'atmosphère était orageuse, l'ambiance trouble. Des yeux observaient partout : au coin des rues, par les trous des serrures. Des oreilles écoutaient avidement chez le coiffeur

et le bistrot où chacun raconte ses histoires, derrière les minces cloisons et sous le kiosque à musique.

La présence des Mousquetaires devenait donc impossible au manoir où ils seraient fatalement signalés, s'ils ne l'étaient déjà.

Ils réfléchissaient avec la comtesse à cette situation, quand Rosemonde apporta le courrier.

Quelques lettres sans importance, la feuille d'impôts accrus comme d'usage, et un prospectus colorié qui retint l'attention. Les trois amis lurent :

Le célèbre Fakir TARA-BOUM.
– Réincarnations – Désincarnations – Réclamations et Rémunération – Transmutations – Auscultations – Divagations et toutes Émotions Spirituelles, sensuelles et irréelles.
Découvre l'avenir, voit le présent et invente le passé.
Reçoit tous les jours les Messieurs,
les Demoiselles au crépuscule
et
les Dames à partir de minuit.
234, rue Arthur-Brière. Paris (17e).
Rez-de-chaussée à gauche en tournant, après le figuier de la Propriétaire. – Paiement d'avance.

Cette lecture fut un éclair qui illumina en même temps le cerveau des trois hommes traqués. Là, seul, était la planche de salut, par là s'ouvrait la porte de la délivrance.

Séance tenante, ils déclarèrent à la comtesse émue jusqu'aux larmes, qu'il leur fallait disparaître pour toujours. Son intérêt l'exigeait ainsi que le leur.

Ils la remercièrent de l'hospitalité qu'elle leur avait accordée, s'excusèrent des ennuis que leur présence lui avait occasionnés et lui promirent de revenir de temps en temps, le soir, converser avec elle par l'intermédiaire du guéridon cascadeur.



Prenant à témoin la série de tableaux des aïeux consternés et le presse-purée en or massif de Hildegarde de Rivesalte-Dégringole du Palefroi, elle embrassa les trois hommes sur le front. Ses lèvres, aussitôt, devinrent lumineuses, tandis que Rosemonde, mise au courant, les embrassait sur la joue, sans aucun accompagnement de lumière.

Elle était devenue indifférente à tout, depuis que son fiancé Gontran Biquet lui avait dédié l'« Ode à la Princesse des Voluptés Inconnues », commencée sur la plate-forme d'un autobus et terminée au milieu d'un passage clouté, Place de la République.

Les Mousquetaires remirent à Firmin, souriant pour la première fois depuis leur arrivée, une somme assez rondelette, serrèrent avec effusion la main de Bob, et pour ne pas émouvoir Aglaé, lui dirent qu'ils sortaient pour acheter un billet de la Loterie Nationale et une paire de lacets.

Afin de ne pas être repérés, ils se donnèrent rendez-vous au pied du premier bec de gaz avant le domicile du fakir, et sortirent l'un après l'autre, de quart d'heure en quart d'heure.

D'Artagnan partit le dernier, comme le capitaine d'un navire en détresse, après avoir pris, ainsi que ses camarades, une copieuse collation en vue du long voyage interstellaire.

Cinq minutes après, la comtesse, ne pouvant s'habituer à cette déchirante séparation, s'élançait sur leurs traces pour les accompagner jusqu'au dernier moment.

234 rue Arthur-Brière !

Le trio se présente.

Une bonne femme échevelée étend ses nippes à sa fenêtre et indique par cette exposition, sans aucun rapport avec celle de la Galerie Charpentier, le voisinage du Marché aux Puces.

D'Artagnan demande le fakir. La femme descend, l'allure chafouine et inquiétante, et montre aux mousque-

taires le chemin vers un petit rez-de-chaussée, au fond d'une cour où jamais ne pénètre le soleil.

— Voici l'antre du maître, dit-elle avec respect. C'est un grand artiste, l'honneur de ma maison. Chez lui sont déjà venus M. Herriot, l'Aga Khan, Louise Michel, Mary Marquet, Sadi Carnot, Jean Richepin, La Païva, Stavisky… etc. et reetc. Quand il reçoit des personnes de qualité, je lui prête mon salon. Ça fait plus riche. Je donne un thé après-demain. Voulez-vous me faire l'honneur d'y assister ? Le « Maître » fera apparaître les gloires du siècle passé que j'aurais pu connaître. »

D'Artagnan interrompt ce verbiage, et la femme semble vexée du peu d'intérêt que le trio prend à l'énoncé de tous les personnages dont elle mélange les noms dans un méli-mélo pittoresque.

Elle ouvre une porte et les introduit dans une petite salle d'attente meublée sommairement et simplement, dont les murs sont recouverts d'une tapisserie en timbres-poste.

Le fakir paraît.

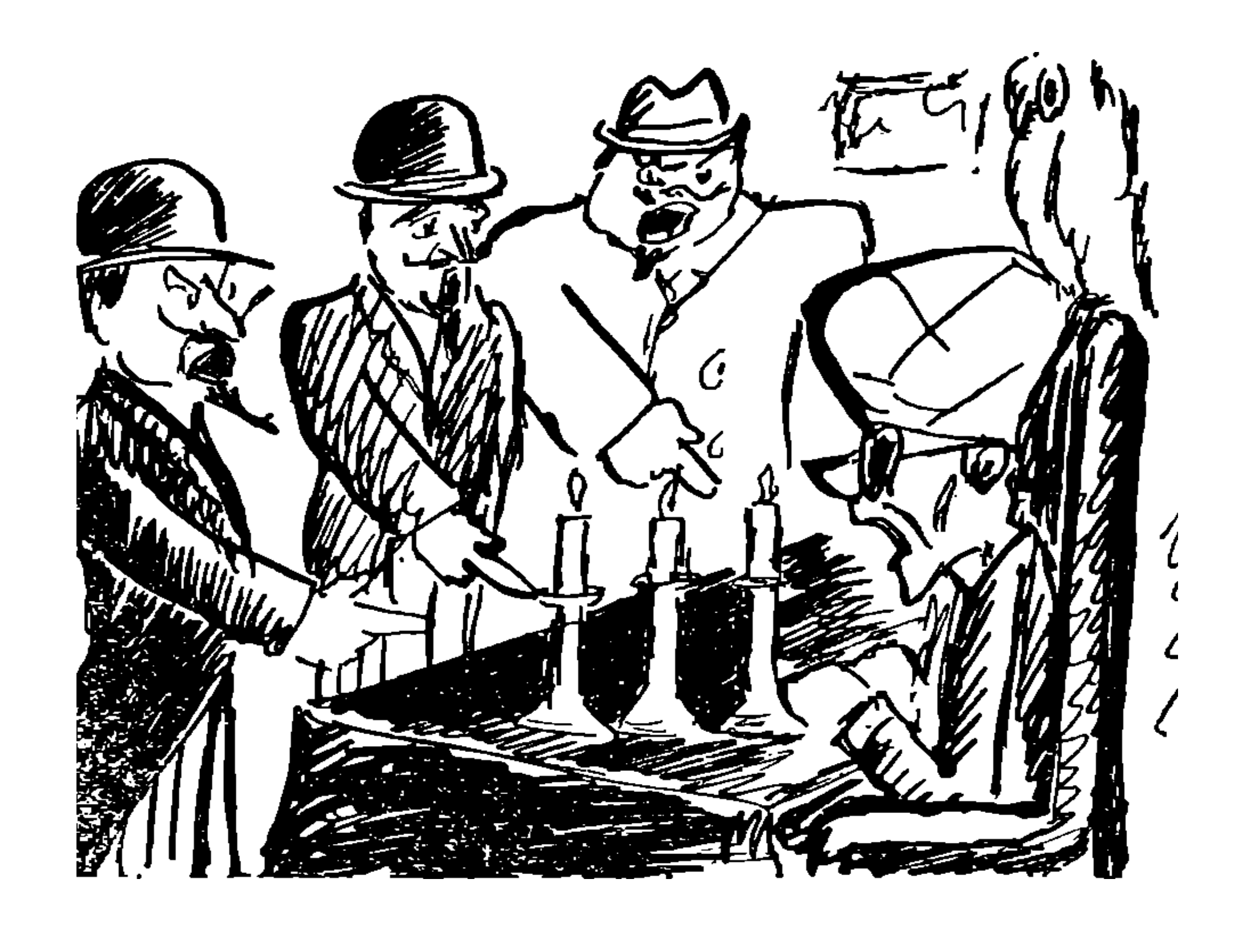
Stupeur réciproque ! Sourires ! Reconnaissance émue !

Tara-Boum n'est autre que le professeur Angelico, sorti de l'asile d'aliénés et installé dans ce quartier quelque peu excentrique, ce qui ne déplaît pas aux gens du monde ayant toujours eu le goût de s'encanailler.

Le maître du lieu les fait entrer dans son cabinet, qui constitue avec l'entrée tout l'appartement.

Impressionnante cette pièce, avec ses oiseaux empaillés, les chauves-souris pendues au plafond, des instruments

bizarres qui ne sont autres que des boîtes de sardines découpées et réunies pour prendre des formes imprévues.



Une sphère tient l'angle droit ; trois cierges, une défense d'éléphant et une vertèbre de plésiosaure occupent l'angle gauche. Les murs sont tapissés de vieux in-folio, poussiéreux ; les carreaux sales, les fauteuils vétustes, le bureau branlant et la voix du locataire sépulcrale.

On ne pouvait concevoir décor plus idoine à ce qui se passait ici.

Le fakir sait ce qu'ils attendent de lui et il commence par s'excuser de ne pas leur avoir écrit ; un peu de négligence, certes, mais aussi les difficultés pour trouver un appartement, l'aménagement… etc., autant de causes de retard.

— Monsieur, dit Porthos, vous nous avez réincarnés dans une forme humaine. Nous venons tous les trois vous demander, exiger même au besoin, l’opération inverse qui nous rendra esprits et nous permettra de rejoindra notre domicile légal.

— Croyez-vous, répondit Angelico, que la vie sur cette terre manque de charme et de pittoresque ? Pourquoi vouloir rejoindre l’au-delà ? Donnez congé pour le terme prochain et faites du cinéma, par exemple.

— Nous sortons d’en prendre, gronda d’Artagnan.

— Présentez-vous comme phénomènes à Luna-Park.

— Pour qui nous prenez-vous, vociféra Porthos en désaucissonnant son épée. Dans trois minutes, nous voulons avoir quitté ce logis.

— Vous pouvez sortir tout de suite, reprit le fakir aimable, en ouvrant la porte.

Point de plaisanterie. Incantez, décantez, désincarnez, dématérialisez… ou la mort, assura d’Artagnan, le masque crispé.

Angelico, ayant refermé la porte, s’effondrait derrière son bureau.

— Messieurs, avoua-t-il penaud, je voudrais vous satisfaire, mais j’en suis absolument incapable, malgré toute ma bonne volonté. Vous croyez aux esprits, vous ?

— Et pour cause, répondit Porthos.

— C’est vrai, reprit le malheureux ; mais avant votre venue, je n’ai jamais pu entrer en rapport avec aucun de vos

collègues de l'au-delà. Les séances chez la comtesse de Rivesalte, je les truquais, et j'ai dû ainsi inventer les débauches de Messaline, la stratégie de César, les recettes de Brillat-Savarin et les souvenirs de Mathusalem.

« La seule et première fois où des personnes véritables ont répondu à mon appel incrédule, ce fut au cours de cette soirée mémorable où vous fîtes apparition. J'en suis devenu fou !

— Cherche et trouve, maraud ! rugit d'Artagnan qui asséna un coup de poing sur le sous-main en peau de crocodile ignifugée qui se trouvait devant Angelico.

— Brûle du soufre si tu ne veux pas qu'on t'étripe !

— Invoque le diable si tu n'as pas envie de faire de ta peau une écumoire !

— Tiens ta promesse, ou c'est nous qui allons t'envoyer d'où nous venons !

— Plutôt chez Messire Satan, bandit !

C'était à qui invectiverait le charlatan tremblant et pâle, ahuri et dégonflé.

Tout à coup, un énorme volume tomba d'une étagère devant Athos et s'ouvrit à la page 397. En caractères gothiques s'inscrivait ce titre :

« De la Désincarnation et du Retour dans l'au-delà. – Méthode pratique et certaine pour fuir les ennuis domestiques et les exigences des collecteurs d'impôts. – Formule

expérimentée par le Laboratoire Municipal et les Vétérinaires départementaux.

« Lutèce, Annus 1089.

« Droits de reproduction strictement réservés, même pour l'U.R.S.S. – Copyright. »

Les Mousquetaires tressaillirent.

Le hasard ne pouvait avoir accompli ce miracle, mais l'esprit d'Aramis veillait et, l'instant devenant tragique, il avait ouvert le volume qu'il fallait à la page nécessaire.

Angelico, plus mort que vif, accomplit les rites indiqués, psalmodie, se prosterne, mélange des poudres, allume des bougies, fait bouillir du bois de Panama, de l'eau de Vichy, la queue d'un chat, trois grains d'ellébore et deux onces de pistil de roses fécondées, dont il avait trouvé une boîte dans le fond d'un placard.

Enfin, ayant murmuré les paroles suivantes :

AM, STRAM, GRAM
Pic, pic, colédram. Une dodic,
sabasta lastic, sabasta la moulala !
Abracadabra ! Couic !

Les Trois Mousquetaires perdirent leurs couleurs en quelques minutes et maigrirent à vue d'œil, tandis qu'un bruit assez semblable à celui d'une fuite de gaz s'échappait par leurs orifices.



Ils se vidaient de leur substance vitale et diminuaient de volume, à l'encontre de la Bibliothèque Nationale.

Le fakir était blême de peur, quand on sonna.

La comtesse de Rivesalte s'arrêta sur le seuil, en voyant Porthos haut comme un parapluie, d'Artagnan comme un stylographe et Athos épais comme un timbre-poste.

Puis elle se précipita, mais dut s'asseoir par terre en raison de la violence du courant d'air que fit l'esprit d'Athos en s'engouffrant dans la cheminée.

D'Artagnan, avant de disparaître par un vasistas, eut le temps de dire d'une voix déjà lointaine et enrouée :

— Adieu, Madame, vous nous avez fait revenir dans un siècle sans noblesse, sans gloire et sans panache. Nous le quittons sans regret. Merci pour vos bontés. Attention, en descendant, l'escalier est sombre.

Genre de plaisanterie de l'au-delà, sans doute, puisque l'appartement était au rez-de-chaussée.

À peine ces derniers mots étaient-ils prononcés, que la porte s'ouvrit violemment. Une douzaine d'hommes, revolver au poing, envahissaient le cabinet de Tara-Boum sans aucun égard pour sa réputation scientifique.

La rue Arthur-Brière était occupée par une partie de la garnison de Paris et sur les toits des maisons avoisinantes, le Garde des Sceaux explorait les chambres de bonne pour empêcher une fuite possible.

Les Mousquetaires avaient été aperçus, entrant au numéro 234, par un détective papou engagé spécialement par le « Journal des Concierges et des Allumeurs de Réverbères réunis ». La police, prévenue immédiatement, avait agi avec rapidité et, pour plus de prudence, la circulation avait été interrompue depuis l'avenue Secrétan jusqu'à la place des Ternes.

Un policier mit son arme sous le nez du fakir et lui demanda :

— Où sont-ils ? Livrez-nous ces bandits.

Personne n'eut le temps de répondre.

Une explosion formidable ébranla l'air, attirant sur son balcon la propriétaire, curieuse de nature et bavarde de profession. Une fumée âcre se répandit immédiatement dans tout le quartier, et le lustre, décroché par l'esprit de Porthos qui s'enfuit par le trou du plafond, tombait sur le crâne du chef de la Sûreté, provoquant des lésions internes qui le rendirent fou jusqu'à la fin de ses jours.

Il ne fut cependant pas remplacé et continua à assurer sa fonction, le gouvernement jugeant que la raison n'était pas obligatoirement compatible avec les enquêtes policières.

L'action publique fut éteinte, par suite de la désincarnation des Trois Héros, redresseurs de torts et chevaliers encombrants.

PREMIER ÉPILOGUE

Le retour de la comtesse au Manoir fut triste et la campagne de l'île de France lui parut terne et sans attrait. Les événements qui venaient de se dérouler avaient fortement influencé ses idées ; elle n'avait plus foi dans ses grands principes antimodernes, prônant l'autrefois comme l'époque bénie et le téléphone comme un ennemi personnel.

L'évanouissement des Trois Mousquetaires dans le passé, d'une manière aussi inattendue, avait frappé son imagination, et son hostilité se tempérait de quelqu'indulgence.

Quelques mois seulement après la désincarnation, Rosemonde épousait Gontran Biquet, non pour son physique qui n'avait jamais fait battre son cœur, mais elle avait l'impression d'épouser la poésie, et cela la flattait. Convertie à la religion du vers, elle nageait dans un océan de pieds, de césures et de rimes.

Sa volupté était intense quand Gontran l'appelait, les yeux mi-clos : « Mon hémistiche ! » Et elle se pâmait en songeant que toute sa vie, son mari ne lui parlerait qu'en vers. Demander son café au lait avec un quatrain, ses pantoufles avec un rondeau et traduire son désir amoureux par un galant triolet, quelles choses délicieuses !

Le soir des noces, célébrées au Manoir, le couple se retira dans la chambre nuptiale.

Ce fut un éblouissement pour le poète ! Il chancela devant tant de pudeur découverte. Il voulu célébrer cette minute divine en improvisant ses plus beaux vers d'amour.

Hélas, ses phrases étaient banales et ses mots quelconques !

L'émotion avait coupé sa veine poétique et jamais plus il ne devait composer un vers qui tînt debout. Il était devenu prosateur comme d'autres tombent du haut mal ou meurent d'une embolie.

Qu'importe ! Il prouva de telles qualités à sa jeune femme, qu'elle consentit à l'aimer tel quel. D'ailleurs, Mme de Rivesalte avait suffisamment doté le jeune ménage pour qu'il fût toute sa vie à l'abri du besoin.

Le même jour, Aglaé épousait Bob Laskemy, puisque d'Artagnan l'avait abandonnée pour rejoindre les hétaïres de l'au-delà, les courtisanes plus ou moins défraîchies des siècles révolus.

Elle ignorait toujours avec quel dévouement son cousin l'avait sortie des griffes de la « maffia », et ce ne fut que lorsqu'ils célébrèrent leurs noces d'or, que Bob jugea sans inconvénient de lui conter la suite des faits qui s'étaient passés pendant son sommeil.

La comtesse mourut à cent vingt-trois ans, honorée de tout l'arrondissement, décorée de la médaille d'or des « Centenaires Bénévoles », présidente de toutes les œuvres de Relèvement, d'Assistance, de Repentir et de Secours à trente kilomètres à la ronde.

Afin que la morale soit sauve, disons que le comte de Florès, en préparant une bombe pour faire sauter la Banque d'Angleterre, commit une erreur qui lui coûta la vie.

Comme sa cuisinière faisait sauter un poulet aux champignons, il prit le poulet qu'il alla déposer dans le souterrain de la Banque et plaça la bombe dans la sauteuse, sur le fourneau à gaz.



La villa fut détruite avec ses occupants dont on ne retrouva pas un atome.

Aujourd'hui que les descendants des personnages dont il a été question dans ce volume, sont dispersés en divers pays, nous ne commettons pas d'indiscrétion en affirmant l'authenticité absolue de tous les faits contés dans les chapitres précédents.

Par un souci de correction que le lecteur comprendra certainement, nous n'avons changé que les noms de familles !

Peu importe, puisque nous avons pu démontrer qu'à notre époque, que l'on qualifie de scandaleuse, de décadente, sans cœur et sans foi, la vertu est tôt ou tard récompensée et le vice puni !

DEUXIÈME ÉPILOGUE

L'épilogue qui précède (si nous osons nous exprimer ainsi !… et nous l'osons), pourrait très bien, comme tout épilogue qui se respecte, terminer le roman.

Mais puisque, dans le premier épilogue nous avons donné à nos lecteurs, tous les renseignements possibles et désirables, matrimoniaux et nécrologiques concernant les personnages ***humains*** de notre roman, il serait profondément injuste d'abandonner sans épilogue, les héros supranaturalistes et légendaires de ce véridique récit.

Ces personnages ont droit comme les autres à leur épilogue.

Le voici.



Dès que les Trois Mousquetaires eurent quitté la terre pour regagner « l'Au-Delà », Aramis le quatrième Mousquetaire du trio historique, se précipita à leur rencontre.

Après les premières effusions :

— Ah ! s'écria Aramis, il était temps que vous abandonniez cet infernal Paris moderne ! Deux minutes de plus et vous retombiez dans les mains de la police !

— Oui, et c'est grâce à toi, vieux compagnon, grâce à ton intervention providentielle, cher Mousquetaire trois ***bis***, de notre fameux trio, que ce fakir maudit a réussi à nous dématérialiser. Enfin ! nous voici de retour !… Ouf !… je

commençais à en avoir plein les bottes de leur triste époque moderne ! s'écria d'Artagnan.

— Oui, le monde actuel est devenu complètement fou ! Tous les hommes de cette sinistre époque travaillent du feutre, comme ils disent dans leur jargon ! approuva Athos.

— On ne sait plus ni boire ni manger au jour d'aujourd'hui ! grogna Porthos.

— On ne sait plus rire ! reprit d'Artagnan. Les Chevaliers du Gai ont été définitivement vaincus et remplacés par les « Chevaliers-à-la-triste-figure » !

— Ils ne pensent qu'à la vitesse !… Aller de plus en plus vite, tel est le principal souci des habitants de la terre ! Ils n'ont même plus le temps d'aimer ou de cueillir une fleur ! soupira Athos.

— Ils n'ont plus aucun panache ! s'exclama Porthos. Les guerriers de tous les pays n'ont qu'un seul et même idéal : écrabouiller ou asphyxier les civils, les femmes et les enfants à l'aide de leurs engins aériens ! Ah ! elle est fraîche leur époque ! Il est gentil leur soi-disant progrès !

— Ah ! quand je pense à notre bon vieux temps ! reprit d'Artagnan. À cette époque, nous savions goûter aux joies de la vie ! Le vin, l'amour et le tabac étaient notre seul souci entre deux batailles ! Nous, c'est poitrine au vent et rapière au poing que nous faisions la guerre sans nous enfouir dans des trous comme d'immondes rats !… Ah ! oui, c'était le bon temps !

— Permettez, messieurs les Mousquetaires, fit une voix derrière eux. Le bon vieux temps, c'est moi qui l'ai connu !

Le trio des Quatre Mousquetaires se retourna.

Celui qui venait de parler était un chevalier moyenâgeux, bardé de fer, bouclier et lance au poing qui, monté sur un palefroi fantôme, faisait sa petite promenade dans « l'Au-Delà ».

— Oui, reprit le chevalier, votre époque, messieurs, dont j'ai vu se dérouler les principaux événements du haut de notre éternel séjour, ne valait pas mon bon vieux temps à moi. Vos régiments se servaient de ces méprisables armes-à-feu, de ces canons, de ces mousquets qui portaient traîtreusement la mort à distance ! Nous, c'était toujours le corps-à-corps loyal, les combats épiques au galop de nos fidèles destriers ! Les tournois chevaleresques sous les yeux émerveillés de nos châtelaines ! Les Croisades lointaines et sublimes pour le triomphe de notre foi, de notre Dieu ! Ah ! oui, mon époque, c'était réellement le bon vieux temps !

— Non, seigneur chevalier ! Le bon vieux temps, le seul, le vrai, c'est moi qui l'ai connu ! interrompit un nouvel arrivant.

C'était un ancien guerrier gaulois, aux longues moustaches tombantes à la Vercingétorix et au corps recouvert de peaux de bêtes…

— Vous combattiez à l'abri des coups dans votre armure et votre casque d'acier, ami chevalier, et vos archers se servaient de catapultes. Nous, c'était le torse nu et la framée au poing que nous nous élancions à l'assaut ! Croyez-moi, le bon vieux temps, où l'homme était encore brave et loyal, c'est moi qui l'ai vécu. Nous vivions la vie simple et naturelle dans les chères forêts de notre vieille Gaule. L'amour, la chasse et la guerre étaient nos principales occupations. Ah ! oui, c'était le bon temps ! Le vrai bon temps !

À ce moment, un homme à grande barbe, à longue chevelure, et dont une simple peau de mouton entourait le torse nu, s'approcha à son tour et prit la parole :

— Vous avez tous raison et tort en même temps, mes amis, déclara avec autorité le nouvel arrivant. À la vérité, chaque génération, chaque époque s'imaginent avoir vécu au véritable bon vieux temps…

Au fond, toutes les époques se valent à peu près, avec leur invariable dose de bon et de mauvais, de beauté et de laideur.

Je suis Adam, le premier homme, et moi-même, j'ai cru pendant des siècles comme vous, que c'était moi, moi le seul qui avais connu la joie de vivre au bon vieux temps… Eh bien, plus je vais, plus je m'aperçois que je m'étais trompé… Je sais à présent quel fut pour moi, pour moi le premier homme, le véritable bon vieux temps, l'époque rêvée, l'âge d'or…

— Parbleu ! c'était lorsque vous étiez au « paradis terrestre ? » s'exclamèrent de leur quatre voix les Trois Mousquetaires.

— Non, mes amis… c'était avant… lorsque j'étais le tas de terre glaise que le Créateur n'avait pas encore sculpté pour en faire un homme…

Oui, soupira Adam, voilà l'époque que je regrette… Ça, c'était réellement le bon vieux temps !…

FIN



À propos de cette édition électronique